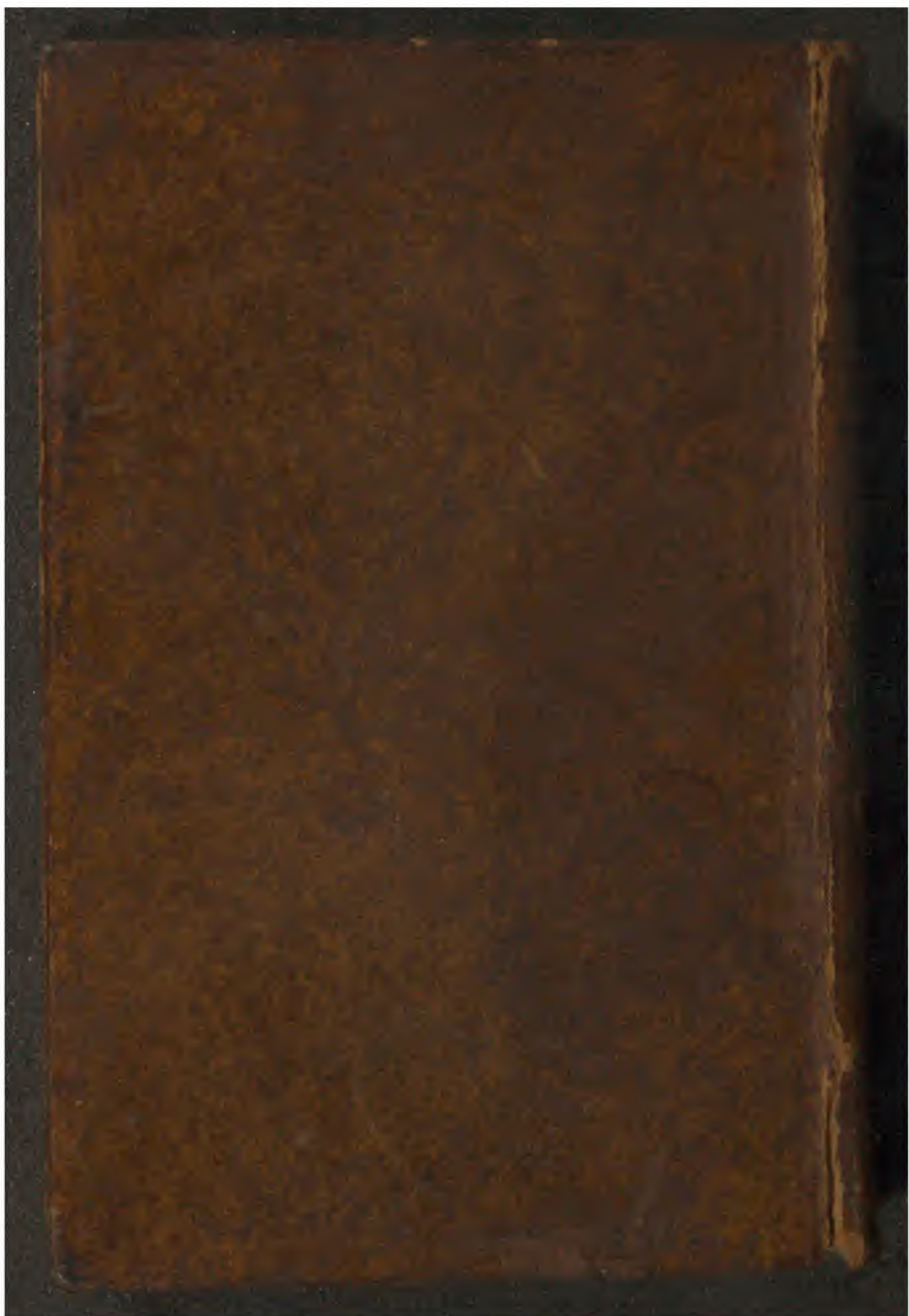
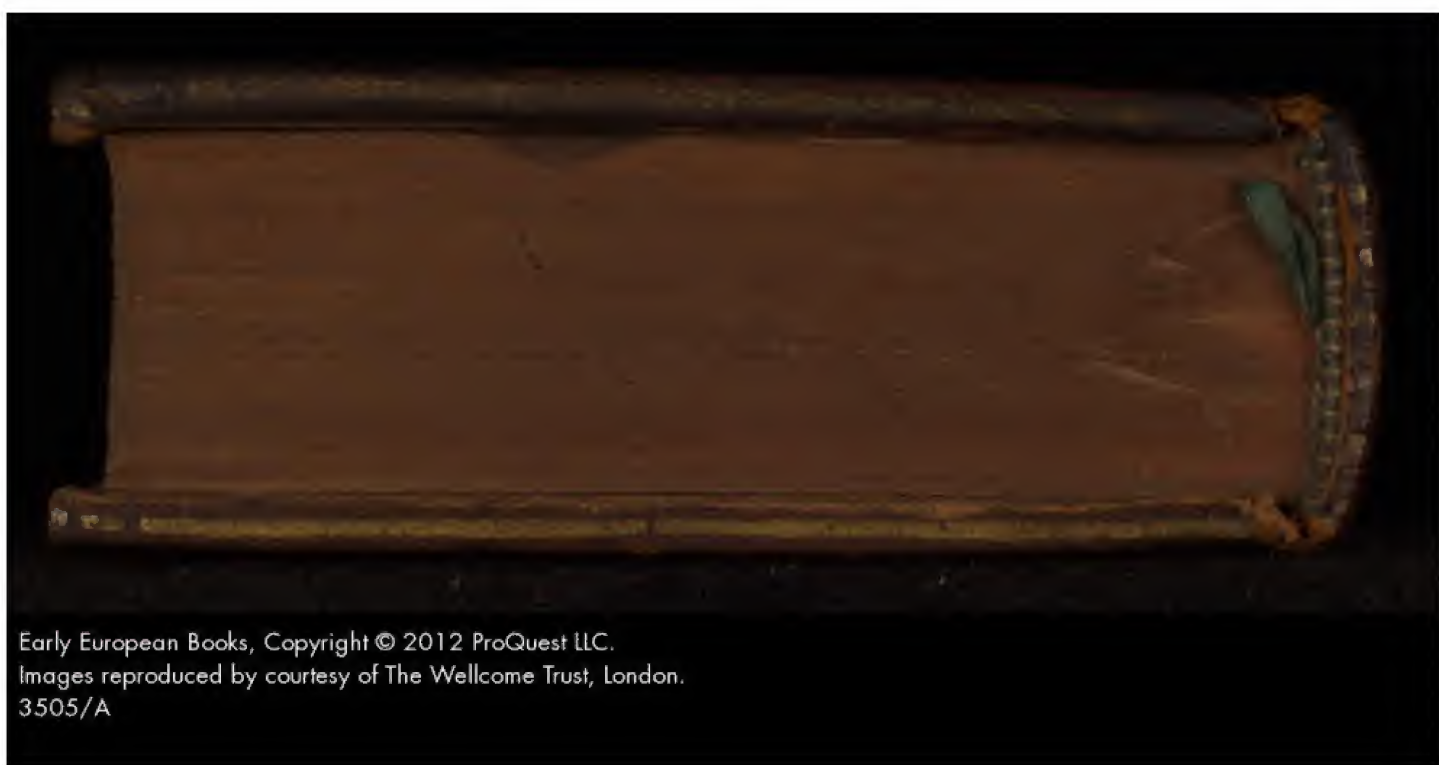







Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3505/A





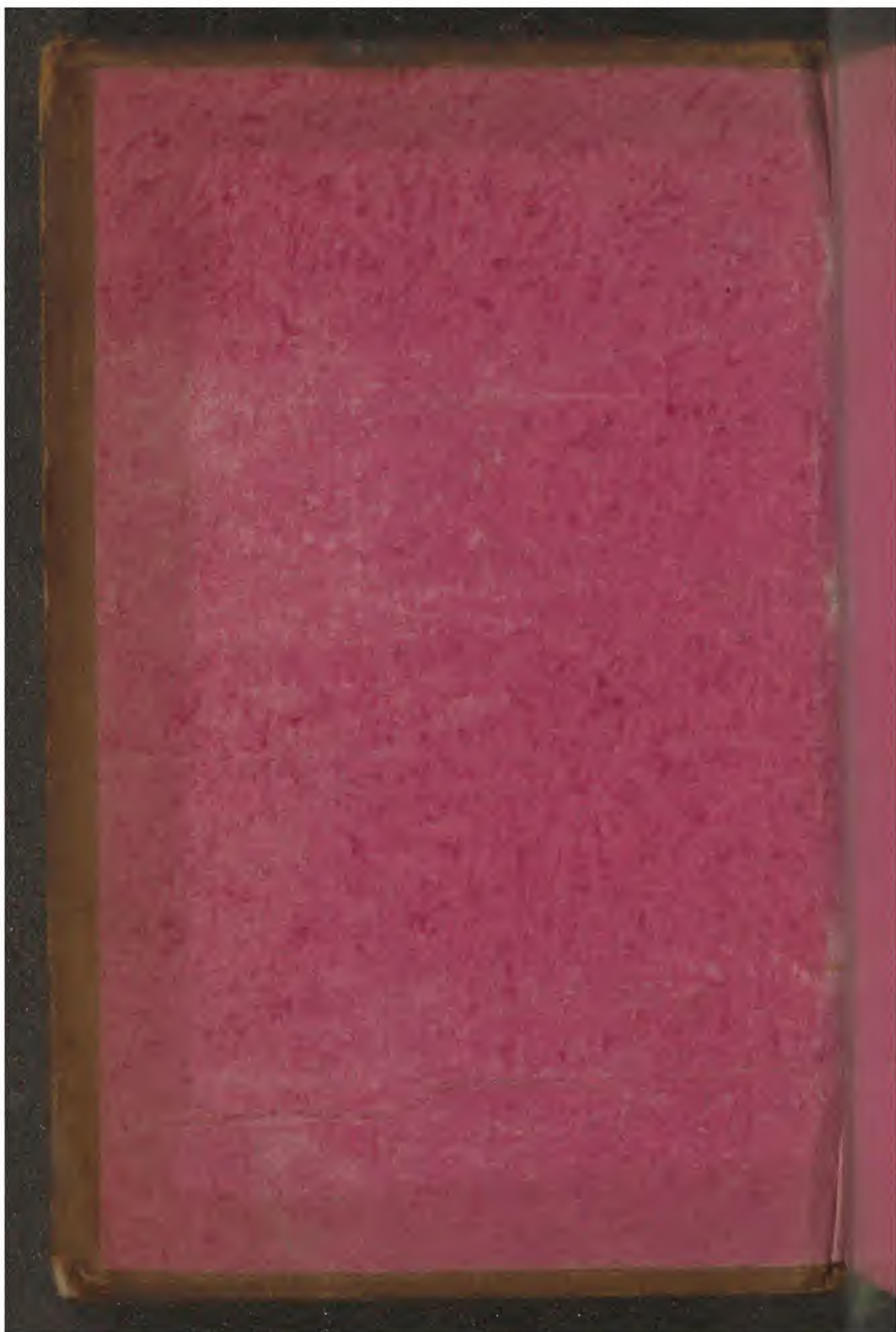
Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3505/A

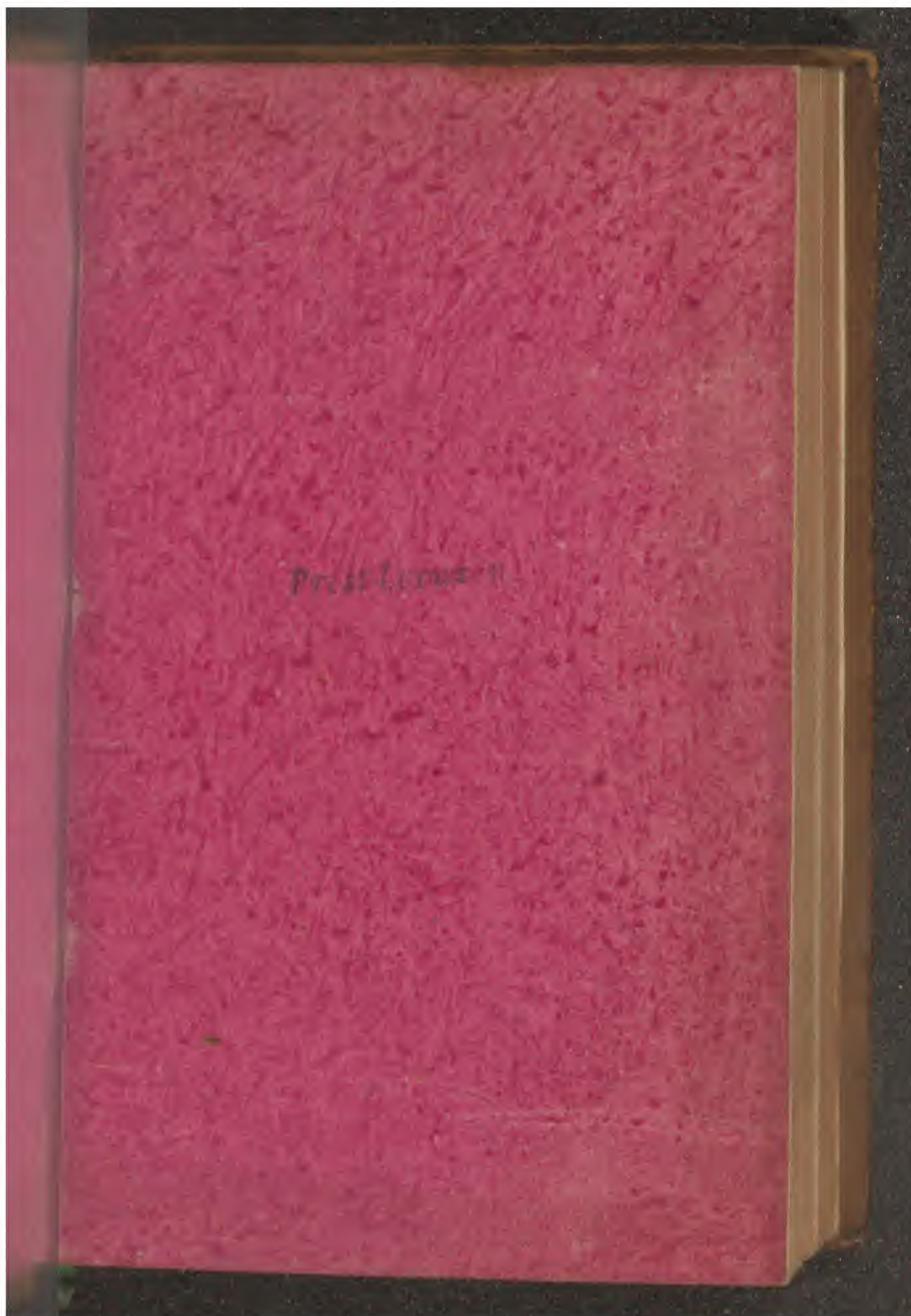


Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3505/A



Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3505/A



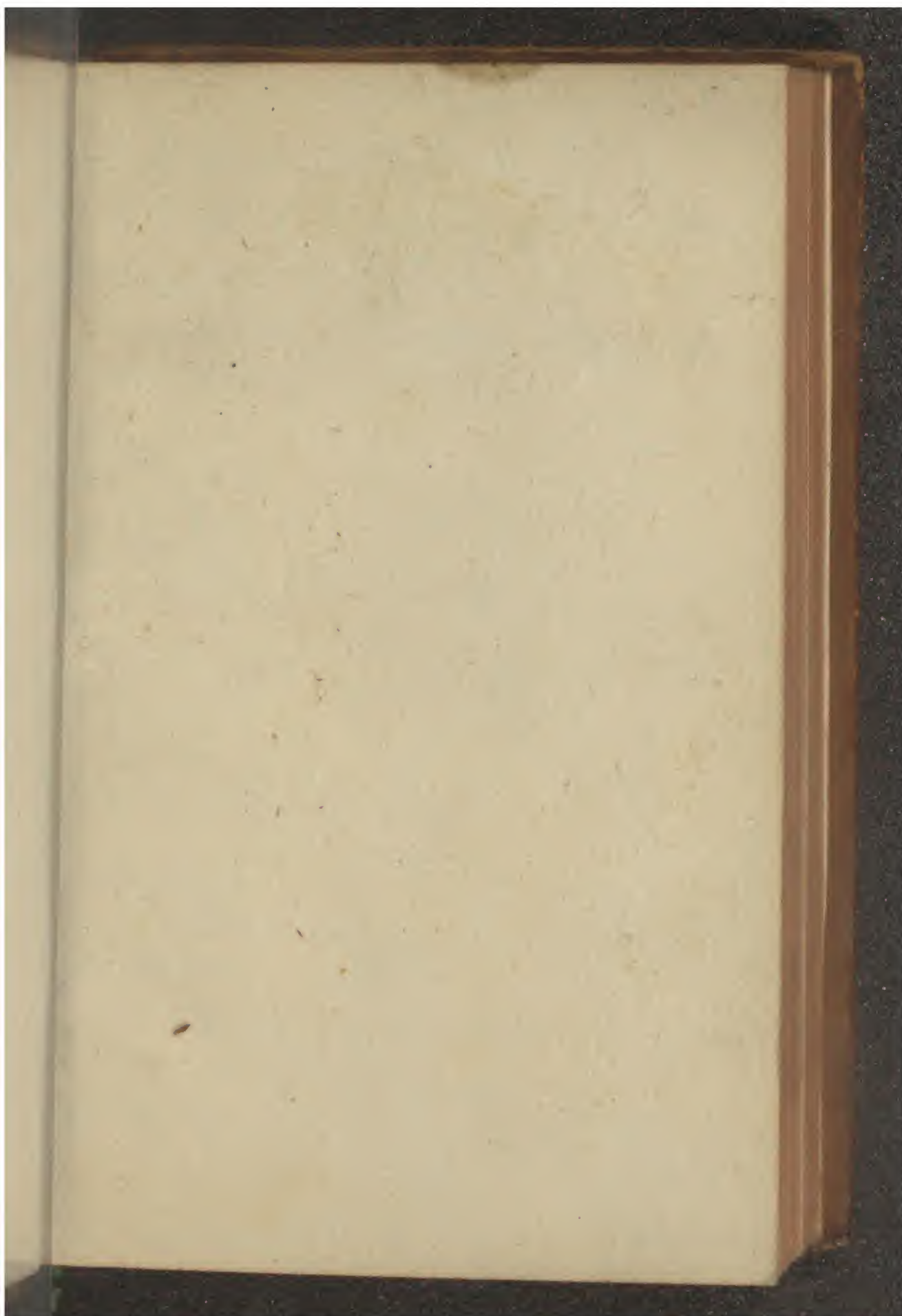


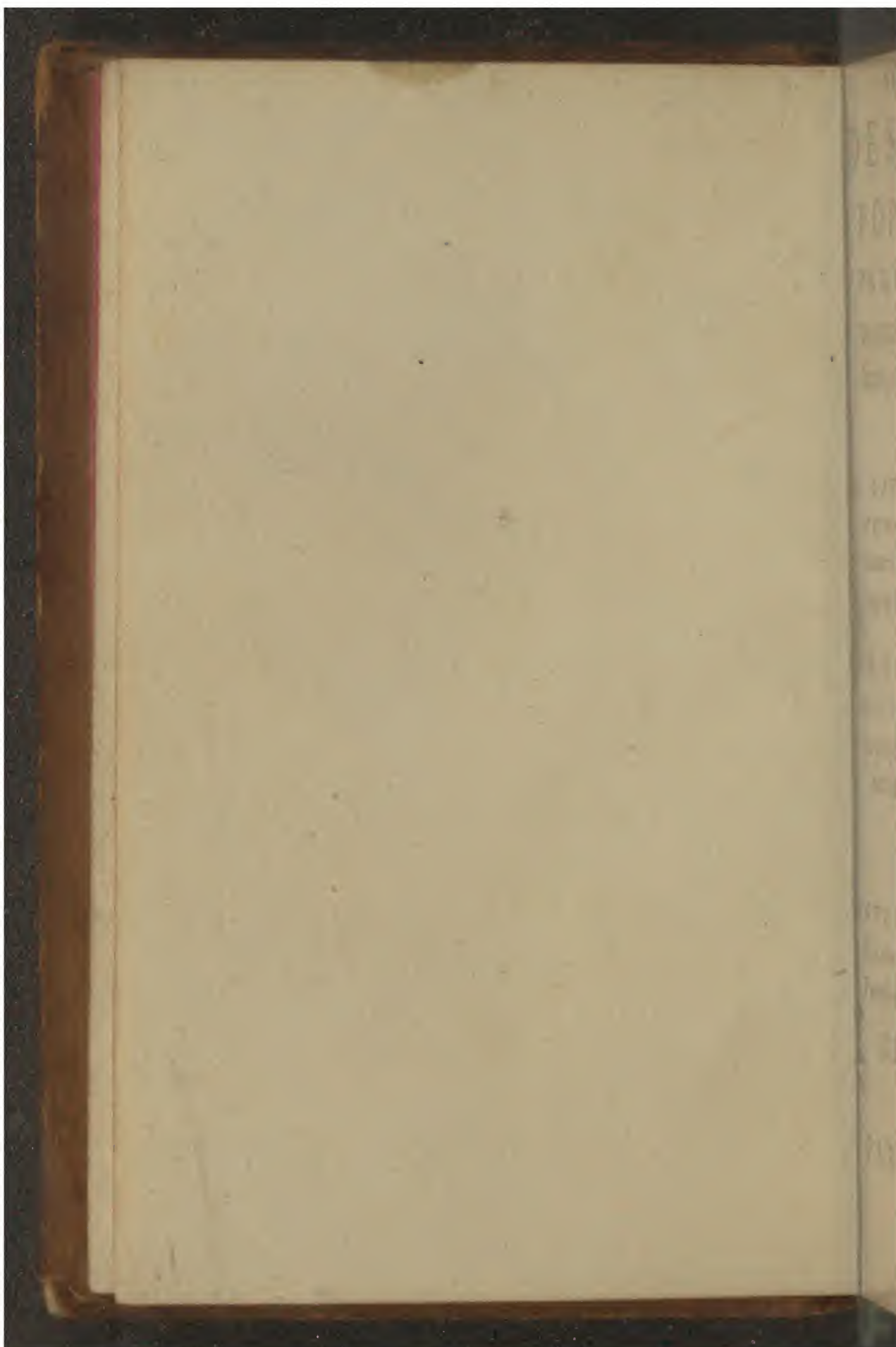
3505

A

A x 41

16/8





SECONDE PARTIE 42350

DES ERREURS
POPULAIRES, ET
PROPOS VULGAIRES,
touchant la Medecine & le regime de
santé, refutés ou expliqués.

PAR

M. LAUR. IOVBERT, CONSEIL-
ler & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de
Navarre, premier Docteur regent, chancelier &
Juge de l'Université en Medecine de Montpellier.

VEC DEUX CATALOGUES
DE PLUSIEURS AUTRES ERREURS
ou propos vulgaires, qui n'ont esté métiou-
nés en la premiere & seconde Edition
de la premiere partie.

ITEM

DEUX AUTRES PETITS TRAI-
tés, concernans les Erreurs populaires, avec deux
Paradoxes du mesme auteur.

DERNIERE EDITION.

A LYON,
PAR PIERRE RIGAUD.

M. DCI.

Pres-Lucuzon





A
MON TRES-
HONORE SEI-
GNEVR, MONSEI-
gneur de Neufuille, Seigneur de
Villeroy, Conseiller & secretaire
d'Estat du Roy, grand Thresor-
rier general de l'ordre de sa Ma-
jesté, Barthelemy Cabrol, son tres-
humble seruiteur, Salut.



Monseigneur, i'ay
eu mon refuge à
vous pour me lau-
uer du mescon-

à 2 ten-

EPISTRE

tentement que M. I O V-
B E R T a reçu de moy : à
raison d'une seconde partie
de ses Erreurs populaires,
que ie faisois imprimer,
comme à la desrobée, voyant
sa resolution de n'en m'et-
tre plus en lumiere. Il m'a
surpris chez l'Imprimeur,
fort iudigné de mon entre-
prinse. Toutesfois quand
il a entendu, que ie vous en
voulois faire vn present, il
a esté tellement satisfait,
que sur le champ il a permis
à Lucas Breyer, marchand
Libraire (auquel ie m'en
estois adressé) de passer ou-
tre : luy donnant encor deux
beaux

DEDICATOIRE.

beaux discours, traduits de
ses Paradoxes Latins par
Isaac Ioubert son fils aîné.
En quoy i'ay cogneu par ef-
fect, le grand respect qu'il
vous porte, & la venerable
auctorité que vous avez gai-
gné sur luy, par voz bien-
faicts & merites en son en-
droit: ainsi qu'il proteste
souuent & en priué & en
public, vous estimant l'un
des meilleurs seigneurs &
amys qu'il ait en France.
Pource (dit-il) que sans vo⁹
auoir iamais faict aucun ser-
uice, ne aux vostres, luy a-
uez tousiours en tous ses af-
faires esté si gracieux, benin

ã 3 &

EPISTRE

& fauorable, qu'il ne pour-
roit rien plus attendre d'un
auquel il eust seruy toute sa
vie. C'est vostre grandeur,
Monseigneur, de faire an-
si acquisition d'un grand
nōbre des seruiteurs bien
affectionnez, & tels que ie
cognois ledict sieur I O V-
B E R T: lequel ne s'espar-
gnera iamais à rendre le
debuoir, au moindre qu'il
ayt obligé. L'un de ses mo-
yens est (qui n'est à mespri-
ser) d'honorer la memoire
de ses bien-faiçteurs par ses
escripts. Dont ie m'assieu-
re, que s'il eust de soy mis
cest' œuvre en auant, il la
vous

DEDICATOIRE.

vous eust donnee, plustost
qu'à autre que ie scache.
Elle est donc vostre de bon
droit & mesmes veu la per-
mission de l'auteur: qui est
vn expres consentement
comme s'il la vous donnoit,
& que ie la vous presentas-
se de sa part. En quoy vous
plairraaussi considerer, l'ex-
treme desir que i'ay d'estre
cognu de vous, m'insinuant
par ce moyẽ en voz graces,
& me presentant à vous fai-
re tres-hũble seruice, quãd
il vous plaira m'honorer
de voz cõmandemẽs. Mon-
seigneur vous me cognoi-
strez en cela de si ardente
ã 4 affe-

EPISTRE

affection, que vous le pour-
riés desirer du plus cōfidēt,
& asseuré seruiteur que vo⁹
ayez eu iamais: esmeu à ce-
la, tant des propos de mon-
dict sieur IOVBERT, que de
la commune reputation de
voz rares & excellētes ver-
tus, qui vous ont rēdu tref-
aggreable au Roy nostre
Sire, & aux autres Princes
de ce Royaume, maniāt les
plus grands & importās af-
faires de la Couronne, au-
tant heureusemēt que pru-
demment, avec vne mer-
ueilleuse dexterité, accom-
pagnée de singuliere confi-
dence & discretiō, loyauté,
ron-

DEDICATOIRE.

rondeur, integrité, synce-
rité & preud'homme, dili-
gence, patience, vigilance,
promptitude, honnesteté,
gentillesse, grace, bonté, dou-
ceur, humanité, benignité,
courtoisie, modestie, gene-
rosité, constance, magnani-
mité, liberalité, excellente
memoire, subtile inuention,
profond & sain iugement,
discours solide & graue,
tres bon aduis & conseil: &
& toute autre vertu requi-
se à vostre estat, condition,
& charge. O qu'un grand
Roy est heureux, d'auoir
vn tel conseiller aupres de
sa personne! O infiniment
à s heu-

EPISTRE

heureux le Monarque, qui
en auroit autant qu'il y a de
grains en vne belle grena-
de, cōme le grand Roy Da-
rius souhaittoit autant de
Zopyres! Heureuse la pa-
trie, heureux le peuple, qui
a telle adresse, pour obtenir
de son Roy ce qu'il en peut
requerir iustement, ou en
attendre fauorablemēt, ad-
resse autant facile, autant
seure & veritable, qu'on ait
iamais eu en France, d'un
personnage tāt accostable,
affable. sās reproche, & dig-
ne de sa charge, qu'il en fust
onc au monde. Monsei-
gneur, ie serois trop proli-

xe

DEDICATOIRE.

xe (ie le voy bien) si ie vou-
lois raconter seulement la
dixiesme partie des louables
actions qu'on rapporte pu-
bliquement de vous : outre
ce que ie m'en sçaurois
dignement acquitter. Auf-
si ie pense , qu'il vous sera
plus agreable, de ietter in-
continent vos yeux , sur les
beaux & plaisā discours de
M. IOVBERT, sçachant, que
vo⁹ auez par cy deuāt prins
grand plaisir à la premiere
partie, que luy-mesme fit pu-
blier y a vn an. Ie croy q^{ue} vo⁹
ne l'aurez pas moindre de
ceste-cy: mais quoy que ce
soit, vous plaira interpreter
en

EPISTRE

en mieux mon hardiesse, &
aggreer le present que ie
vous faicts en toute reue-
rence & humilité : en vous
baissant les mains, & priant
Dieu que vous doient,
Monseigneur, le comble de
voz meilleurs desirs, en
parfaicte santé, tref lon-
gue & heureuse vie.

De Paris ce 3. de

Feurier,

1579.

EPI-

EPISTRE DE B. CABROL, MAISTRE IVRE
en la faculté de Chirurgie, de
l'Vniuersité, Cité, & Ville de
Montpellier, Chirurgien ordi-
naire du Roy.

*Repulsive des enuieux & venimeux
propos tenus contre l'Autheur des
Erreurs populaires.*

A D D R E S S E E A V
tres-vertueux, Magnifique &
Genereux Seigneur, M. AN-
TOINE de Clermont, Baron
de Montoison, & gẽtilhomme
de la chambre du Roy.



NDICT bie vray
communement, que
enuie ne mourra ia-
mais. Car elle fut
engendree de Luci-
fer, dès le commencement du
mon

Epistre Apologitique.

môde: & n'aura iamais fin, non plus que les diables d'enfer peres de calomnie & detraction, dont ils portēt le nom. Je l'ay quelquefois sentie bien picquāte, & facheuse en mon endroiēt: mais ie me suis tousiours console, & ay prins meilleur courage, de ce que ie me voyois en telle affliction, compagnon des plus gens de biē, des plus vertueux, studieux, & sçauans qui soyent au monde: Et de ce que i'ay tousiours ouy dire, qu'il n'y a personne exēpt d'Enuie, que le miserable: & qu'il vaut mieux estre subiect à Enuie, qu'à pitié. Mais ce que i'ay senty en moy de ces piqueures & morsures, n'est rien au prix de assaulx & alarmes qu'elle a donné à M. Ioubert, dès qu'il a com-
me.

Epistre Apologitique.

mencé de paroistre, auoir reputatiō, & estre tenu entre les plus doctes & rares personnages de sa profession. Ce fut premiere-ment, quād on eut publié la premiere Decade de ses Paradoxes sans qu'il en sceut rien: & plus encores, apres que l'ayant reconnuë & aduouee, il l'a fist reimprimer, y adioustant la seconde. Bon Dieu, quelles detractions & calōnies luy excita Enuie, à l'ocasiō de ceste œuvre-là! Je le sçay bien, pour l'auoir ueu, au grand desplaisir de ses amis, & de tous ceux qui cognoissent sa vertu, valeur, & preud'homme. Cela neantmoins luy succeda tres-biē, & luy donna grand bruit: tout ainsi que la palme se rehausse & releue, contre le fardeau qui la
pres

Epistre Apologitique.

presse, & tasche à la deprimer.
Tellement que pour le iourd'huy
ses Paradoxes sont en telle vo-
gue, & en tel prix, que iusqu'au
plus profond d'Alemagne on les
desbat, & soustient: comme l'on
void par les escripts des plus sca-
uants de ce temps. Toutes fois le-
dict Sieur Ioubert, ayant promis
un grand nombre de tels Para-
doxes (suyuant le roole qui est à
la fin de sa premiere Decade, en
la seconde & troisieme edition)
n'a pas voulu poursuiure cest ar-
gument, comme desdaigné & in-
stement courroucé des meschan-
cetez que l'Enuie luy auoit sus-
cité. Vray est qu'en diuerses œu-
res, comm'il luy vient à propos,
il deduit ses autres Paradoxes:
mais ce n'est qu'en passant, &

non

Epistre Apologitique.

non pas à plein fond: de quoy les
studieux sont fort marris. Ain-
si est il aduenu (de malheur) à
l'une de ses dernieres œures, qui
sont les Erreurs populaires &
propos vulgaires, par luy expli-
quez & corrigez, iusques au nō-
bre de soixante chapitres: en pro-
mettant encor plus de trois cents,
comme il appert du Catalogue,
qu'il a faict quant & quant pu-
blier. Mais ayant entendu par
vrais rapports, qu'il en soustenoit
grand'Enuie, detraction, & ca-
lornie, voire que sa reputation
en estoit aucunement diminué:
enuers plusieurs, bien marry a
deliberé & s'est resolu de quicter
cest argument: jacoit qu'au iuge-
ment des plus sensez & ver-
tueux, qui en parlent sans aucun
ē trans

Epistre Apologitique.

transport d'affection, l'œuvre soit
tres-digne de loiiange: & qu'on
en doit desirer la continuation,
pour le grand bien qui en reuten-
dra au public. Ils excusent iressa-
gement, & interpretent benigne-
ment tout ce que les mesdisans y
reprennent: & mitiguent douce-
ment l'aigreur de leurs morsu-
res. De sorte qu'elles ne peuuent
nuire aucunement à la reputa-
tion de l'auteur, ne la diminuer
tant soit peu: ains au contraire,
l'augmenter: comme la vertu
verdoye de la blessure: ou comme
les plantes qui portent des lar-
mes (ce sont, resines ou gommes)
de bonne odeur, ne les produisent
pas, qu'elles ne soyent ferues &
blecees, Les principaux chefs des
reprehensions (pour ne dire plus
mor

Epistre Apologitique.

morsures) de ceux qui taxēt M.
Ioubert, de s'estre oublié en son
œuvre des Erreurs populaires, fōt
deux. Le premier, de ce qu'il l'a
dedié à la Reine de Nauarre, tres
vertueuse, & genereuse princes-
se, vray miroir & patron d'hon-
neur, veu qu'il auoit à traicter
au commencement de son œuvre,
des matieres grasses (comme on
dict) & parties honteuses, escri-
uant de la conception, generatiō,
grosse, & enfantement. Le secōd,
q̄ tout cela eust mieux esté en La-
tin, qu'en François, pour deux rai-
sons: l'une q̄ ces propos ne sonnent
tāt mal en lāgue estrāgere, qu'en
vulgaire: & q̄ les fēmes & filles,
qui en sōt pl^r hōteuses n'e eussent
eu la cognoissāce. L'autre, qu'il ne
est pas bō de diuulguer nostre art

Epistre Apologitique.

au peuple, & de luy faire entendre ce dōt les medecins se veulēt & doyuēt preualoir: qui est, l'intelligence de plusieurs choses que le peuple fait & dit, sans sçavoir pourquoy, ny à quelle raisō. Quāt au premier, il est suffisamment respondū & satisfait en la secōde de l'œuvre, tāt par Louys Bertrua, que par l'auteur mesmes, qui a bien voulu d'abondant chāger d'adresse, & presenter tout le procez à M^oseigneur de Pibrac, Chātelier de ladiēte Dame, pour choisir & trier les propos desquels sa maiesté peut avoir cognoissance & en iuger sans nul scrupule: lediēt seigneur se reseruant le reste, comme estant plus propre à sa condition. On dit, que M. Ioubert fait par ce moyen une
amen

Epistre Apologitique.

amende honorable. Vrayement
cela est honorable & fort loüa-
ble, de surmonter soy mesmes, &
se commander tant, que de n'v-
ser de la liberté commune des es-
criuains, en ce que le moindre
des lecteurs pourroit estre offen-
sé. Et quoy? en familier propos on
diét bien à tout coup (pour peu
qu'on vucille contredire à quel-
qu'un, voire estant inferieur à
soy) pardōnez moy. Faut-il crain-
dre de le dire à vne Princesse, ou
à autres de tous estats, quand on
entend qu'ils sont aucunement
offensez? S'il y eut iamais occa-
sion de dire, pardonnez moy c'est
quand on pense faire quelque
plaisir ou service, & il est tourné
au rebours. Ainsi d'un propos qu'on
aura dit pour risée facetieuse-
ment,

Epistre Apologitique.

mēt, lequel sera prins autrement,
on s'excuse en disant, pardonnez
moy, ie ne pensois pas mal dire:
ou, ie n'y pense aucun mal, ou ie
ne l'entends pas comme vous le
prenez. Et bien ! Voila des repa-
rations & amendes hōnorables:
desquelles il ne faut auoir honte,
comme de celles qu'on faiēt pour
absolution ou expiatiō d'un for-
faiēt pour absolutiō ou expiation
d'un forfaiēt: qui est vne peine
criminelle & de cōtraincte, Mais
le faiēt dōt il est question est tout
autre: sçauoir est, d'un qui ayant
bōne intention de plaire, honorer
& seruir, en recoit pour recōpen-
se vne detraction & calomnie
publique, enuers les plus grands,
iusques à la personne de la Prin-
cesse, à laquelle son œuvre est
de

Epistre Apologitique.

dediee. vouice & cōsacree en toute humilité. & deuotion. Quant au subiect, i'en ay ouy parler gens de toutes qualitez : de tous ordres, rangs, degrez & estats, qui pour moy n'abstenoyent pas d'en dire librement leur aduis : mesmes que la plus part ignoroyent l'affection que ie porte à Monsieur Ioubert. I'en ay bien peu rencontré, qui n'estiment infiniment son œuvre, & desirent la continuation : disans, que c'est le plus bel argument qui ait esté proposé de long temps, ensemblement utile & delectable : qui sont les deux principales conduitiō d'un œuvre parfaicte & accomplie. Et quant à la nuncupation, qu'il n'y a point eu de mal, ains au contraire, tout honneur

c 4

Epistre Apologitique.

neur & respect: toutesfois que M.
Loubert (comme il est sage, prudent,
discret & aduise) a tresbiē faiēt
de changer son adresse, pour con-
tenter chacun: ainsi qu'il proteste
en son Epistre à ses amis & bien
disans. Je viens au second chef:
qu'il eust mieux valu escrire ces
choses en Latin, pour les deux rai-
sons que j'ay dictes. Touchant a
la premiere, il y a esté aussi suffi-
samment satisfaiēt par le Sieur
Loubert, en la susdictē Epistre, où
il remonstre pertinemment, que
les plus chastes femmes du mon-
de la peuvent bien lire: & qu'elles
n'y apprendront rien que choses
vertueuses, & de leur deuoir en
mariage: & leurs maris aussi.
Quant aux filles, elles n'y peu-
uent rien entendre, de ce qui con-
cer

Epistre Apologitique.

perne les œuvres de la chair. si el-
les sont bien pucelles de corps &
d'ame par maniere de dire. Mais
d'abondāt, pour cōtenter chacun,
ainsi qu'ẽ tout le reste. il à despuis
retrāché tout ce qui pouuoit tant
soit peu offencer les pl^r scrupuleu-
ses consciences: scachant qu'il ne
faut pas seulement abstenir du
mal, ains aussi de l'apparēce d'i-
celuy: qu'il faut quitter & reiet-
ter tout ce qui peut scandalizer
autrui, iusques à se desmembrer
soymesme, se couper bras & iam-
bes, arracher son œil propre, com-
me dit Iesus Christ, s'ils font Matt. 18.
scandale. L'autre raison est, qu'il
ne faut ainsi diuulguer les pro-
pos de la Medecine ne les rendre
tant familiers & clairs: d'autāt
que le peuple en pourroit abuser,
ẽ s sca

Epistre Apologitique.

ſçachant plus qu'il ne luy appar-
tient: tellement qu'il voudra de-
ſormais conteſter avec les mede-
cins, preſque tous les poincts de la
medecine: Ceux qui diſent ccla,
ſont gens modeſtes, diſcrets, &
vertueux, amis de M. Ioubert, qui
le luy ont dit familièrement, par
maniere d'aduis. Mais il ſemble
n'auoir pas bien leu ſon Epistre,
Au lecteur d'eſprit libre & ſtudi-
eux: en laquelle il remōſtre, qu'il
a entrepris ceſte beſongne, pour
contenir le peuple és limites de ſa
vocation, & le perſuader de n'at-
tenter rien au faiet de la Mede-
cine: qu'il ne ſoit plus tant outre-
cuidé & preſumptueux, que de
couſtume: qu'il entēde mieux ce
qu'il a retenu des anciens mede-
cins, pour en vſer ſagement en ce
qui

Epistre Apologitique.

qui le cōcerne, & est de sa capaci-
té: qu'il ne dōne plus tāt de peine
aux medecins, de luy faire entē-
dre son deuoir quād il traicte &
sert les malades: & generalemēt
que le peuple sçache bien, ce qu'il
sçait, ou pense sçauoir, & quicte
les erreurs qui l'ont tant possedé.
Desquelles remōstrāces & exhor-
tatiōs l'œuure est toute pleine, sās
entrer pl' auāt en discours, q̄ de la
portee des idiots. M. Ioubert sçait
tresbiē, q̄ les misteres ou secrets de
la Medecine, & les principaux
points de l'art (propos obscurs &
d'importance) ne doiuent estre cō-
muniq̄és ou descouuerts aux pro-
phanes: Ainsi nōme il en quelque
lieu, tous ceux qui ne sont iurez
& assermētez en l'eschole de Me-
decine: suivant le sacré serment
d'Hip

Epistre Apologitique.

d'Hippocras, lequel il ensuit iour-
nellement, en faisant iurer tous
les ans un grand nombre d'escho-
liers, qui veulēt ouyr les leçons en
l'Vniuersité de Montpellier, ou y
prēdre aucuns degrez. Luy qui en
est Chācelier & iuge, auquel l'e-
stroictē observatiō des loix & sta-
tuts est en singuliere reō manda-
tion (si onques elle fust à aucun
de ses predecesseurs) n'a garde de
faillir en cela. Aussi n'est-ce pas
diuulguer ou enseigner la Mede-
cine aux prophanes, que de les in-
struire à bien faire ce qu'ils font,
& leur expliquer ce qu'ils scauēt
sans intelligence par maniere de
dire. Et puis? qui pourra trouuer
mauuais, que chacun en particu-
lier sçache entretenir sa santé,
pour n'auoir tant souuent besoin
du

Epistre Apologitique.

du Medecin? Dira-on, que M.
Charles Estiène, & apres luy M.
Iean Liebault son gēdre, person-
nes tresdoctes & humaines, ayēt
mal faiēt, d'escrire en François
leur maison Rustique, où il y a
beaucoup de remedes familiers,
& qu'o diēt vsuels, non seulemēt
à conseruer la santé, ou se preser-
uer de plusieurs maladies, ains
aussi d'en guerir plusieurs? Ainsi
le liure intitulé Thresor des pau-
ures, est biē ven & receu de tous.
Ainsi la belle œuvre de M. Simō
de Valambert, touchant la nour-
riture & maladies des enfans:
& plusieurs autres semblables,
qui ne sont qu'en langage Fran-
çois. Au contraire, il seroit de be-
soin, que tout ce dont le peuple est
capable, cōcernāt sa santé, fut en
lan

Epistre Apologitique.

langue vulgaire, pour son profit:
sans luy enuier ce biē, qui est d'v-
ne Enuie totalement ennemie du
genre humain. Seroit-il bon, qu'o
n'eust iamais diuulgué & mon-
stré au peuple, l'usage du blé &
du raisin, à faire du pain & du
vin: de cuire la chair, & appre-
ster les autres viandes: ains que
certains hōmes eussent tenu cela
secret entr'eux, à fin que tous les
autres passassēt par leurs mains,
& fussent à leur discretion, pour
auoir du pain, du vin, & de la
viande? Ainsi pour monter plus
hault, des viures terrestres du
corps, aux celestes appartenans
à l'ame) on se plaint d'aucuns
Theologiens, qui ne veulent per-
mettre qu'on traduise la sainte
escripture en vulgaire, afin que le
peu

Epistre Apologitique.

peuple ne l'ayt que par leur bouche: priuans les ignorans de ceste
pasture spirituelle: laquelle tous
esfois eux mesmes proposent &
expliquēt en pleine chaire, autāt
profodemēt, subtilemēt, & distin-
temēt qu'ils peuuēt. Et quelle dif-
ferēce y a il, de lire les mesmes tex-
tes a part dās sa maison, ou de les
ouyr souuent reciter publicquemēt
& en vulgaire? Je ne trouue pas
grād differēce de telles rigueurs,
l'auēc celle qui empesche le peu-
ple de sçauoir pour sa prouisiō, au-
tāt qu'il peut cōprendre de l'art,
qui enseigne à viure sainement,
& se biē gouverner en maladie,
sous la conduiēte & l'ordonnāce
des Medecins. Et (ie vous prie)
qu'escrit Mōsieur Ioubert, sinon
que presque tous les iours re-
mon

Epistre Apologitique.

monstrent & inculquent les medecins aux malades, ou à leurs amis, parés, alliez, seruiteurs, gardes, & autres assistās? Est-il plus mal faiēt de l'escripre, que de le dire? Ne veut on pas qu'il soit biē retenu? Et voicy le moyen, de le mettre par escript: car la voix se perd, & l'escriture demeure. Ainsi ie ne vois pas, que ceste reprehension ayt lieu, & soit mettable, ou ie ne l'ay pas bien cōprins. Voyla les principaux chefs (ce me semble) des censures que i'ay ouy parcy par là. Il y a bien vn autre poinēt, duquel M. Ioubert est fort absurdement calomnié: c'est pour les depositions des sages femmes, qu'aucuns osent dire, auoir esté inuētees par luy mesmes. Il refuse biē cela en l'Epistre, à ses amis &

Epistre Apologitique.

& bien disans, nōment celuy qui
luy a fourny celles de Paris & de
Bearn. Quant a celle de Carcas-
sonne, ie sçay biē qu'il l'a eue d'un
qui estoit principal Secretaire de
M. le Mareschal Dampville,
qui la recitoit souuent pour plai-
sir. Et M. Ioubert est bien empes-
ché d'entendre seulement les ter-
mes, desquels vsent ces sages
femmes: pour les sçauoir accom-
moder aux diuerses parties du
mēbre qui distingue le sexe. Car
il n'est pas en peine d'y trouuer
autant de pieces, qu'en mettent
les matrones. Nous en demōstrōs
és publiques Anatomies seize, ou
dixsept: que ie reciteray de l'or-
dre qu'elles se presentent. 1 C'est
l'os Bertrād ou Barré, autrement
dict l'os Pubis ou du penil: 2 le
poil

Epistre Apologitique.

poil qui couure la susdicté par-
tie: 3 la motte, de quelques uns
appellée Mont de Venus: 4 les
deux leures ou babines, qui sont
la bouche ou emboucheure: 5 les
deux pterigomes ou aislerons
grands, nommez vulgairement
landies: 6 les deux moindres
aislerons deffous les grands,
qu'on appelle Nymphes d'un mot
grec: 7 le Tentigo, ainsi nommé
de Fallope: qui est comme une
verruë au haut de la motte, cou-
uert des grands aislerons. C'est
la teste & balane ou gland du
Clitoris, lequel rapporte au mem-
bre viril: 8 ledict Clitoris, com-
posé de deux nerfs cauerneux
& deux muscles qui le bendent
& font dresser: 10 l'orifice de
la

Epistre Apologitique.

10 la vescie, qui est une valve
harnuë: 11 cinq ou six carun-
cules ou carnositez, semblables
à verruës: 12 le grand canal
respondant à la longueur du
membre viril, ayant force rides
circulaires: 13 le Hymen, qu'on
comme la Dame du milieu:
14 la bouche ou entree de la ma-
trix, ou amarry, aspre & com-
me dentelee, ressemblant à la bou-
che d'une lamproye: 15 le col de
l'amarry: 16 l'orifice interne, qui
est l'entree dans l'amarry: 17 le
fonds & corps de l'amarry, sans
aucune distinction de sellules ou
cloquettes. Je tais les testicules, &
les aisles qui les soustienent, a-
vec les vaisseaux spermatiques:
d'autant que ces parties là sont par
der

Epistre Apologitique.

derriere, cachees à nostre veüe
si on ne fend le ventre. Tout le
demeurāt est manifeste & voya-
ble en la femme entiere, sans luy
faire aucune incision. Le miroir
matricial nous les descouvre tou-
tes. Et qui en voudra auoir le pa-
se-temps, pour plus grande asseu-
rance de mon dire, ie les luy mon-
streray volontiers (qu'il me pour-
uoy seulement d'un subiect) com-
me ie les ay monstrees publique-
mēt aux escholes de l'Vniuersité
en medecine de Paris. Il ne faut
dōc pas se mettre en fantasie, que
ce soyent choses feinctes & con-
trouuées: mais ie confesse bien, a-
uec M. Ioubert, que ie n'entend
pas les termes des matrones, &
que par consequent ie ne les sçay

a

Epistre Apologitique.

appliquer aux susdictes parties.
Ainsi ce sont toutes calomnies,
maudites impostures & detra-
ctions, que l'Enuie pasle & tran-
sie a esclacé contre ce bon Docteur
& maistre, voyāt la grād vogue
& despesche qu'auoit son trai-
té des Erreurs populaires: lequel
esté imprimé dans six mois, en
quatre diuers lieux: sçauoir est, à
Bordeaux, Paris, Lyon, & Aui-
gnon: & en chasque lieu on n'en
a tiré moins de seize cēs. Ce liure
eu si grande reputation, quen'e-
stāt au commencement qu'à dix
ou douze sols, il s'est depuis ven-
du iusques à vn escu, voire à qua-
tre frācs: tout ainsi qu'en la cher-
té (espece de famine) le prix du
blé se haulte tous les iours. Qui
i 3 plus

Epistre Apologitique.
plus est, chacun demande aux libraires & imprimeurs, la suite de cest œuvre: & mesmes son auteur est iournellement importuné de mettre le surplus en lumiere, au moins de cinq en cinquante liures, s'il ne veut tout à un coup suivant le despartement qu'il en a fait: outre ce qu'il promet davantage. Mais il est si despité, & se ressent tellement des susdictes piqueures, cōme il est homme de grand cœur, extremement jaloux de son honneur, qu'il a souuent pensé, ie le scay bien, de brusler tout ce qu'il en a fait. O que dommage! Tant y a qu'on ne l'a peu encor fleschir, & faire condescendre à la publication des autres parties: qu'il tient si secret

te.

Epistre Apologitque.

tes & serrees, qu'il n'y a moyen
de les voir, ou en auoir simple
communication. Car ie m'assu-
re, & il s'en doute bien, que plu-
sieurs entreprendroyent fort vo-
lontiers de les faire imprimer
à la desrobee, sans luy en deman-
der congé. Or voyant ceste sien-
ne resolution (pour ne dire, ob-
stination) ie me suis aduise de
faire imprimer quelques cha-
pitres, que i'auois autres fois eu
de luy, m'ayant faiët ceste fa-
ueur que de m'expliquer cer-
taines propositions, desquel-
les ie desirois l'intelligence &
son aduis. Il n'y en a pas
grand nombre, mais la plus-
part des chapitres sont fort
longs, & contiennent beaucoup

Epistre Apologitique.

de chefs: tellement que qui les
voudroit despartir par le menu,
il n'y en auroit guieres moins de
trente. Monsieur IOVBERT
les auoit trassez, long-temps a-
uant qu'il publiast la premiere
partie des Erreurs populaires:
& sont de certaines matieres,
qui ont esté despuis rangees
par leur autheur, en la diuisi-
on de toute l'œuure, & gene-
rale & particuliere, pour tenir
lieu, l'un au septiesme liure,
l'autre à l'onziesme, dix & se-
ptiesme, vingttiesme, vingt
& troisieme, vingt & cinqui-
esme, vingt & siziesme, &
ceux qui s'ensuiuent iusques au
trentiesme. Je ne me suis pas
autrement soucié de leur ordre,
puis

Epistre Apologitique.

puis qu'on ne peut auoir autre
chose pour le present de leur au-
theur, ainsi qu'il auoit promis.
Il en faut user comme d'un
mauuais payeur, duquel on
prend ce qu'on en peut retirer.
Ie me suis contenté, de faire
faire & obseruer son orthogra-
phie, comme si l'ouurage sortoit
de sa main. A quoy s'est fidelle-
ment & tres-volontiers em-
ployé Christosle de Beau-chastel
son nepueu: auquel i'ay faiët
donner pour son vin, autant
de doubles escus, qu'il a dou-
blé de chapitres. Ie sçay bien
que Monsieur IOVBERT
ne sera pas content de ce que
i'en ay faiët, mais i'y ay esté
poussé d'une bonne affection &

Epistre Apologitique.

intention, qui me pourront faire trouver grace envers luy: mesmement quand ie l'auray faict, de l'aduis de quelque sien grand amy: & que l'œuvre sera bien imprimée à sa façon. Car bien souvent la circonstance faict, qu'il n'y a point de mal en ce qui de soy est reprochable, comm'on dict, du bon dol. Et pource i'ay pensé de vous en communiquer, Monsieur, vous (-dis-je) qui avez credit, & pouuoir d'appaizer ledict Sieur IOVBERT, quand il se plaindroit de ceste mienne entreprise: d'autant que ie voy bien qu'il vous respecte, reuere, honnore & chérift singulierement: vous étant si amy & seruiteur, qu'il n'en
pour

Epistre Apologitique.

pourra auoir aucun desplaisir,
s'il sçait que vous l'avez trou-
uë bon. Ains au contraire, il me
sçaura gré de l'auoir fait,
quand il verra que ç'a esté apres
vous auoir déclaré mon des-
seing: ensemble à messieurs de la
Roche & de Beau-fort voz tres-
chers freres, messieurs de la
Baume, de Montperoux la
Verumne, de Vontais, de Par-
dillan, du Moutet, de la Co-
ste, de Brette, de la Bastie:
messieurs de Sagnes, Reuol, les
deux Girards freres, du Vau-
re, Alian, Renier, & autres ses
amis, qui voyent plus clair en
cet affaire que luy, cōme ceux qui
sont hors du ieu. Et outre ce que
ie le descharge par tel moyen, du
pen

Epistre Apologitique.

penſement qu'il en pourroit auoir, encor ie luy cauſe ce plaiſir, de l'exempter & vindiquer des morſures & piqueures de la maudite enuie (qui ſeule arreſte le cours de toute l'œuure, promiſſe d'un bel ordre) en prenant ſur moy toutes les indignations des malins enuieux. I'ay adiouſté à ceſte ſeconde partie des Erreurs populaires, un Catalogue de pluſieurs diuers propos vulgaires, que i'ay colligé de pluſieurs. Et celui qui m'en a le plus fourny, pour les communiquer à Monsieur IOVBERT, çà eſté Maiſtre Guillaume Capel, docteur en Medecine de Paris, homme tres-docte & humain, fort curieux des choſes plus genti
til

Epistre Apologitique.

tilles. Je ne doute pas que Monsieur IOVBERT ne reçoive de bon cœur ledict Catalogue, ayant inuité tous les lecteurs à luy enuoyer de toutes parts, les sentences vulgaires qui ne sont en son roolle. Ainsi ie le gratifieray au moins de cela, que le luy donne comme pour mon symbole,

Monsieur, ie vous supplie tres-humblement vous tenir prest pour ma deffence, si par fortune i'ay encourir reproche de ceste entreprise: & me parer de vostre targe, qui est la bonne grace de Monsieur IOVBERT, lequel ayme & estime infiniment la vostre. Qu'il sçache par vous, que ie ne l'ay faict sans conseil, & que i'y a esté contrainct

Epistre Apologitique.

trainet de l'utilité publique : laquelle j'ay preseree à mon plaisir particulier. Car ie le sentoy bien plus grand, me voyant seul iouyssant & possesseur de ce fruit. Mais ie l'ay mieux aimé despartir à ceux qui en sont desireux, pour le goust qu'ils ont prins, à ce que l'auteur en a luy-mesme publié. I'y ay aussi esté inuité, pour auoir dequoy faire un present à Monseigneur de VILLEROY : auquel ne pouuant rien offrir du mien, qui fust digne de sa grandeur, j'ay emprunté des fruits d'un qui luy est tres-affectionné seruiteur, & qui n'en sera pas mal content, (ie m'en assure) quand il s'en auisera.

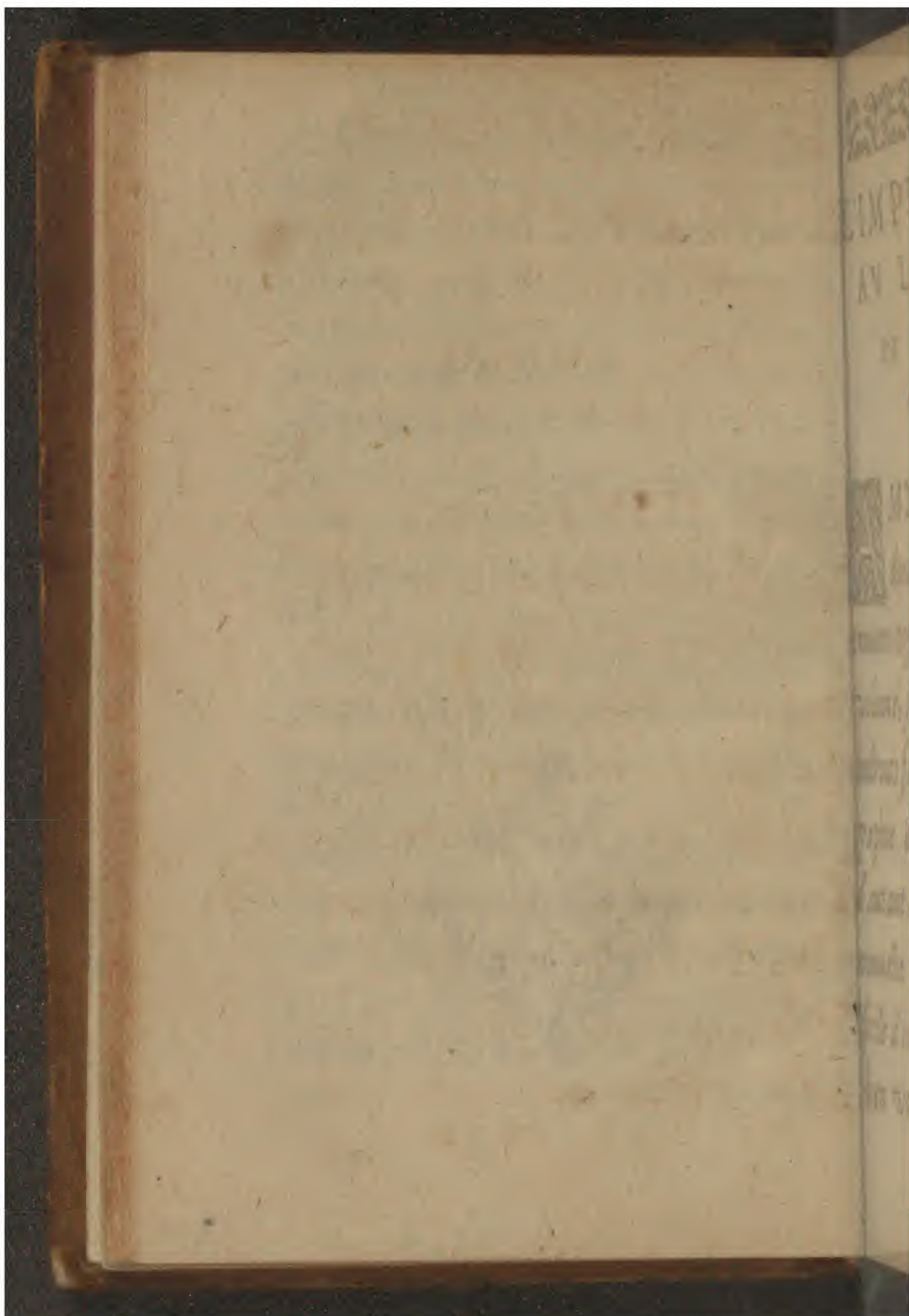
MON

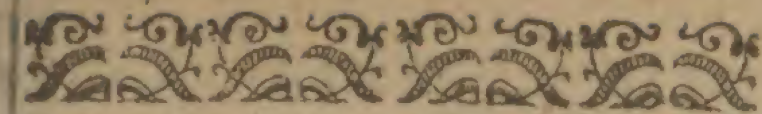
Epistre Apologitique.

*MONSIEUR, ie vous bai-
se les mains, priant Dieu qu'il
vous doint l'accomplissement
de voz meilleurs desirs, en par-
faicte santé, longue & heureau-
se vie. A Paris ce vingtiesme
de Ianuier, mil cinq cents soi-
xante dix neuf.*

L'IM







L'IMPRIMEUR
AU LECTEUR

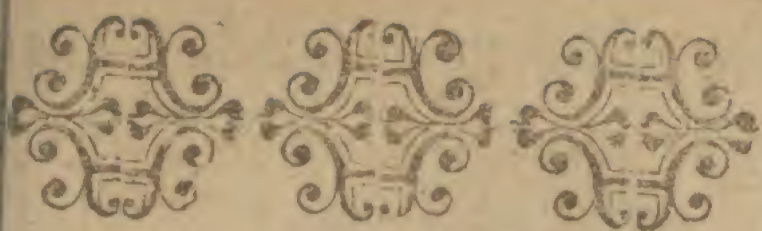
DE BONNE

A M E.

A MY Lecteur, ie
dois bieu estre excuse
nuers toy, attendu ma bone
volonté, si i'ay en-plusieurs
endroits failly cōtre l'ortho-
graphie de M. Ioubert,
l'autant qu'elle m'a esté fort
nouuelle à ceste fois, & dif-
ficile à imiter. De quoy ie t'ay
bien voulu aduertir, afin
ô que

que tu n'imputes à l'autheur
quelque deffaut en l'obser
uation de ses reigles, ou d
n'estre par tout semblable
soy. I'espere de faire mieus
une autre fois, si i'ay ce
honneur d'imprimer encore
de ses œuvres Françoises : t
priant cependant de corrige
toy-mesme les fautes plus no
tables, & qui peuuent trou
bler le sens (lesquelles m
sont eschappees) comme s'en
suit.

ADVER



ADVETISSEMENT
SVR L'ORTHOGRAP-
HIE DE M. IOV-
BERT.

L trenche tant
qu'il peut toutes
les lettres super-
flues: c'est à di-
re, celles qui ne sont pro-
noncees au langage Fran-
çois: entendant par *François*,
non pas toutes les langues
auxquelles commande le
tres-Chrestien Roy de Frã-
nce (à qui Dieu doyent bõne
ó 2 vie

vie & longue) ains la Cour-
tisane, ou des lieux esquels
on parle mieux. Car lesdites
lettres ne sont point super-
flues en quelques prouin-
ces du grand Royaume de
France qui les prononcent
en leur parler vernacule.
Exemple, le, E, superflu en
ces mots *Lieuë* & *Eaue*, pour
dire *lieu* ou *luë*, & *eau* est bié
prononcé en Poiteuin. Le,
S, qui est superflu en dix mil
le mots François, est pro-
noncé en Gascon, Langue-
dgeois, & Prouensal. Ain-
si presque de toutes lettres,
que le François obmet &
taise en son parler, vous les
oyez

oyez prononcer en diuer-
es Prouinces de ce Royau-
me. Là où G, doit sonner
comme I, consonante de-
uant vn A, ou vn O il entre-
met vn E, ou il escrit le mot
par vn j longuet, signifiant
confone. De cestuy-cy, vous
en auez l'exemple au mot
ans au lieu de *gens*: afin que
s'il escriuoit *gi ans*, comme
il est escrit *mangeans*, on
n'entendit les grands hom-
mes dictz *gigantes* en Latin.
On ne trouuera pas estran-
ge qu'il escriue *mangeoit*,
mot dissyllabe, veu que to⁹
escriuent *George*, aussi de
deux syllabes où le E n'est
ō 3 point

point ouy. Il escriuait bien
manjott par j long & conso-
nant: mais on pourroit equi-
uocquer, & prendre ce mot
pour celuy qui signifie tenir
en main, ou toucher de la
main. Il escrit par *lh* les mots
esquels on prononce *L* li-
quide, comme s'il y auoit *li*.
Exemple *fille galharde*, com-
me s'il y auoit *filie, galiade*:
mais il ne faut faire que vne
syllabe du *ie* & *ia*. Ce que l'e-
stranger ne comprendra si
bien, que d'estre vne fois
aduerty, que *lh* & vne *l* li-
quide ou coulant, tout ainsi
que s'il y auoit vn *l* apres.
Il faict escrire *sou, cou, mou,*
sou

ou (au lieu de *fol, col, mol,*
soul) ainsi qu'on les pronõ-
e. Il retrenche les *N* des
ièces personnes plurielles
ient, dirent, firent : & tant
l'autres, comme on peut
voir en l'Apologie de son
orthographe composee par
es enfans. En quoy certai-
nement il y a grande espar-
gne de lettres: & par conse-
quent profit à la Republi-
que, entant que les liures
imprimez de ceste façon,
seront à meilleur marché,
aumoins de la dixieme part.
Car il y a bien autāt de let-
tres rabbatuës. Ce qui est
fort considerable, attendu

la multiplicité des liures
qu'on a pour le iourd'huy,
par benefice de l'Imprime-
rie : lesquelles il seroit bon
de reduire en plus petit vo-
lume, & imprimer en moins
de lettres qu'on pourroit,
voire qu'une signifiast tout
vn mot, ou vne sentence : à
l'imitation des lettres Hie-
roglyphiques des Ægy-
ptiens (chose bien inuëtée)
afin qu'on en peust iouïr à
meilleur marche. Outre ce,
qu'un gros liure desplait, &
donne penſement à celuy
qui en deſire la lecture : car
on n'a pas pluſtoſt commen-
cé vn liure, qu'on en vou-
droit

droit voir la fin. Vous ver-
rez bien d'autres raisons en
la susdite Apologie (œuvre
non moins vtile, que genti-
le & delectable) & en la
declaration des abus que
l'on commet en escriuant,
mise en lumiere par tres ex-
cellent personnage, maistre
Honorat Rambaud, hōme
tres-digne de louange im-
mortelle, pour l'extreme
desir & ardente affection
qu'il a de profiter au public,
plus sans comparaison qu'à
son particulier. Son liure est
nouuellement imprimé à
Lyon, par Ian de Tournes.
Quand M. IOVBERT en
ō 5 par-

parle, il dit qu'on ne le pour-
roit assez estimer : tant est
de bonne grace, & preignāt
de raison le discours de ce
bon homme, lequel il co-
gnoit familièrement
& aime extreme-
ment.

* *

Wp 191

MAius Io captâs nostris IOBER-
TE camœnis,

Io triumphe, fas Io.

Aut (clari soboles patris) è stige Mæo-
na solue,

Aut monstra clauâ figere

Desine: vel fuerit tantis ingrata tro-

Nostri camœna seculi. (phæis

Monstra quidem Alcides stupido me-
tuenda popello,

Partu deorum discidit.

Monstra sed errorum tu Coa cuspide

Turbæ timenda Delphicæ. (scindis,

Ergo tuis vi Io par sit IOBERTE triū-

Emitte Plutus è fauis (phus,

Mæonidem: patris solium vel Apolli-
nis, aulam

Stellis coruscant scandito.

IO. EDOARDVS du Monin, Burg.

Κ Εκροπίδας νοσέοντας ἰδὼν ὀπι-
δήμιον ἄλγος.

Εξεσάωσε καὶ Κόως Ἰπποκράτης.
Ἀγνοίῃ νοσέοντας ἰδὼν ὀπιδήμιον ἡ-
μᾶς.

Σῶσεν ἸΟΥΒΕΡΤΟΣ δεύτερον
Ἰπποκράτης.

Ἰοσήππος Ζκαλανός.

Illudit miseris varius mortalibus
error :

Et nullum errores non genus artis
habet.

Sed non quàm medica, damnasior
error in arte :

Vnde salus doctis, mors rudibusque
venit.

Non ducis indocti duplex datur error
in armis :

Cui semel errâti tota catena perit.
Non

Non sibi coamisso medicus bis aberrat
in agro.

Errorem cuius mors aliena luit.

Ergò magna tuis, decus ô IOBERTE
medentum,

Gratia debetur tēpus in omne libris.

Qui non contentus præcepta docere
medendi,

Qua schola doctorum, Regis &
aula prober:

Errores etiam, quos ignorantia vanis

Inuexit populis in sua dāna, doces.

Quod pietas est si qua viam monstra-
re vaganti,

Quam pius arte tua est vita tuenda
labor.

IO. AVRATVS Poëta Regius.

CHacun monstre sa faute, vn
monstre à faire mieux.

Infinis sont de mal, vn chemin de
bien faire.

De

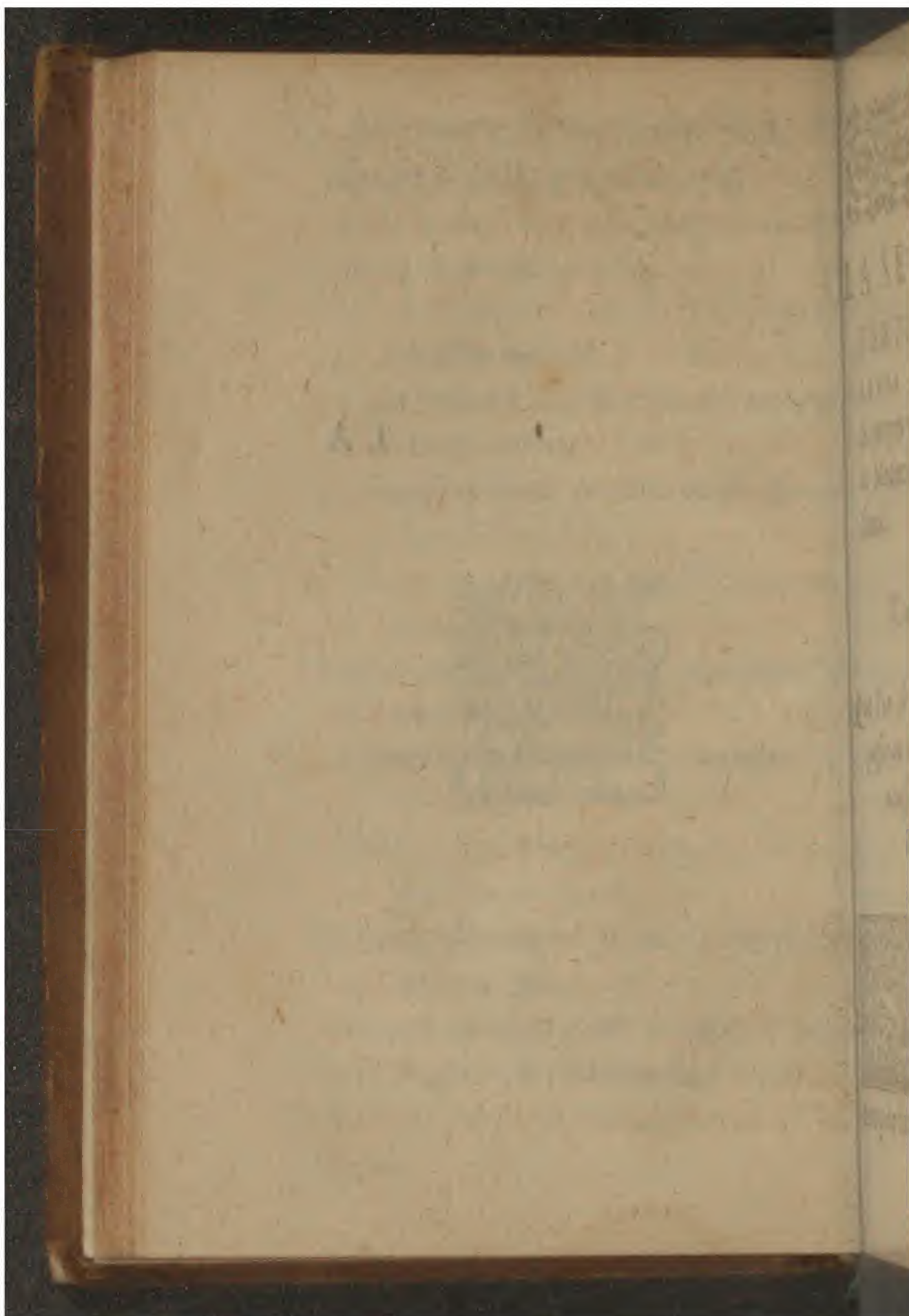
De IOVBERT & l'aduis, & l'exē-
ple à mieux faire,
Tance de faire mal, apprend de
fa re mieux.
C'est bien faire, aduertir l'esgaré
d'aller mieux.
Le remettre au chemin, est encore
mieux faire.
Aduiser l'homme cheu de sa cheu-
te, est bien faire:
Et luy tendre la main, est faire en-
core mieux.
Tant de lampes esteindre, Apollon n'a
que faire,
Menteuses ez couleurs, apprises de
les faire
Pallir aux yeux trompez, sinon
qu'il luyse mieux.
En vain l'homme deffend, & reprend
de mal-faire,
Sinon qu'en faisant mieux, il en-
seigne à mieux faire.

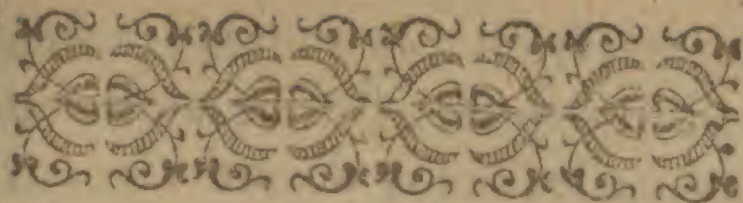
*Bien fait qui bien reprend, &
mieux fait qui fait mieux.*

DV PERRON.

LA



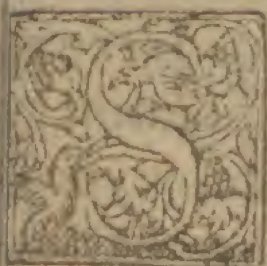




LA SECONDE
PARTIE DES ER-
REURS POPULAIRES,
& propos vulgaires, touchant
la Medecine, & le regime de
santé.

CHAPITRE I.

*Que l'on se peut & doit souuent
passer du vin: dont il n'est tant
necessaire, que cuide
le vulgaire.*



AN s.doute le vin est
tres-bon aliment, qui
non seulement en-
gendre de soy beau-
coup de sang, ains aussi fait mieux
A dige-

digerer les autres viures, reuient
tost les esprits, suscite la chaleur
naturelle, & luy donne vigueur,
entretient l'humeur radical, ex-
purge les excremens liquides par
sueurs & vrines, dissipant en fu-
mee les plus subtils, qu'on nōme
fuligineux. Bref il est infiniment
profitable, à qui en vse modere-
ment & à propos. Mais si on abu-
se de sa bonté, en le prenant plus
pour plaisir, que par necessité, il
fait tout le contraire, engendrant
mille maux au corps & à l'esprit:
qui ont pour leurs causes pro-
chaines, des crudités, phlegmes,
froideurs, opilations, & autres in-
dispositions totalement contrai-
res aux qualités du vin. L'exe-
rience le demōstre suffisammēt,
quand nous voyons que les yurō-
gnes sont fort suiects à catharres,
mal caduc, apoplexie, subeh, stu-
peur,

neur, paralyfie, tremblemēt, gout-
tes froides, hydropifies, & sem-
blables. Il faut donc vser du vin
avec discretion, accōmodant le
naturel de ses propriétés, au be-
soin que nous en auons: Et pre-
mieremēt les enfans qui sont biē
nés, s'en doyuent abstenir, parce
qu'ils ont naturellement si grand
chaleur & humidité qu'on ne leur
peut augmenter ces qualitez, sans
enident preiudice de leur santé.
Outre ce que le vin remplit fort
la teste de vapeurs: dont eschau-
fant leur ceruelle bouillāte, il en-
dommage leur esprit. Passez les
dix huiēt ans, le vin est permis
en bien petite quantité, & plus
aux filles qu'aux garçons, contre
l'opinion vulgaire: & il le faut
augmenter de peu à peu, iusques
au quarantieme an. Je dis de
peu à peu: car autrement il trou-

ble l'entendement, & l'elourdit
ou rend furieux, prouoquant la
ieunesse à cholere, luxure, & toute
lascineté. Aux vieillards il est fort
propre, & leur est comme le lait
aux enfans. Mesme Platon (diuin
philosophe) disoit, que Dieu l'a-
uoit donné aux hommes, pour
remede cōtre l'aspreté de la vieil-
lesse, Medecine bien salutaire.
Car il les fait raieunir, oublier les
ennuis, soucis, soupçons, & cha-
grins, les rendant plus maniables,
en remollissant leur rude & dure
condition: tout ainsi que le feu
attendrit & rend maniable le fer.
De ce propos on peut entendre
que le vin n'est pas tant necessai-
re, que plusieurs ne s'en puissent
bien passer, non seulement estans
malades, ains aussi en pleine san-
té. Car aux complexions chaudes
nommemēt & aux aages de mes-
me,

me, il est nuisant: parce qu'il augmente leur chaleur outre sa deue proportion, en danger d'y mettre le feu, qui brulera tout l'edifice. Mais laissant à art telles raisons, ie veux mōtrer par vne enqueste, que l'on vit commodement, sainement, & longuement, voire en tout aage, en tout lieu & toute saison, avec l'abstinence du vin. Le monde est d'ancienneté diuisé en trois parties (aujourd'huy on y ajoute la 4. & la 5.) desquelles l'Europe que nous habitons est selon les Cosmographes, si petite à l'egard des autres parties, que si tout le monde n'estoit qu'une cité, comme Paris, l'Europe de sa part n'y auroit qu'une maison ou deux: l'Asie, l'Afriq̃ & l'Amerique se repartirōt le reste. Or ce peu de terroir, est l'endroit où il se boit plus de vin. Car aux autres pays,

A 3 on

où il n'y croit point de vignes, ou
les gēs s'abstiēēt de ce breuvage
(si ce n'est à cachetes) par l'ordon-
nance de Mahōmet: duquel la se-
cte a prins telle estendue, que les
Chresttiēs ne sont qu'une poignée
de gens, comparés à si grande
troupe. En sont ils pl⁹ mal sains,
foibles ou delicats? Non: ains au
contraire, nous admirons leur for-
ce. Ne dit on pas, Il est fort com-
me vn Turc? Quant à l'agilité, a-
dresse, viuacité, & autres vertus
corporelles, ils ne cedent point
aux Chresttiēs, s'ils n'en emportent
le pris, outre ce qu'ils vivent sai-
nement, & paruiennent à grand'
vieillesse. Si on dit, que l'Afrique
& l'Amerique sont pays trop
chaux pour l'vsage du vin, mais
que aux lieux froids ou temperés,
on ne peut bien viure sans tel
breuvage: ie respondray qu'une
part

part de l'Asie est egallement temperée, & sous le meilleur climat de l'opinion des plus renommés Geographes. Ce qui est vers le Septentrion, gele de froid: ce neantmoins le vin par tout est incognu, & par tout on vit commodement. Que dirons nous, si en nostre Europe Chrestienne aussi, on trouue infinies personnes qui n'en beurent jamais? & d'autres qui n'en boient guieres souuent, comme ez pays Septentrionaux & froids, où il ne s'en recueille point: & apporté d'ailleurs, il est si cher, que les pauvres gens n'en tastent sinon les bonnes festes: car leur ordinaire est de l'eau pure, ou de la biere, ceruoise, citre, poiré, pommé, & autres breuuages artificiellemēt préparés de grains, ou de fruiçts. Ils ne vivent pas moins pour cela que les riches: ils sont autant sains &

A 4 gail

gaillars, sauf le plus. En noz montagnes (i'entens de celles qui sont vn peu loin des coutaux & des pleines qui produisent le vin) les pauvres ne boient que de l'eau pure, & si vivent plus longuement, estās moins souuent malades, que ceux du bon pays: auquel se trouvent encores plusieurs qui, ou de natiuité hayssēt le vin, & l'abhorrēt estrangement, ou qui l'ont depuis quitté de leur gré, ayās egard à leur santé? comme pour eiter les rheumes, catharres & gouttes. Tellement que si nous colligeons de cette diuision, le nombre des vin beueurs, nous le trouuerons si petit, que du monde party en mille, à peine les dix en seront. On n'oit pas dire pourtant, que nous viuions plus long temps, ou plus sainement à tout nostre vin, que les autres des regions plus chaudes,

les, plus froides, ou temperees.
Ceneantmoins le vulgaire igno-
rant, & sur tout le payian, a tel-
le affection au vin, que sans luy il
ne penseroit viure. Sain & malade
il en veut tousiours, mesme estant
malade de fieure ardente. Si on le
luy defend, par ce qu'il augmente
euidemment la brulante chaleur,
& redouble l'excessiue alteration,
la douleur de teste & des reins,
mettant le patient au dañgier de
frenesie, il a opinion qu'on le veut
mettre bas & affoiblir à ce que le
mal dure plus longuement. Ces
pauures gens cuident parfaicte-
ment que le seul vin soutient tou-
te la force. Dont pour chasser la
maladie, ils cherchēt à boire du
meilleur. Il me souuient d'auoir
pancé y a vingt cinq ans, vn Gen-
tilhomme pres Aubenas en Viua-
rez, qui me vouloit prouuer, que

A 5 luy

luy ayant grand'fieure & continue, à raison d'une vraye pleuresie, ne s'en deuoit abstenir: disant que le Vin ha prins son nom de Vie, cōme s'il estoit de son essence. Et quand i'auoys refuté cela, il me repliquoit ainsi: comment est-il possible, que le vin, si bon & gracieux à toutes personnes, iusques aux plus incognus, fit mal à moy qui toute ma vie l'ay aymé & caressé extrêmement? Ne seroit-il pas bien meschant, & non pas bon, comme chacun l'estime? Voila les beaux propos que tiennent les plus habiles d'être les idiots, qui ne suivent qu'un appetit sensuel & brutal. Les autres cuident simplement de faire leur proffit, n'estās esmeus d'aucune volupté, non pas mesmes trouuans pour lors bon gout au vin, non plus qu'à une medecine: dōt ils meritēt
de

de leur naïue simplicité, qu'on les
oste de cest erreur. Qu'ils sachent
donc, que les Medecins interdisent
le vin en deux causes, principale-
ment en l'une, quand le malade
ha grand'chaleur par tout le corps
ou en quelque partie. Ne sentés
vous pas euidentement que le vin
eschauffe? Si vous plaignez d'estre
comme dans vn feu, n'v'sés rien de
ce qui peut augmenter la chaleur.
Quelqu'un me respōdra, qu'on le
trempe, ou (comme on dit) laue si
bien, qu'il n'ha plus gout de vin.
Et de quoy sert il donc, si l'eau ab-
bat totalement sa force? Vous
direz, qu'il corrige l'eau de sa qua-
lité, & le peu de substance qui est
parmy, recree & maintient la ver-
tu du patient. Il faut donc que ce
peu de vin retiēne son naturel, en
proportion de sa quantité: dont il
nuira tousiours quelque peu. C'est
par

parler à toute rigueur, non pas en
Medecin doux, humain & amy de
nature: lequel outre les susdites cō
siderations, doit auoir esgard à la
coustume, & cupidité du malade
& se souuenir de la sentence du bon
vieillard, qui dit si sagement: Le
boyre & le manger vn peu pires,
mais plus agreables. doyuent estre
preferés à leurs contraires. Et luy
mesme donne ez maladies aiguës,
qui sont avec fièvre continue, du
petit vin, qu'on nōme oligophore,
lequel nous pouuons contre-
faire avec force eau & peu de vin.
Je diray bien d'auātage, que le vin
fort trempé desaltere mieux, raf-
fraichit & humecte plus que l'eau
pure, ainsi que Galen remōstre de
l'oxycrat, en ceux qui ont grand
soif. Car le vin, & le vinaigre fait
plus auant penetrer l'eau, qui raf-
fraichit & humecte: dōt il s'ensuit,
qu'on

qu'on s'en desaltere mieux. Et de
dit, si ie ne craignois l'abus & l'im
ortunité (car si on en permet vn
oigt aujourdhuy, demain on en
eut deux) & le reproche qu'on en
eut encourir, ou pour le moins la
suspicion d'auoir mal procedé,
quand apres il suruiét quelque ac
cident de la nature ou ordinaire de
la maladie (lequel on rapportera à
vne goutte de vin) i'en permettrois
quelque peu aux febricitans qui en
ont grād desir: & ie m'asseure qu'ils
s'en porteroient mieux. Mais nous
craignons tāt de choses, que nous
aimons mieux que le malade en
dure quelque desplaisir, que si l'hō
neur du Medecin en estoit interes
sé. Car on abuse facilement de ce
qui est plaisant: & si on permet
quelque chose qui soit vn peu su
specte au vulgaire, tout est calom
nié. Outre ce qu'il y a beaucoup
d'au-

d'autres moyens de substantier un
malade fort debile, exempt de tout
danger ou soupçon: comme sont
potages, consumés, coulis, pressis,
destils, eau de chair, œufs frais &
moulets, qui nourrissent bien plus
que du vin. Vray est que le vin cau
se la digestion, & facile distributiō
des autres choses qu'on prēd: il re
cree, resioüit, fait mieux dormir, &
si desaltere mieux estant bien trē
pé, que ne fait l'eau pure, ou avec
du syrop. Seulement ie remonstre,
de ne s'y affectionner tant, qu'on
en vueille boire comme que ce
soit, & mesmes qu'il sente au vin,
quand les Medecins le defendent:
ou (que pis est d'en boire à la des
robbee, comme pour nous trôper.
Nous essayons par tous moyens
de retirer le bois, qui brusle, & o
ster les charbons, pour esteindre ce
feu: & eux au contraire, y versent
de

e l'huile. Ils ont esgard à la foiblesse: mais comment est-ce qu'on mettra la force au corps, si la chaleur que le vin augmēte, est ce qui affoiblit? On voit que la chaleur de l'Esté, du bain, ou de l'estuue, nous rend tous lasches, vains & abbatus. La fièvre cause semblable effect, pl^{us} de sa simple qualité, que du fardeau des mauuais humeurs. Si en mesprisant nos raisons, ils vouloyent à tout le moins entendre aux aduertissemens que Nature leur donne, ils s'y porteroient plus sagement qu'ils ne font. Car comme l'esthomas estant plein d'humeur, le plus souuent nous perdons l'appetit (ce que denote, qu'il n'y faut plus rien mettre, que cela n'en soit hors) aussi quand le vin nous semble amer, ou d'autre mauuais gout, comme il aduiant presque en toutes fieures, il faut soup-

soupçonner, que pour lors il n'est pas profitable,, & que le corps n'a besoin. Car Nature a baillé vne rude cognoissance à l'esthmac, & à la bouche (qu'on appelle vulgairement le cœur, à l'imitation des anciens Grecs) de ce qui nous est cōuenable, avec l'appetit qui nous en aduertit, afin que nous regis par elle, si nous estions bien sages & obeïssans, d'un instinct qu'elle donne, sçachions nous gouverner sains & malades. Mais l'intemperance des hommes est telle, que nonobstant ces admonitions, ils veulent suyure vn autre desir. Je tiens cela pour ordinaire, que quiconque estant malade (sur tout ayāt fieure) sent le vin de mauuais goust, il mesprise & offence Nature, s'il entreprend d'en vser. Mais ie ne dispas au cōtraire, qu'on n'en puisse boire, si on le trouue bon.

Car

Car la seconde occasion qui nous
contraint à le defendre, ne luy fait
pas tousiours perdre sa friande sa-
ueur. C'est le rheume ou catharre,
lequel lors qu'il est loin de la bou-
che, n'y peut imprimer mauuaise
qualité: ce neantmoins le vin est à
bõ droit prohibé en telle affectiõ,
pource que les humeurs fondus,
subtiliés & eschauffés de la chaleur
du vin, deffluent plus aisément: &
que la mesme qualité eslargit les
passages en dilatant les pores &
conduits. Outre ce que le vin est si
fort penetrant, que nous le sentõs
quelquefois iusques au bout des
ongles, aussi tost qu'on l'a beu.
Dont rencontrat par chemin des
humeurs gros, pesans & tardifs à
se mouuoir, il les pousse, agite &
rend fluides. Pour ces raisons, nous
cõseillons aux rheumatics, cathar-
reux & goutteux, de s'en abstenir.

B

Ce

Ce n'est pas pour nostre plaisir, cōme si nous nous delectiōs à gehēner les persōnes, & à les traiter rudement. C'est le mal qui nous monstre dequoy il s'agrandit, & nous le remonstrons aux malades. N'est-ce pas vne lourde faute, de bailler au mal les armes, desquelles il vous battra? Doncques il conuient se ranger à ceste conclusion, que le vin n'est pas tant propre à l'homme, qu'il ne s'en doye souuent passer, en santé & en maladie: veu mesmes qu'il y a infinité de gens qui n'en burent iamais, & ils n'en vivent moins sainemēt. C'est vne grand' erreur, de l'estimer si conuenable à soustenir nos forces, que nuisant de sa qualité, on ne se vueille pas quitter. On fait des boissons delicatēs pour les plus delicats, au lieu de vin: cōme est l'hippocras d'eau (nommé Bouchet) & l'eau

Peau de coriandre. La ptisane & l'hydromel serōt pour le commun. Pentens de l'hydromel aigueux, & non pas du vineux, ainsi nommé vulgairemēt, de ce qu'il ressemble à la maluoisie de saueur & forteur. Dont il n'excite guieres moins les fluxions, que le vin. L'aigueux est proprement dit Melicrat, & le vineux Hydromel, selō Dioscoride. li. I. c. 17.

CHAPITRE SECOND.

Contre ceux qui pensent, toute fieure estre de froid, hors mis celle qu'on nomme chaude. D'oū procede le frisson, & le retour des fieures terminees.

L'ABVS que l'on commet du vin és fieures, comme nous venons de monstrier, n'est pas seulement fondé sur l'entretien de la force, ains sur vn autre erreur du vulgaire, qui pense que la fieure

B 2 soit

soit maladie froide. Sa raison est
(à mon aduis) que ce mal est cau-
sé de froid, & vient avecques froid:
sinon (parauanture) la fieure cō-
tinue, qu'on nōme pour ce respect
fieure chaude. Car volōtiers apres
vn grand trauail ou exercice, qui
a fort eschauffé le corps, si on est
surpris de froid, il y a danger de
fieure. Et de fait le peuple ne reçoit
guieres autre cause que du mal,
qu'il appelle Morfondement. Si la
fieure est terminee, cōme la quar-
te, tierce, ou quotidiēne, soit sim-
ple, soit double, ou composee: par
ce que l'accès commence par fris-
son, rigueur, tremblement, ou ho-
ripilation, il cuide proprement
que le mal soit la froideur enclose
dans le corps, laquelle il faut vain-
cre par chaleur, nature luy ensei-
gnant qu'un cōtraire repousse l'au-
tre. Donques ces bonnes gens ont
opi.

opinion, que la fieure soit ce grand froid causé de froid. Tellemēt que si on leur demāde apres l'accés s'il a gueres duré, ils respondront, vne heure ou deux pour le plus : n'estimans que la chaleur qui viēt apres le froid, soit du cōpte. Voila pourquoy tout leur dessein est à se reschauffer: dont ils se couurent fort, chauffēt des pierres & tuilles pour les pieds, boyuent de bon vin pur, hument de bouillons espissés, safranés, avec du fromage fort vieux, & picquant comme poyure. Bref ils n'essayent que à surmonter le froid, & prouocquer bon gré malgré la sueur: comme si le mal estoit d'humeur gelé & glacé, qu'il fallut fondre & conuertir en eau. Ainsi quand ils commencent de sentir la chaleur: ils estiment que la fieure est passée, & ne faut plus qu'attendre la sueur. Parquoy les mieux

aduifés d'entr'eux, endurent patiemment la gehenne d'estre pres- que estouffés de couuertures du- rant la grād' chaleur, pour esprain- dre l'humeur, tout ainsi qu'ō pres- se vne esponge à deux mains. Ils pensent, que l'importune chaleur qui tant & si longuement les en- nuye: apres le frisson peu durable, n'est que de leur procedure & gou- uert: ayans par tous moyens voulu subiuguer le froid, qu'ils tiennent seul pour essence du mal. Dōt de- puis ils nourrissent la chaleur ar- dante le mieux qu'il leur est possi- ble, iusques à la sueur. Il ne se faut donc esbahir s'ils vsent de l'espe- rie, puis qu'ils ont telle opinion. Mais les pauurets sont en tresgrād' erreur, quāt à l'essence de leur mal: & de là pullulent ces fautes. Car ils ne sçauent pas, que la fièvre soit l'ardente chaleur, & le froid son
pre-

precursur, ou le trompette qui signifie sa venuë: ce que ie leur feray entendre bien aysément par ce discours, en remonstrant la cause de si diuers effects. Nostre peau est toute percee de petistrous, lesquels on ne peut appercevoir, si ce n'est par la sueur qui en sort, & du poil qui en occupe la plus grand part. Nature bien aduisee l'a fait ainsi, pour donner libre passage aux fumées excitées de nostre chaleur, lesquelles sans cela l'estoufferoyent, comme on voit mourir le feu à faute d'estre esuenté. Ces fumées sont semblables à suye, noires, grasses, de matiere bruslee, inuisibles de leur subtilité, si ce n'est par effect, qui est la saleté, noirceur & graisse qu'elles rendent à noz chemises & autres vestemens. Aussi en hyuer pource que le froid serre & cōdense, la peau des mains (qui sont plus

descouvertes pour nostre vsage, qu'autre partie du corps) est rude & noire dudit excrement retenu. Car il ne se vuide pas bien, quand le cuir est constipé. C'est donc l'vsage, & de quoy nous seruent les pertuis de la peau, sçauoir est, de donner lieu aux fumées, vapeurs & exhalatiōs continuelles de la chaleur, qui tousiours traueille au corps sur les humeurs, les apprestāt à nourriture. Si ces trous deuiennent bouchés, ou tant serrés que la fuyē y demeure, ne pouuant passer à trauers, nostre chaleur deuient aigre, picquante, forte & brullante outre mesure, comme le feu couuert de cendres: & s'il dure lōguement ainsi, ces excremens l'estouffent & accablent. Or quand nous auōs traouillé, la chaleur augmentee eschauffant les humeurs, excite & pousse dehors beaucoup d'exhalations

Exhalatiōs: desquelles les humides sou-
uent deuiennent eau, & font la
sueur: les seches s'en vont en fu-
umee. Lors il est de besoin, que les
pores (ainsi appellōs-nous les per-
uis de la peau) soyent ouuerts à
commandement. Car si le froid les
surprend & constipe, l'eschauffe-
ment congeu & permanent fera de
la chaleur naturelle (qui est douce,
benigne, & molle) vn feu corrom-
pant les humeurs. De cela proce-
de la fièvre continue (que le vul-
gaire appelle Chaude) quand le
desordre imprimé aux humeurs,
perseuere quelques iours sans in-
termission, ne cessant pas aussi tost
que sa cause est abolie. Car les ex-
halations suscitees à grand tas, re-
quierent d'estre vuidees: & le sang
trop eschauffé demande raffraî-
chissēmēt. Quelque fois la matie-
re corrompue du feu allumé par

B 5 la

la constipation du cuir, se perd à vn accès de fièvre, qui termine en sueur: mais certaine portion de chaleur estrangere (qu'on peut dire empireume, comme trace & vestige du feu) restee du premier desordre, apres vn laps de temps renouuelle semblable inflammatio & corruption d'humeurs. Ce que fait les fièvres intermittentes de douze heures, d'un iour ou deux: qui ne faillent d'auoir leur retour ordinaire, iusques à tāt que la mauuaise qualité imprimée du premier eschauffement au cœur, soit entièrement esteinte & abolie. Voila comment le froid extérieur cause les fièvres, d'une forte chaleur, qui embrasée dans les humeurs perseuerer bien longuement. Ainsi d'un contraire nait l'autre, par accidēt. Car la froidure serrant le cuir, empesche la transpiration, qui doit entre-

entretenir la chaleur naturelle, en sa deuë mediocrité. Il ne faut donc penser, que la fieure soit vn mal froid, parce qu'elle peut venir de froid: veu mæsmement qu'il y a prou d'autres causes, que le peuple soupçonne à bon droit & reçoit entre les occasions de la fieure: cōme quelques viandes mauuaises, la cholere, la tristesse, les vers, la chaleur du Soleil, & semblables, qu'on ne scauroit faire aduenir au vulgaire morfondemēt. Outre lesquelles la crudité, opilation, pourriture, aposteme interne, chaleur de l'air alterante, le mouuemēt excessif, le veiller trop longuement, & autres causes incognuës au peuple, n'en font pas moins. Toutes reuiennent à ce point, d'engendrer beaucoup d'exhalations, en corrodant les humeurs: ou d'eschauffer
par

par trop le sang, les esprits, ou parties solides, d'une chaleur pernicieuse, qui est la propre essence de la fièvre. Elle ne sera pas d'oc froide, cōm' on l'estime, de ce que le froid extérieur quelquefois en est cause, puis que no^r la voyōs plus souuēt prouenir d'un autre moyen. Mais comment seroit-il possible (dirés-vous) que la maladie estant chaude, soit avec horripilation, rigueur, frisson & tremblement, iusques à cliqueter des dents? Cécy est l'autre cause d'erreur aux idiots, qui ne voyans d'où procede vn si estrange accident, qu'ils estiment plus facheux que tout le demeurant, s'y arrestent entierement, & le nōmēt la fièvre. Parquoy il leur faut enseigner, qu'est-ce qui meut tel accident, & qu'il signifie, pour abolir les fautes que les pauvres gens y commettent imprudemment. Le
com-

commun des medecins (duquel ie ne me veux despartir pour maintenant, n'ayant affaire qu'au vulgaire) tient, que des fieures intermittentes, (qu'on appelle vulgairement, terminees) la chaude qualite feureuse corrompt l'humeur contenu dans les vaisseaux: & quand il est si difforme & gasté, que nature l'a en horreur, les veines le iettēt dehors d'une grand' secouffe, & le respandēt parmy la chair, les nerfs, peaux ou mēbranes, & autres parties sensibles. Ceste matiere est si cuisante, & se meut si roidement, que les endroits où elle passe en ont telle douleur, qu'il semble qu'on les picque, deschire, destranche ou escorche. Il ne faut pas trouver estrange, qu'un humeur chaud de pourriture ou autrement, cause frisson & rigueur: car l'eau bouillante iettée à l'impourueu sur un corps nud,

nud, le fait trembler aussi bien que la froide. Les scintilles du feu en font de mesme, & si on est picqué seulement d'une aiguille bien vivement, tout le corps se retire. Ainsi les parties sensibles irritées de l'humeur cuisant & brulant, secouent toute la personne, quand elles taschent en s'espraignant de rejeter ce que leur est mis sus. De là viēt le bailler, l'estirement ou pandiculatiō, & là toux, qui presignifiēt l'accez: lequel dure apres tels accidens, iusques à ce que la matiere soit consumee & dissipée en sueur ou fumee. Car le froid n'est, sinon tādīs que l'humeur est poussé d'un lieu à autre violemment, & qu'il cōmence mieux à pourrir en lieux estrois: car depuis que les membres l'ont ja accoustumé, vn peu apres sa venue qu'ils refusoyent, ils n'en sont plus tant offensés. Et
quand

quād la matiere est plus inflāmee,
la chaleur poursuit tout le corps,
apres auoir gaigné le cœur. Ce de-
sordre continue tousiours en aug-
mentant, iusques à l'extreme cor-
ruption de l'humeur: lequel subti-
lié de la chaleur, se perd en fin,
partie visiblement, partie inuisi-
blement, quand la declination ap-
proche. Doncques le mal de fièvre
terminee, n'est sinon d'humeur
pourri & corrompu de mauuaise
chaleur, dont il deuient bruslant,
& brusle si longuement qu'il soit
aneanti. Le frisson qui precede, est
la monstre ou arriuee des matieres
qui font l'accès. Tellement que
c'est grand erreur, de tenir le fris-
son pour essence de fièvre, non pas
l'ardeur qui s'en ensuit: veu mes-
mes que le nō denote euidēment,
auquel des deux il la faut assigner.
Car fièvre n'est ainsi nommee de
la

la froideur, ains de ferueur, à l'imitation des Latins, qui la deduisent d'ebullition, comme les Grecs de feu.

Je pense auoir suffisamment enseigné, que la fieure, d'où qu'elle procede, & de quelque espece que ce soit, est toute fōdee en chaleur: tellement que les pauvres idiots abusent de l'eschauffemēt, gehennent leur corps en vain, empirent leur mal, & se tuent souuent à force d'espicerie, vin pur, & couuerture. Ils cuident tout estre de froid, & qu'il ne faut que bien iuer. La fieure continue & ardente, qui n'a point de frissons, ils l'appellent fieure chaude: comme s'il y en auoit de froides, ne scachans pas ce que le mot de fieure emporte. Et si on me demande, pourquoy donc les continuës n'ont aucun tremblement? Je respondray ce que tient nostre

nostre escholle, que sa matiere est corrompue toute dedās les veines, & ne sort pas aux membres plus sensibles, sinō quelque fois à l'entiere termination, qui est aussi suyvie d'une rigueur. Reste d'ētendre (cōme plusieurs sōt curieux de le scauoir) d'oū viēt que les fieures intermittētes ōt leur retour à mesme heure: l'une tous les iours, l'autre de deux en deux, & l'autre en trois iours vne fois. le suis content de leur en dire l'aduis cōmun des medecins. C'est, que nostre corps ayant besoin de quatre diuers humeurs, pour nourrir tant de parties qu'il a fort dissemblables, il en engendre plus d'un que d'autre, selon qu'il leur appartient: tellement qu'il fait grand' quantite de sãg, & moins de flegme, beaucoup plus toutesfois que de chole-re, & plus de ceste cy que de melan-

C lan-

lancholie. Or s'il aduient que le phlegme pourrisse, estant corrompu de la chaleur fieureuse, tous les iours ce mal reuiendra. Car le flegme s'engendré aisement en peu de temps, dont il & fort copieux. Nous n'auons pas tant de cholere, & encor moins d'humeur melancholique, pour faire si promptement reuenir les acces: il faut plus grand seiour pour en assëbler quantité. Posons le cas (par maniere d'exemple) que tous acces requierent vn' once de matiere. Au premier, ce qui l'auoit prouoqué est deja consumé: Le second ne peut reuenir, que l'humeur ne soit de nouveau amassé, en telle portion que puisse molester nature sauoir est (comme nous supposôs) quand l'once y sera toute: car la dimye, ne les trois quarts ne peuvent exciter ce feu. Le flegme dans
six

fix heures deuiant si abundant,
qu'à peine le reste du iour occupé
de l'accès quotidien, en peut venir
à bout. Il faut plus de trente heures
à faire l'once de cholere, requise
aux accès de la tierce: & deux iours
pour renouveler ce peu d'humeur
melancholique, causant la fièvre
quarte. Car on croit, que les hu-
meurs se corrompent & deuiennēt
febrifiques de peu à peu, non pas
tout à coup: & que durant les in-
termiſſions, il s'en vicié autant de
l'amas qui est de long temps au
corps, qu'il en faut pour vn accès,
s'il ne s'engendre nouuellement
tout despraué, pendant les traies
paroxymiques. Parquoy si l'once
est tousiours preſte à meſme heu-
re, la fièvre reuiendra tousiours à
meſme point, & ſera de mauuais
guerir, comme dit Hippocras. Or
biē ſouuēt elle est retardee ou de-

uancée, parce que nostre corps endure mille changemens des choses que nous faisons, vuidons, y receuons, ou appliquons : de sorte que la simple quarte peut par vn grand desordre deuenir double, & triple : c'est si on engēdre tel amas de melancholie, que l'once y soit entiere tous les deux iours, tout ainsi qu'en la tierce : ou chasque iour, comme en la quotidienne. Car l'essence des fieures (sinon des simples) n'est pas tousiours conforme à leur appellation : & nous n'estimōs tierce, toute fieure qui reuiēt le troisieme iour, ne quotidienne celle qui est ordinaire. Mais i'entre vn peu trop auant aux difficultés, & plus que n'a besoin le populaire : lequel se contentera bien de scauoir, que les accès des fieures terminees suyuent la quantité de l'humeur qui les cause, ainsi que
nous

nous auons deduit. Je pourrois alleguer plusieurs autres raisons, si mon Discours estoit pour medecins. Je m'en passe fort de legier, & ne recerche les grands subtilités que meriteroit la dispute. Si ie voulois mieux sonder ces propos, il faudroit mettre en doute tout ce que nous auons dit des causes du frisson, qui preuiant la chaleur. Car c'est la commune opinion, laquelle nous refutons en nos Paradoxes: comme aussi tout ce qu'on dit de la pourriture des humeurs febrifiques. En quoy ie suis tres-bien soutenu par maistre Simon Simonee, tres-docte & subtil philosophe medecin, qui a excellemment eslabouré le subiect que i'auois seulement esbauché.

Il est temps de conclurre, qu'il ne faut plus distinguer la fièvre en froide & chaude, veu que le mot

C 3 de

38 *Du morfondement,*
de Fieure importe esbullition.
C'est vn ardeur & inflâmatiō, qui
ne peut endurer le mot de froide
pour furnō: & ce mot chaude, y est
superflu: car il n'y en a point d'au-
tre. La chaleur, & non pas le froid,
est le vray mal auquel il faut reme-
dier.

CHAPITRE III.

*Du Morfondement & Larfondement: &
comment le peuple s'abuse, cuidant que
sous les maux des travailleurs
(ou la plus part soit de Mor-
fondement.*

POurce que nous auonsey des-
sus mentionné vne cause de
mal qu'on appelle Morfondemēt,
auquel le vulgaire rapporte pres-
que toutes ses maladies, & princi-
palement la fieure: ce sera bien à
propos de remonstrier que c'est, &
qu'il ne le faut pas estimer si com-
mun.

mun. A ce que ie puis comprédre
des remedes que y fôt les payfans,
& des propos qu'ils en tiennent.
Le Morfondement est, quâd apres
vn grand travail, eschauffant tout
le corps iusqu'à fuer, on est surpris
de froid. La fièvre en prouient biē
aysement à ceux qui sont replets &
abondent en excremens, si leur
cuir est aisé à cōstiper, par les cau-
ses deuant dittes. Aux autres, les
chairs en deulent iusques aux os,
comme si on auoit tout brisé: il y a
lassitude & pesanteur, avec peine
de respirer. Cecy est le plus ordi-
naire au mal de Morfondement: &
il aduient, de ce que les vapeurs
esmeuës par la chaleur, ne pouuāt
trouer la peau resserree du froid,
demeurent parmy les nerfs, mus-
cles, & tendons qui font le mouue-
ment: dont remplis & empeschés,
ils manquent à leur office. La dou-
leur

C

leur

leur qui s'en ensuit, est comme si toute la chair estoit picquee d'espinnes, ou escorchee, ou pleine d'apostemes, enflée ou tendue, selon la qualité des exhalations, vapeurs & fumees. La difficile respiratiō prouient, de ce que le poulmon est surpris de l'air froid apres l'eschauffement: car les tuyaux s'enroidissent, de sorte qu'on ne les peut aisement dilater ainsi que de coustume: & pource les morfondus en deuiennent pouffifs. Autresfois les pores du cuir sont tant ouuerts, que le froid penetre iusques au dedans, saisit & assiege les veines: lesquelles il peut non moins boucher ou oppiler, que le petit froid constipe les trous du cuir. Et cela donne commencement aux fieures, qui sont d'obstruction interne, par la seule constriction. Quelque fois il les enroidit, de sorte que quand és violens efforts elles ne

peuvent consentir, s'entrouurent
par le bout, ou creuent en quelque
endroit. Ainsi le sãg verse ou cou-
le en quelque cavit , où il se caille
& deuent noir. Ce qui aduient
plus communement au poulmon
& au ventricule. De là s'ensuit,
qu'on crache, ou vomit du sang en
l'espece du morfondement, que le
vulgaire craint le plus: car il pense
que le sãg sort ainsi noir & caillé
des veines, où le froid penetrant
l'a congelé. Mais c'est vn erreur
bien facile à reprouuer: premiere-
ment, de ce qu'il ne pourroit passer
l'estroit du bout des veines, quand
il seroit desl  caillé: & faudroit
vne grand' rompure aux gros lo-
pins qu'on en vuide. D'auantage,
il est impossible, que le sang gèle
dans les veines pour la froideur:
autrement, quand on a les parties
extremes, pieds & mains froids

C

5

com-

comme glace, nous pourrions croire que le sang y est figé. Encores plus facilement se cailleroit-il au corps des trespassés, où toutesfois il demeure tousiours liquide: comme nous voyons par les anatomies, au bout des dix ou douze iours. Ce n'est pas la tiedeur des veines (quoy que die Aristote) qui garde le sang de cailler. Car tout le corps est assés chaud, & neantmoins en nul autre lieu, que dans ses vaisseaux, le sang peut estre gardé qu'il ne soit pris. C'est vne proprieté & naturelle condition, qui rend les veines ainsi conuenables à conseruer le sang. Dés aussi tost qu'il en est hors, en quelque lieu qu'il tombe & caille necessairement: & si c'est dedans nostre corps il se fait mille maux semblables à ceux du venin. Doncques il faut bien empescher que ce mal-heur n'aduiene: & quand

or

on le peut soupçonner, il conuēt
faire par tous moyens que le sang
se demeure fluide, ou qu'il se desgele,
comme pretend le populaire. Qu'ainsi
soit, incontinct qu'il se trouue vn
peu mal, apres s'estre eschauffé &
soudain raffraichi trop viste, se
souloutant que son sang ne commen-
ce à cailler, ou qu'il soit desia pris,
l'vse de la mumie, de la pois, du
persil, d'eau de noix, d'eau ardent,
moutarde entiere avec du vin pur,
du souffre, ou du saffran, de la sa-
pette en pouldre, ou du suc de ber-
es, & semblables choses qui peu-
uent fondre le sang: ou d'eau de
roate avec du mithridat, ou du char-
bon benit, & de fleurs de geneste,
pour exciter la sueur: les autres
doient d'eau sel en façon d'eau
penite, ou de l'eau sandree comme
exiue. Il y a plusieurs autres grâds
secrets, practiqués entre les pau-
vres

ures gens : desquels le but n'est autre, que d'eschauffer & desgeler le sang, qu'ils soupçonnent tousiours estre caillé par leur morfondement, soit-il avec fièvre, ou sans elle : car il peut causer ces deux maux ensemble, ou separés.

De ces propos ie veux conclurre, que le propre du morfondre est de refroidir le sang dedans les veines. Je dis, que c'est vne propriété donnée à ceste cause, & que peu ou point d'autres maux fût la mesme congelation : car il faut que la peau, & tout le corps soit bien ouvert, tellemēt que le froid n'y trouue aucun empeschement. Ce qu'aduient proprement par l'occasion susdite. Et voila que i'estime vn vray morfondement, auquel peuuent profiter les remedes que fait le populaire. Car quāt aux fièvres, elles ont tant d'autres moyens qu'elles

es produisent (comme nous auons
dit au preceder chapitre) que c'est
un grand abus au peuple, d'alleguer
poussiours cestuy cy d'un ordinaire.
La fièvre est plus souuēt d'ailleurs,
que de morfondement, & luy seul
peut causer le caillement du sang,
hors-mis la cheute: mais c'est d'une
autre façon. Parquoy il faut vser
de ce mot en la plus propre signi-
fication, & ne l'accommoder ain-
si communemēt à toute occasion
de fièvre. Car le morfondement
peut causer deux sortes de maux:
vn desquels ne prouient d'autre
chose, & l'autre est commun à plu-
sieurs. Doneques les gens abusent
fort de son appellation, & se trom-
pent lourdement, quand ils rappor-
tent là toutes fièvres, & plusieurs
autres maux, qui ne prouiennent
aucunement de froid interne ou
externe.

Il y a vn autre mal ou accident, qu'on nomme Larfondement, en quelques lieux où i'ay esté: & disent estre Larfondu, celuy qui en ses excremens (comme vrine & fiente) rend la graisse fonduë, tout ainsi que du Lard, d'où vient l'appellation. Cela est aux fieures ardentes, que les Medecins appellent colliquantes: parce que l'extreme chaleur dissipe les membres solides, & les amoindrit peu à peu, les acheminant à l'hectique. Lors que le peuple les cognoit Larfondus, il n'en espere plus de guerisons: & pense que l'occasion de ce desordre, nommé Larfondement, est excès en choses trop chauffantes, ou de matiere venimeuse: tellement qu'il y a notable differēce du Morfondement, au Larfondu, mesmés selon le vulgaire, qui est l'inventeur de ces noms.

C'est

C'est bien assés discouru, pour
monstrer l'erreur de ceux qui pres-
hent tant leur Morfondement, &
ne sçauët qu'il signifie: neâtmoins
ils luy reterent la source de tous
maux, ou peu s'é faut. l'ay dit, que
c'est le froid surprenant la chaleur
smeuë du travail, comme le vul-
gaire l'entéd. Mais si c'estoit apres
le bain, le courroux, ou autre es-
chauffement, il ne chägeroit pour-
tant de nom: car nous auôs esgard
la seule chaleur, d'où qu'elle pro-
cede & vienne.

CHAPITRE IIIL

Surquoy ordonne-l'on de boire du vin pur à
ceux qui sont fort eschauffes, & de pis-
ser auant que se mettre en repos,
quand on a fort tra-
uillé.

A Ceux qui ont fort trauaillé
on donne à boire du vin pur,
vou-

48 Des traueillés & escharffés,
voulant(à mon aduis) empescher
& destourner la cause du morfon-
dement, laquelle on constitue en
froid soudain surprenant la cha-
leur, dont le sang se congele. Leur
intention est bonne, & ils font
mieux qu'ils ne respondent: car ils
disent que cela raffraichit, & garde
qu'on ne se morfonde. Premiere-
ment, le vin echauffe euidem-
ment: comment peut-il donc ra-
ffraichir? S'il le fait, c'est par acci-
dent: tout ainsi que si on disoit,
que le feu refroidit nostre corps
parce que nous devenons plus
froids apres que nous y sômes ef-
chauffés, quand despuis nous sor-
tons à l'air froid. La raison est, que
les pores ouuerts à cause de la cha-
leur, donnent entree à son contrai-
re plus facile qu'au parauant. An-
si le vin peut raffraichir, en estai-
gnant de sa grande chaleur, la
moin-

moindre qui est prouenuë du travail, & entretenant la naturelle en sa condition. Nous pouuons aussi dire, que la fraischeur est causée du vin pur, s'il empesche que le froid surprenant la chaleur, n'engendre la fièvre, qui bruleroit le corps. Tiercement, il rafraischit aussi, quand il fait que l'esmotion, & la chaleur imprimée, s'appaise petit à petit, & non pas tout a-coup. Ce qu'apporterait vn grand dangier, comme fait toute mutation vite & soudaine: car nature ne la peut endurer, sans offense & desplaisir. Nous pouuons aussi dire que si on boit de l'eau quand on est fort eschauffé, il y a dangier d'hydropisie, comme dit Galen. Ce que le vin empesche de la chaleur potentielle, qui entretient la naturelle du foye & de l'esthomas: neantmoins les rafraichissant de
D son

50 *Des trauaillés & eschauffés,*
son actuelle froideur, quand il est
prins de mesme. D'auantage, le raf-
fraichissement quelques fois signi-
fie nouvelle provision de viures,
& quelque réparation. Car on dit
proprement raffraischir, pour a-
uitailler, ou renouveler les muni-
tions. Item il signifie rasonter &
auancer le vieux comme quand
on dit, raffraischir le bord d'une
robbe. Or telle signification con-
vient bien à nostre propos: Car le
travail fait grand' dissipation des
espris & vapeurs du sang: dont les
espris qui restent entiers, sont las
& dessechés. Le vin pouruoit à
tous ces maux, recreant les esprits,
reparant leur dommage, & en en-
gendrant de nouveaux, estant sub-
til & vaporeux. Voila comment il
raffraichit le corps l'auitaillant
d'esprits esquels nostre force con-
siste. Doncques par toutes ces rai-
sons,

sons, le vulgaire dit bien mieux qu'il ne pense: & fait encor plus sagement, d'ordonner le vin pur aux eschauffez. Le second point de leur responce est, qu'ils pretendent d'empescher qu'on ne deuienne morfondu. Il y a double morfondement, comme i'ay dit par cy deuant: L'un, quand on est surpris de froid, constipant nostre peau, & augmentant la grand' chaleur ardente, de sorte que la fieure s'en ensuit. L'autre caille le sang, non pas dedans les veines (comme le peuple croid) ains celuy qui se verse & s'espand dans l'esthormac, les boyaux, ou ailleurs. Car il est impossible (sinon par accident, par quelque rare & secrette occasion de mal) que le sang vienne à se congeler dans ses vaisseaux naturels. Mais hors d'iceux, tout incontinent, ou bien tost apres il se

D 3 caille.

52 *Des trauaillès & eschauffés,*
caille. A ces deux especes de mor-
fondement, conuient proprement
le vin, estant subtil, penetrant, &
eschauffant, comme le desordre
requiert. Car la penetration con-
duisant la chaleur, tient les pores
ouuerts contre le froid, iusques à
tant que la vapeur esmuë ait passé
son exhalation, & que la fumee de
sang eschauffé ne soit point rete-
nuë. Par ce moyen la fièvre est de-
stournee, quand il n'y a point de
constipation, ne dedās ne dehors.
Quāt à la cailleure du sang, le mes-
me vin l'empesche d'une chaleur
subtile, qui entretient l'humeur en
son estat rouge & liquide. Car si le
froid l'a vne fois surprins, il deuiēt
noir, estant cōme amortie sa ver-
meille viuacité: & il s'amasse tout
en caillas, qu'on a grand' peine à
dissouldre: lesquels sont si dange-
reux, & causent de tels accidens,
qu'on

qu'on les met au rang des venins. Car le corps en deuient froid & quasi mort, le poux debile & comme nul: foiblesse saisit le cœur d'esuanouïssement, accompagné de sueur froide, &c. Parquoy c'est bien fait de pouruoir, quand on preuoit que le sang peut sortir des veines (ou par leur dilatation & rarité, compagnes de l'eschauffement, ou par leur deschirement & rompure, quand le froid les a enroidies) qu'il ne soit congelé. A ce dāger le vulgaire oppose les remedes que nous auons produis au chapitre du morfondement, mais il n'en sçait pas dextremement vser. On y a recours dès aussi tost qu'on se ressent du morfondement: & le vin y est ordonné, auant que sentir aucun mal. C'est tres-bien fait d'en bail-
ler aux personnes, lesquelles du lāg & penible traual ou exercice sont

D 3 eschauf-

54 Des traualles & eschauffés,
eschauffés, auant qu'ils se reposēt.
Le peuple n'a pas inuenté ce bon
remede: C'est du conseil des Medecins
qui l'ont autresfois enseigné,
& comme bien facile les gēs l'ont
retenu, practiqué, & continué ius-
ques à nostre temps. Plusieurs ne
scauent pas à quoy cela profite: les
autres n'entendēt point comment
cela peut faire ce qu'ils pretendēt.
Ils parlent de rafraischir, & du
Morfondemēt, sans sçauoir qu'est-
ce, ne l'un ne l'autre. Ils verront
maintenant plus clair en leur be-
soigne, & y seront tant assurez,
cognoissant par raison le fruiet qui
en reuient, qu'ils pourront beau-
coup mieux vser de ce preservatif.
Mais à propos de ce mal, auquel
tous les maux des laboureurs &
autres traualleurs sont rapportés,
il me souuiēt d'un qui disoit, Tous
maux sont du Morfondemēt, par-
lant

lant de toutes maladies en general : Vn bon homme luy respondât en son patoys, Non és pas l'escaudadure : c'est à dire, la brusleure ; comme du feu, de l'eau bouillante, & semblables. Car il est biẽ certain, que ce mal n'est pas de Morfondure.

Voyons maintenant, pourquoy est-il ordonné de pisser avant que se mettre en repos. Quand on a trauaillé, ou de cheminer longuement, ou de courir & tracasser, les bonnes gens conseillent de pisser avant que se reposer. Ce qui est fort bien aduisé : & croy aussi qu'ils tiennent ce regime de leurs grãds peres, qui l'auoyent eu des anciens Medecins, comme tout ce qu'on fait de bien encores pour le iourd'huy à l'entretienement de santé. On l'a resçeu de pere en fils, d'un si long tẽps, qu'on ne sçait plus d'où

D 4 ce

56 Des traueillés & eschauffés,
ce peut estre venu : toutesfois il est
fort vray semblable, que les vieux
Medecins l'ont enseigné. Mais le
vulgaire n'entend pas la raison de
ce qu'il fait, & ensuit tousiours vne
coustume, soit bonne, soit mau-
uaise. Ceste-cy est des plus loua-
bles : dont ie veux remonstrier, de-
quoy elle peut estre profitable.
Quand nostre corps est eschauffé,
les humeurs deuient picquans
& forts, de la chaleur qui les rend
plus subtils. Et de la vient, qu'on
sent comme des espines par tout le
corps, apres vn grād travail, pour
peu qu'on soit de cōplexion chau-
de. L'vrine par consequent en est
plus cuisante : ce qu'on apperçoit
bien en pissant. Car elle chatouille
plus aigrement son passage, & fait
certaine horreur cōme frisson au
corps, mesmement sur ses dernie-
res gouttes. Estant ainsi mordicāte,
elle

elle pourroit endōmager la vefcie,
fi on la retenoit plus longuement,
& par laps de temps l'efcorcher
(mefmes és corps mollets & ten-
dres, comme ceux des enfans) y
caufant vn vlcere. C'eft donc biẽ
fait de vuider foudain la vefcie, sãs
attendre qu'elle en foit plus folli-
citee. Car on ne sent pas finement
ce que peut nuire à noſtre corps,
quand il eſt eſchauffé. I'ay vne au-
tre raiſon, qui n'eſt guieres de
moindre poidſ: c'eſt qu'on doit
craindre durant l'eſchauffement,
que l'vrine ja deſcēduë en ſon vaiſ-
ſeau, ne ſoit retiree des autres par-
ties, & nuife au corps de ſa mau-
uaife qualite. Car les mēbres vui-
des, & eſchauffés du travail, atti-
rent de tous coſtés les humeurs
quels qu'ils ſoyent. Les parties
voifines de la vefcie, en peuuent
retirer quelque portion, conuertie

D 5 en

38 *Des travailles & eschauffes,*
en vapeur, laquelle traverse les po-
res fort dilatés. Or c'est vne mes-
me matiere, de la sueur & de l'vri-
ne: dont quand on a fort perdu de
la sueur, il est à craindre que pour
remplir le vuide, l'urine n'aille de
suite. Et si elle se respand par le
corps, elle l'abreuue mal, comme
estant humeur du tout inutile &
superflu, qui absolument a titre
d'excrement. Il la faut donc vider
incontinent. Et ce faisant on esui-
tera deux maux: l'un est, le dangier
qui prouient de sa picquante for-
teur: & l'autre, de ce qu'elle pour-
roit estre reprise du corps. Le peu-
ple sçauoit bien, qu'il se faut ainsi
gouuerner: maintenant qu'il en
sçaura la cause, il le fera mieux ob-
seruer aux siens. Outre les susdites
raisons, nous en pouuons alleguer
vn autre qui est de grande impor-
tance: car ce regime preserue de la
pier-

pierre. Quand le corps est bien es-
 chauffé, tous les conduits sont si
 ouverts, que la grosse matiere y
 passe: car la chaleur dilate merveil-
 leusement. Or les passages & tu-
 yaux de l'urine estant fort eslargis,
 grande matiere espesse vient avec
 elle dans la vescie. Ce sont les
 phlegmes visqueux, & la crasse ou
 lie de la cholere, dequoy se font les
 pierres, moyennant la chaleur des-
 seichante, tout ainsi que la fange
 est endurcie par le Soleil, quand
 son humeur en est imben. Durant
 l'agitation & mouuement du corps,
 parmi l'urine sont portés, & pene-
 trent à la vescie ces gros humeurs:
 lesquels se despartent & separent
 de la portion aigueuse, lors qu'on
 se viét à reposer, & que l'urine aus-
 si se pose. Car la pesanteur de la
 matiere fait, que le plus espais tô-
 be au fond de peu à peu: & ainsi
 pas

60 Des traualles & eschauffés,
par apres la propre substance de
l'vrine est vuidee, laissant dans la
vescie les crasses qu'elle y a con-
duit: lesquelles y sont retenues de
leur viscosité, outre le poids qui
les y arreste. Si cela reuiert souuēt,
qu'on traualle mal a propos (sur-
tout bien tost apres auoir mangé)
& qu'on laisse en repos l'vrine ainsi
confuse en peu de temps il y a l'e-
stosse & assés dequoy faire vne
pierre. Car aujourd'huy il s'en a-
masse le gros d'une lentille, de-
main autant, & ainsi d'ordinai-
re: de sorte que tantost y en a assez
pour faire vn grand empeschement.
Doncques il faut rendre l'vrine
quand on est eschauffé, auant que
le sejour dōne loisir aux gros hu-
meurs de pouuoir estre sequestrez,
& reduits au fond du vaisseau. Si
on pisse incontinent, on voit l'vri-
ne trouble de melange des susdites
matie-

matieres. Et si on la met dans vn verre, ladicte separation faicte on verra qu'il demeure au fond vne espaisseur, semblable à celle que nous disons rester dans la vescie, si on differe d'yriner. Par ce discours il est facile d'entendre, combien sert aux enfans de ne tenir leur urine (mesmes quand ils ont tracassé, sur tout apres le repas) pour les preseruer de la pierre: à laquelle ils sont plus subiects que les grands (i'entens de celle qui vient à la vescie) à raison de leur insatiable voracité, & du travail desordonné à heures desconuenables. Des trois raisons que i'ay rendu, de l'institution vulgaire à faire pisser ceux qui sont eschauffés, mesmement les enfans quand ils ont travaillé, celle-cy est la plus vrgente. La seconde a quelque apparence: & la premiere encore plus. Quoy
que

62 *Des trauaillés & eschauffés,*
que ce soit, la coustume en est fort
louable, & doit estre biē obseruee
de tous ceux qui sont curieux, &
soigneux de leur santé. Je peux en-
core adiouster vn' autre raison, qui
ne sera des moindres, à mon aduis.
C'est, que l'vrine contenuë dans la
vescie, despuis qu'elle est eschauf-
fee, rend chaleur au corps. Dont
pour se rafraischir bien & saine-
ment, il est bon de la vuidier. Et
quoy ? nous vuidōs & versons vne
partie du sang eschauffé par la fie-
ure, pour rafraischir le corps : tout
ainsi que nature d'elle-mesme sou-
uent descharge la teste bouillante
d'une portion de sang qui fluë par
le nez : d'ont s'ensuit vn grād sou-
lagement & rafraischissement. Il
n'en faut moins penser de l'vrine,
laquelle on ne plaint de vuidier &
reietter.

CHAP.

CHAPITRE V.

*Qu'il faut souvent changer de linge
aux febricitans.*

NOSTRE chaleur naturelle (principal instrumēt de toutes actions requises à soustenir la vie) fondee en humidité, iamaïs ne cesse d'ouurer, preparant nourriture au corps, cuisant les humeurs, & triant le bon du mauuais. Le bon est appliqué aux membres qu'il faut alimenter: le mauuais est est reietté aux lieux ordōnés pour receuoir les excremens, desquels y en a plusieurs sortes, & diuers receptacles: Les pl^r desliés & subtils excremens (qui seruent à mon propos) n'ont autre vaisseau que la peau: & ne sont que fumees ou vapeurs, esleuees des matieres que nostre chaleur eslabore: La legereté

gereté les porte du plus profond
du cuir qui entourne le corps,
comme toutes exhalations gaignent
le haut. Or le cuir entre ses vsages,
a cestuy-cy bien propre & neces-
saire, d'admettre sans cōtredict ces
menuës superfluités, qui luy sont
enuoyées de toutes parts: & en les
receuant comme rare, cler, ouuert,
& spongieux, il leur donne passage
tout outre parmy ses pores &
meats inuisibles, affin qu'elles se
dissipent en l'air: Si ce n'est la por-
tion plus gluante & espaisse, qui
s'empesche en ses destrois, & par
succession de temps deuient poil.
Tels excremens font la sueur, & les
fumees qui taschent nos chemises
& autres vestemens, d'une saleté
noire, grasse, & visqueuse. Ils sont
fort copieux en ceux qui ont la
chaleur picquante, pour la seche-
resse de leur corps: à raison qu'elle
brusle

brusle beaucoup plus que l'humide: par ce que l'ardeur seiche convertit beaucoup de matiere en sueur & en vapeur fumeuse. La chaleur moite, comme celle des enfans, en resould dauantage. Mais ce n'est qu'une exhalation douce, suauue, & tât subtile qu'elle se perd inuisiblement, comme les fumees de l'eau chaude. Le bois rend vn feu plus ardent que la chaleur de l'eau, & iette vne fumee si espaisse, qu'elle fait de la suye bien solide: & de sa substance bruslee, les charbons en fin deuiennent cendre. Telles superfluités abondent en l'aage de virilité: les femmes & les enfans, comme estans plus mols, en ont beaucoup moins: dont ils ne sentent ainsi au boucquin, ou à l'espaule de mouton, quād ils sont eschauffés. Car telle puanteur viēt de ces excremens secs, qui pour les

E susdi-

fusdites raisons) sont fort copieux en Esté, & és hommes passé l'adolescence. Si donc la chaleur seiche produit grād amas de fuye (vapeur noire, grasse & puante) les fieures sont fort propres à l'augmenter en grande quantité. Aussi de fait nous voyons, que les chemises & linceuls des febricitans sont sales incontinent: parce que leur mal est de chaleur naturelle, conuertie en feu sec & ardent. Or ces fumees sont mieux pour nous, dehors que dedans nostre corps: & pourtant Nature tressoigneuse de nostre biē, voulant purifier le sang, fait que ceste infection se vuide aussi tost qu'ell' est née. Et à ces fins, ell' a dōné aux arteres deux mouuemēs: l'un pour reietter & pousser hors, comme en s'espraignant, les superfluités de la brusleure: l'autre, pour receuoir de la fraischeur en s'eslargissant.

gissant. Car rien ne cōserue mieux la chaleur naturelle, que de vuides les fumees, qui la pourroyēt estouffer: & d'esuenter le sang, qui est sō domicile. Puis qu'ainsi est, & que ces excremens doyuent estre vuides pour la pureté des humeurs & esprits qui en seroyent troublés, il faut entretenir le passage du cuir net & ouuert, en gardant tressoigneusemēt qu'il ne soit empesché. A quoy seruoient proprement les frictions & bains, que les anciens Grecs & Romains vſoyent communement. D'auantage, il faut aduiser, que ce qui nous entourne, comme le linge & tout habillemēt soit bien net: afin que les ordures que le corps y a ja transmis en s'espurgeant, n'en soyent retirees par l'ouuerture des arteres, qui succent indifferemment tout ce qui se presente. Elles ont reietté ces immon-

E 2 des

des fumees, par leur contraction. Si vous endurez que la peau ait tousiours ce fumier aupres d'elle, certainemēt les arteres le reprendront: car elles tirent de tous costés l'air, soit bon, soit mauuais, suauē ou puant, net ou infect. Dōc il fait bon changer de linge apres auoir sué, de peur que l'humeur superflue ne soit embeu du corps, qui s'en est vn coup deschargé: cōme linge noir & sale nous rend ce qu'il en a pris. Puis donc qu'il est tant necessaire, que ces matieres se vuidēt pour raffraischir nostre chaleur, il est fort dōmageable qu'elles retournent au dedans. N'est-ce pas grand sottise, de sçauoir qu'il est profitable que toutes telles immondices soyent poussees dehors, & puis les laisser au lieu d'où elles y puissent aisement r'entrer? Il ne faut point douter, que cela ne corrompe

coëpe de sa puante qualité, l'air qui est entre nos linges & le corps. Les arteres en s'ouurant l'attirent tel qu'il s'y rencontre: & introduisent quant & luy pefle-mefle, ce qui s'y trouue mixtionné bien subtil. Qu'ainfi soit, sortant nud de l'estuue, mettés-vous en lieu plein de pouffiere esmeuë. Vous sentirez tantost quelque chose vous picquer (comme espines & esguilles) par tout le corps. C'est le plus menu de la pouldre, que les arteres en succeans l'air, attirent par les pores fort ouuerts. Donques il faut estre bien soigneux de la conditiõ de l'air qui nous touche, comme de ce qui a trafic avec nostre chaleur, & nourrit nos esprits. Or l'air qui adhere aux drapeaux sales, ne peut estre bien net. Et si les arteres le remettent dans le corps, c'est vn erreur pire que le premier. Il faut

E 3 donc

donc bien souuent renouueler le linge qui nous touche, pour reietter ce que y est posé : & non seulement en prendre souuent d'autre blanc & net, ains aussi qui soit bien odorant. Car cela rend l'air ambiāt agreable à nos esprits, lesquels se delectent & restaurent de bonnes odeurs : tellemēt que si on y prend garde, vous verrés que on est tout recreé, resioüy, & renforcé d'auoir changé de linge & d'habillemens: comme si cela renouuelloit nos esprits, & la chaleur naturelle, que l'infection retenuë rendoit acroupis, estonnés, confus, brouillés, troubles & mal à leur aise. Car ils requierent vn extreme pureté, netteté, & syncerité (comme ils sont celestes & diuins) pour mieux faire leur deuoir & mōstrer leur puissance. D'où est venu donc la sotte opiniō du vulgaire, qui n'ose charger

ger de linge aux malades, & les cō-
traint endurer bien long temps vn
orde puanteur, comme porceaux
se veautrans dans la bouë? Para-
uanture qu'il fut quelque fois def-
fendu, de les remuer fort souuent
durant les fieures, de peur qu'ils
n'eussent froid: despuis les bonnes
gens entendent, que le linge blanc
leur soit dommageable. O grand
erreur, duquel procede la cruauté
& barbare tyrannie qu'on vse en-
uers les pauvres malades! Il n'y a
rien qui les reuienne plustost, &
qui augmente mieux la force na-
turelle, que de les tenir nets par
tous moyens qu'il est possible: &
que leurs draps soyent de suaue o-
deur, & icelle raffraichissante pour
les fieureux, cōme de roses & sem-
blables. Toutes les fois qu'on re-
fait le liēt de celuy qui a fieure, il
seroit expedient qu'on luy chan-

E 4 geat

geat de linge, linceuls & chemise.
Car la fièvre en seroit plus courte,
& le mal plus aisé. Nous voulons
purger les humeurs par medecine,
afin d'estaindre la chaleur qui les
brusle. Il ne faut donc estre moins
curieux, d'espurger les fumees &
subtils excremens qui entretien-
nent vn tel feu. Et quoy? sans a-
uoir aucū mal, il peut aduenir que
de coucher dans les linceuls d'vn
febricitant, on en prendra la fièvre,
pour peu qu'on y fut préparé. C'est
à cause que noz arteres en attirant
l'air, mettent dans nostre corps la
qualité mauuaise des excremens
imprimee aux linceuls: dōt la cha-
leur naturelle en deuiant febrile.
Feront-ils moins de mal à celuy
qui les a salis? Aumoins ils entre-
tiendront le desordre ja aduenu.
Sus donc que l'on change d'aduís,
& que les malades ne soyent plus
mo-

molestés de ceste fascherie, d'estre confis & comme ensepuelis dans leurs ordures & immondices, puis que cela ne leur profite rien, ains au contraire leur fait grand mal. Il faut souuent changer de linge aux febricitans, & autres malades, quand il est sale: & penser que les pauvres patients ne doyuēt moins estre commodement que les sains, sauf le plus: car il les faut traiter mignardement, afin qu'ils puissent mieux soustenir & supporter la fascherie de leur mal.

CHAPITRE VI.

Que les femmes tuent les febricitans d'abstinence de boire, abondance de viures, & ennuyeuse couuerture. Et quel regime il cōvient observer aux febricitans.

AYANT descouuert & corrigé l'erreur, de ceux qui s'eschauf-

74 *Du regime des Fieures,*
chauffent par trop ez fieures, par
l'usage du vin, de l'espicerie, & for-
ce couuertures pensans tout leur
mal estre vn morfondement: & de
ceux qui ne veulēt permettre qu'ō
leur change de linge. Pour cōclur-
re ce propos, il sera bon de remon-
strer aussi aux importunes fēmes,
les trois notables fautes qu'elles y
font, en gehennant les malades
d'abstinence de boire, contrainte
de manger, & grand fardeau de
couverture. Le populaire en ge-
neral tient cest' opinion, & vse de
tel regime: mais sur tout les fem-
mes viennēt à vn excès qui est in-
supportable, & trauaillent plus les
patients, que ne font le reste du
peuple. Cela prouient d'vne con-
dition, naturelle, qui les meut à ou-
trepasser, les bornes de mediocri-
té, & estre tousiours excessiues pl⁹
que les hommes, en leurs affectiōs
&

& œuures. Car si elles aimēt, c'est en perfection, comme elles hayssent mortellement. Si elles s'adonnent à l'auarice, ell' est extreme: si à folle despenſe, c'est la meſme prodigalité. En douceur, māſuetude, & bōne grace, si elles veulēt, ſont excellentes: tout ainſi en cholere & en deſpit, monſtrent vne grand rage. Ie ne le diſ pas pour les blaſmer (comme la plus part des hommes ſe delecte à meſdire du ſexe feminin, qui eſt le rafraiſchiſſement & vraye conſolation de ce monde) ains pour declarer la cauſe de leur abus. Meſmes ie feray bien entendre à ceux qui en detractent, & ameynent telles raiſons pour monſtrer l'imperfection des femmes, qu'ils les vantent ignoramment. Car ces affectionſ extremes, ne procedent que d'un eſprit ſubtil, penetrant & habille, enchaſſé dās

vn

76 *Du regime des febricitans,*
vn corps mol, delicat, & bien pu-
rifié. Qu'ainsi soit, nous voyons
d'autres matieres aisement endu-
rer diuerses qualités & mutations,
à raison de leur syncerité. Le seul
blanc receura toutes couleurs en
sa perfection, comme la femme re-
çoit indifferentes meurs. Et tout
ainsi que l'eau est iugée tresbonne
de sa legereté, laquelle on estime
d'une facilité à estre soudain bouil-
lante ou refroidie : ainsi i'affirme,
que la complexion des personnes
qui se changent promptement, &
soudain, passent d'une extremité à
l'autre, est simple, pure, & nette.
Car le contraire viét d'une pesan-
teur, espesseur & crasse, qui fait la
contumace & immobilité. Les
femmes sont d'une substance tant
desliée, clere & syncere (tesmoi-
gnée de leur mollesse, tendreur,
beauté & delicateffe) qu'elles ont
gran-

grande promptitude, & excèdent les hommes tant en soudaine apprehension, qu'en superlatiue affection. Parquoy elles ont moins d'arrest en leurs propos & deliberations, à raison de la mobilité, qui procede d'une legereté, suyuant la pure simplicité, de laquelle aussi est doué le ciel par dessus tous les autres corps. Aussi la vitesse de leur entendement à comprendre toutes difficultés & les resouldre, est telle, que les hommes n'y peuvent aduenir. Et pourtant on mesprise leur réponse, si elle est premeditee: & dit on qu'il faut prendre le premier conseil d'une femme, auant qu'elle y ait pensé. Car elles ont ceste perfection, d'estre promptes & fort subtiles: dont elles peuvent incontinent resouldre un fait. Si elles y pensent à loisir, font mille discours variables & diuers:

78 *Du regime des febricitans,*
uers : parce que leur esprit aigu &
penetrant, ne se contente soy-mes-
mes, & tousiours voudroit mieux
ageancer la besoigne, de forte qu'il
brouille & giste tout. Ainsi vn bõ
peintre qui a le cerueau gaillard,
fera vn beau portrait à sõ premier
dessein, qui contentera les gens. Si
on ne luy oste soudain, il y trouue-
ra quelques traits à refaire, & ne
cessera point qu'il n'ait empiré son
ouurage. C'est donc grande louan-
ge aux femmes, d'estre si promptes
& habilles: puis que cela prouient
de leur matiere fort subtile, qui les
fait appeller volages. Mais ce n'est
pas vitupere, d'auoir vne si excel-
lente legereté. Elles ne s'arrestent
guiere auant que d'estre aux extre-
mités, où les hommes empeschés
de leur pesantent, ne paruiennent
si aisement. Voila pourquoy nous
trouuons les femmes tant excessi-
ues

ues de nature, non seulement quāt
à leurs meurs ou affectiōs, ains au
seruice des malades, où ie m'arreste
pour le present. Car si nous ordō-
nons vn bain chaud, elles feront
qu'il bruslera. Nous entendōs que
la chaleur soit tiede, & il suffit que
l'on n'y sente froid: Elles pensent
puis que la chaleur y est requise,
tant plus il y en aura, tant plus il
profitera: & de fait vous diries, que
c'est pour peler vn cochō Si nous
defendons aux malades le boire
desmesuré, s'il est serui de femmes,
il mourra de soif. On dira, nourris-
sés-le bien: c'est assés dit, il sera
tout farcy de viandes. Comman-
dés-vous qu'il soit couuert? vous
le verrés desormais estouffé. Ainsi
presque en toutes choses elles pas-
sent nostre ordonnance, tirant à
superfluité, ne pouuāt tenir le mi-
lieu. Il leur faut remōstrer ces fau-
tes,

20 *Du regime des Fieures,*
tes, afin qu'elles s'en abstiennent.
le Theologiẽ & le Philosophe mo-
ral prescheront contre les murs, &
diront que les extremes sont vi-
cieuses, la vertu cõsiste au milieu.
Le Medecin fera cognoistre les
maux qui suyuent leur excès, com-
me i'ay proposé de faire en ce lieu.
Ie ne parle qu'aux ignorantes, &
à celles qui vsent de telles proce-
dures: dont les plus scauantes n'ẽ
seront offencees. Il suffit que i'ay
bien excusé le naturel de toutes: ie
ne reprends que les erreurs, & qui
ne s'entendra coupable n'a rien
à voir en ce di cours: Mais retour-
nons au chemin, duquel ie me suis
vn peu destourné, pour faire entẽ-
dre aux femmes, que ie ne blasme,
point leur sexe (lequel m'est tresa-
greable) ains pour le rẽdre pl' par-
faict, ie veux essayer de luy faire
perdre, ce qu'on y peut calomnier.

Pre-

Prenant garde à la façon de servir les malades, i'ay colligé des poincts plus notables, où les idiots errent communement, & sur tout aux Febricians: comme quant à changer de linge, & à vser de vin, dequoy i'ay fait deux chapitres à part. Quant au manger, boire, & couvrir, les femmes entr'autres y sont tant abusees, qu'en pensant bien soulager, substantier & guerir tost leurs patients, elles les gchenent, accablent, estouffent, & rendent souuent incurables. A leur dire, tousiours ils boient trop, ne mangent rien, & ne sont iamais prou couverts. I'espere qu'elles perdront cest erreur qui les aveugle, apres auoir leu mes raisons. Mais par ce que ie veux outre la remonstrance que i'en feray, dōner au vulgaire vn petit regime, comment il se faut conduire és fieures,

F le

le meilleur sera de mettre tout ensemble, pour ne faire si long propos, qui pourroit ennuyer. Ioint qu'enseignant le deuoir qu'on doit aux fieureux, on pourra bien cognoistre l'ignorance du peuple: car le droit nous monstre le tort. Donc en baillant les memoires de se biē gouverner es fieures, ie m'acquitteray par mesme moyē de ma promesse, & taxeray modestement ceux qui font autrement.

Je suppose tousiours, qu'un Medecin ordonne, ainsi que present il voit en estre de besoin, les purgations, la saignee, & autres remedes qu'il faut approprier aux maux particuliers, aux qualitez des personnes, humeurs, aages, lieux, saisons, &c. Mon intention n'est, que de discourir sur le traitement du malade, en ce que nous commettons le plus souuent aux femmes
qui

ui les doyuent seruir. C'est ensei-
nement leur sera profitable, si le
eulent bié apprédre, releuerôt les
Medecins de la peine qu'ils ont à
e redire tous les iours, & supplé-
ont à ce que les Medecins peuuēt
quelque fois oublier, ayant diuers
malades à panser. La fièvre est vn
nal chaud, comme signifie le nō,
e quel i'ay deduit par cy deuant du
not feu, ou ferueur. Elle tient tout
e corps vniuersellement, apres a-
oir saisi le cœur, source de la cha-
eur naturelle, qui pour lors de-
vient si ardente, de sa qualité aug-
mentee, qu'on en brusle estrange-
ment. Le cœur de sa nature est es-
chauffé plus, sans comparaison,
que nulle autre partie du corps.
Dont les arteres ne le peuuent ra-
fraischir suffisamment de leur seu-
le operation. Il a fallu que nature
l'entourna de poulmons, à mode

84 *Du regime des Fieures,*
d'esuantoirs ou soufflets, qui luy
communiquent l'air frais, & sou-
dain le vident estant elchauffé
avec les fumees. Or quand cest
ardeur est plus grande que de cou-
stume, il faut halener plus souuēt
& halaitter pour subuenir à la ne-
cessité du raffraischissēmēt, & cer-
cher l'air plus froid; car autrement
on ne peut amortir l'excès de la
chaleur. Si donc és fieures tout le
corps brusle, & le feu procede du
cœur, on a grand besoin de frai-
scher en l'air de nostre demeure,
tout ainsi que l'on est contraint de
respirer fort menu. Les ignorans
qui pensent tous leurs maux pro-
uenir de morfondement, & que la
fièvre soit de froideur, chaufent la
chambre tāt qu'il leur est possible,
fermans toutes les ouuertures, &
allumant gros feu, aupres duquel
ils logent leurs malades, comme
pour

pour les rotir. Tellement que l'air
ré de leurs poulmons, eschauffe
avantage leur cœur, augmente
le mal, & souuent d'une fieure ter-
minee, il en fait naistre la fieure cō-
inue. Nous supposons icy, la sai-
son de l'Esté, en laquelle les fieures
sont plus frequentes: & mesmes
que la saison soit fort ardente, cō-
me durant les iours caniculiers: au-
rement il faut rabbatre en propor-
tion, vne partie de ce que nous di-
sons pour bien rafraischir l'air.
Nous donques ensuyuant les rai-
sons precedentes, ordonnons que
le Febricitant soit en vne chambre
spacieuse & esuentee, de sorte que
l'air y soit fort à commandement.
Aux cabinets & garderobbes on a
tantost eschauffé l'air enclos, & si
on y demeure long temps, il faut
reprendre les fumees que nostre
poulmon y a vuidé. Les sales sont
F 3 plus

plus propres à nostre intention: les lieux bas & en voute (pourueu que l'estage soit sec) encore plus commodes. Le lieu estant bien choisi, il faut empescher tout ce qui le peut eschauffer. Qu'on ne permette donc y entrer multitude de gens, ne aucun chien: car leur haleine rend grand chaleur. Qu'il n'y ait point de feu, non pas mesmes de la chādelle allumee, si on s'en peut passer. Que les rayons du Soleil n'y entrent aucunement, voire que par dehors ils ne touchent pas aux vitres. Le meilleur seroit, qu'au lieu où repose nostre malade, y eust des fenestres de deux ou trois costés: afin que quand le Soleil donne à l'une, on tienne les autres ouuertes, pour auoir tousiours la fraischeur: de laquelle il faut estre soigneux, & mesmes d'en faire tousiours prouision dès le matin. Le
soir

l'air redonne semblablement du
frais, qu'il ne faut mespriser. S'il
y a quelque porte d'où vienne vn
froid vent, elle doit tousiours estre
couuerte, mais à demy, pour rendre
le vent plus fort. Et si cela ne suf-
fit, il faut vser d'esuantoirs, & agi-
ter l'air de la chambre, comme on
fait d'vn sac mouillé, qui tousiours
esbranlé de secousse, rend l'air mo-
bile & bien frais. Le mouuement
y est requis d'ailleurs: c'est afin que
l'air qui touche le malade, soit cō-
tinuellement repoussé de telle agi-
tation, & qu'vn autre plus frais luy
succede. Outre l'esmotiō (qui raf-
fraischit euidemment, comme il
appert des vents) on vsera de di-
uers artifices à mesme fin. Prenez
de l'eau du puits biē froide, & qu'o-
n la verse continuellement d'vn seau
à l'autre, en la renouuellāt de coup
à coup. Cela bat l'air, l'humecte, &

F 4 refroi-

refroidit : & le bruit venant aux oreilles du malade qui ne peut dormir, quelque fois l'induit à sommeiller. Il faut aussi mouiller d'eau froide le pané à toutes heures, l'arroufant par dessus de bon vinaigre. Les plus riches y resperdront du vinaigre rosat, d'eau rose, ou d'eau de violettes de Mars : car l'odeur fraische mitigue la chaleur, & reuiuent les esprits. Le parterre soit tout semé de roses, violettes, pampins de vigne, laitues, fueilles, & fleurs de Nenuphar, qui auront trempé en l'eau bien froide, eau rose, & vinaigre rosat. La chambre soit garnie de ramee, mesmement des brâches de saule tousiours fraisches : car elles venât à seicher, nuisent. Le liēt ordonné au malade (posé au lieu plus frais & obscur de la chambre) soit grand & spatieux, afin qu'il s'y pourmeine à l'aise, en
muant

uant souuent de place, comme
on est contraint de faire. Outre
il faut vne couchette pour raf-
raischissement, quād le liect est tout
eschauffé d'vne longue demeure:
aussi pour le refaire commodemēt,
car les malades doyuent estre te-
nus fort proprement: encor tout
leur desplaist, du mal qui les rend
difficiles. C'est aussi pourquoy il
leur faut vne grande netteté, qu'ils
ne sentent rien de puant, que les
couuertures soyent fort molles &
douces, sans ordure & sans rudes-
se: les linceuls bien desliés, bien
blancs, & de suaue odeur, lesquels
faut renouueller tous les iours, si le
malade à grand' fièvre, ou s'il sue
abondamment. De coucher sur la
plume, c'est bien folie à ceux qui se
plaignent de la chaleur, veu qu'el-
le eschauffe euidemment. P'accor-
de qu'il est necessaire, que les fie-
F 5 ureux

90 *Du regime des Fieures,*
ureux ayēt quelque liēt mol, pour-
ce qu'ils sont prou cassés & rom-
pus de la maladie: mais il faut que
ce soit de chose moins rechauffan-
te, comme est le coton, la layne
ou bourre, dequoy on fait des ma-
telas qui sont bien fort douillets. Il
y a matiere plus fraische en la bal-
le ou balouffe & poussiere d'auoy-
ne, d'orge, millet, & autres. Le cou-
cheroy volōtiers sur la paille frai-
che, pour estre mieux à mon ayse.
Quelques vns mettent sur la coë-
tre leur mattelas, pour coucher
plus fraichement & mollement:
mais ie ne voudrois point de plu-
me, en sorte que ce soit: pource
que la chaleur penetrant iusques
là, y est longuement entretenuë.
Dessous le linceul il fait bon met-
tre à l'endroit des reins du malade
vne piece de camelot à ondes, ou
vne peau de marroquin, ou d'en
facir

faire vn carreau fort plat, à demy
plein de baloffe, pour se coucher
dessus. Plutarque dit, qu'en Baby-
lone les plus riches dormoyent,
pour grand delicatesse, sur des sacs
de cuir pleins d'eau, aux grandes
chaleurs de l'Esté. Telle froideur
nous est vn peu suspecte ésfieures:
& il vaudroit mieux (par auanture)
remplir ces sacs de vent, à mode de
ballon, comme i'entens qu'en Ita-
lie quelques seigneurs ont de tels
liets. Mais ce sont choses rares,
desquelles on se passe fort aysemēt.
I'estime bien vn liêt pendu à cor-
des, pour deux commodités qu'on
a d'estre branlé: l'vne est, qu'il dō-
ne vent & raffraischit, pour les
causes susdites: l'autre que l'agita-
tion sert à les endormir, comme
dans vn berceau. Le ciel du liêt soit
vn peu haut, afin qu'on ait plus
d'air. Les liets de camp, qui ont
leur

leur pauillon fort bas, pressent tāt vn malade, qu'il n'y peut halener. Si les fenestres ou les portes iettēt du vent droit contre le liēt, lors qu'on veut raffraischir la chābre, il faut tirer les rideaux (qui autremēt ne seruent de rien) de peur que le froid ainsi roide ne surprenne le cuir, & constipe les pores, d'oū il faut que sortent les fumees de l'ardente chaleur. Car nous ne voulōs pas refroidir par dehors: cela ne seroit qu'augmenter le feu interieur. Nous demandons l'air frais pour le poulmon, qui esuente le cœur embrasé de la fieure. Parquoy tout le corps, hors mis le visage, doit estre couuert selon la qualité de l'air, afin que la peau soit tousiours biē ouuerte. Il ne faut pas aussi accabler les patients d'vn fais de couuerture: car ce tourment ne sert de rien, & les altere d'auantage. Suffit qu'ils

qu'ils soyent autant couuerts, que la constipation du cuir en soit empeschee, & soit gardé libre passage aux vapeurs & fumees: & non moins à la sueur, quand elle veut sortir. Doncques ils ont assez du linceul, à la grande ardeur: sur la declination, quand ils commencēt à sentir la moiteur (laquelle signifie la sueur estre pres) il les faut biē couvrir davantage, pour ayder à la chaleur au vuidange de cest humeur: nonobstant la fascherie d'ēdurer ce tourment. Mais on doit estimer, q̄ c'est le reste des matieres qui ōt fait le paroxysme: & que si on en retient quelque portió, on sera beaucoup plus long temps à estre bien net de fièvre: car tāt qu'il y en demeure vne goutte, le corps en est esmeu. Donc se persuadant, que c'est la vraye termination, il faut supporter patiemment l'ēnuy,
&

94 *Du regime des Fieures,*
& ne se descouvrir point. Car si le
cuir est constipé, la sueur retenuë,
l'accès dure plus longuement : &
est quelquesfois d'agereux, qu'une
fièvre terminée devienne cōtinuë,
par la retention des excremens, &
constipation de la peau. C'est dōc
alors que les couvertures sont à
propos, quand on est pres de la
sueur, non pas durant l'accès &
bruslante chaleur, comme en di-
sposent les importunes fēmes. Car
pourveu que le corps ne sente par
dehors la fraischeur de la chambre,
& qu'on soit vn peu couuert, tout
hors mis le seul visage, on s'en doit
contenter, sans gehenner ainsi les
malades. Au commencement de
l'accès, quand ils sentent frisson,
rigueur, & horipilation, on les doit
tant couvrir qu'ils veulent : & en
cela faut suyvre leur desir, eschauf-
fer les pieds avec drapeaux, tuylles,
& pier-

& pierres, faire par tous moyes de couuerture & application (non pas de breuuage eschauffant, comme fait le vulgaire, car ils ne sont que trop chauds au dedans, qui les rend fort alterés) que ce fascheux tremblement passe viste. Quand le chaud commence à regner au dehors, & que les couuertes ennuyēt, il en faut oster de peu à peu, mettant le malade à son ayse le mieux qu'il est possible, iusqu'à ne laisser que vn linceul dessus luy. Voila comment il se faut conduire es fieures terminees. Touchant aux continues, qui ont tousiours semblable chaleur, on peu s'en faut, & dure tant qu'ils soyent guairis du tout: il s'y faut gouverner selon la qualité, & couvrir si peu les malades qu'ils n'en soyent pas plus alterés, leur laissant iustement ce qui est requis pour empescher la surprinse

prinse du cuir. D'ocques si le chaud est ardent, on ne les couvrira non plus qu'au milieu des accès des fieures terminees : & il ne faut pas suyure l'aduis des femmes : car iamaïs les malades n'ont prou de couuerture à leur gré. Mais il faut bien noter les reigles qui s'ensuyuent, pour entendre quand, comment, & combien nous deuons rafraischir l'air, & moderer la couuerture : d'autant que la saison, l'heure, & l'espece du mal (où git grande varieté) font, qu'à tout propos est requise bonne discretion, parce qu'on ne peut limiter iustemēt par escrit la quantité des remedes, & il y faut vne grande obseruation, comme nous deduirons presentement.

En ce fait nostre but n'est autre, que d'entretenir l'ouuerture des pores, & permettre aux poulmons
iouyr

iouyr de la fraischeur. Dont si c'est en hyuer, il nous faut estre plus couuerts, de peur que la peau ne se serre:& ne sommes pas en peine de raffraischir noltre air, ains taschons à le tiedir, afin que quand l'impatient malade se tourne dedans le liect, l'air qui y entre, ne surprenne le cuir, de sa froideur gelee. Il ne faut pas aussi, que le malade soit mis aupres du feu, comme en vsent les paysans:c'est assés que l'air de la chambre ne soit pas autant froid, que porte la saison. En Esté il est bien difficile de le refroidir tant, qu'il puisse constiper la peau, (si on est couuert d'un linceul) durant la grand' chaleur. Or en cecy il faut bien considerer la grandeur du chaud qu'endure le malade, & de l'air qui l'entourne car si l'ardeur de la fieure est extreme, nous rendrós l'air tant frais

G qu'il

qu'il nous sera possible: & si ell'est moindre, no^y y travaillerōs moins, observant la deuē proportion à l'opposition des contraires. Quād la chaleur de l'air est moderee, peu de chose suffit à l'admoitir si ell'est excessiue, il la faut combattre de plusieurs sortes. Donques si la chaleur de la fieure, & de l'air, sont de mesme brulantes, il ne faut riē oublier de ce qui les peut rafraischir: si sont moindres en proportion. Car on doit comparer les choses pressantes, & esgaler les remedes aux maux, sans se tenir toujours à certain point. Nous n'eserons donc en soucy de rafraischir nostre air, sinon l'Elté: & alors plus ou moins, selon sa qualité. En hyuer il le faut moyennement eschauffer. Le printemps & l'automne il est assēs moderé: dequoy nous deuons contenter. Car tel à nostre
esgard

esgard est nommé frais, tresconuenable à nos fieures. Ainsi est il des couuertures, qu'il faut accommoder aux conditions de l'air: c'est que en Esté il en faut moins, en hyuer dauantage: la saison temperée tient le milieu. La nuit aussi est ordinairement plus fraische que le iour, d'ot il faut estre mieux couuert, tant pour tant, la nuit que le iour. Et quand on dort, parce que les membres extérieurs se refroidissent, il faut auoir plus de couuertures quell heure que ce soit: mais bien peu dauantage, si elles ennuyent le malade soit eschauffé du mal. Pour mieux faire il faudroit attendre que le malade fut endormy, & adonc luy ietter quelque chose par dessus: car si on le couure auant qu'il entre au sommeil, quelque fois cela

ne fasche tant, qu'il en perd tout le moyen de reposer. Moyennant la discretion, dresse'e d'un bon sens, par ces limitations on pourra disposer & ordonner facilement des couuertes, & du raffraichissement, en toutes les especes de fieures, à tout' heure & toute saison. A quoy il faut adiouter la cõplexion des gens, l'aage & le sexe, qui suyuent le temperament. Car d'une mesme fieure, les vns serõt plus eschauffés, les autres moins, selon que leur chaleur auant la fieure estoit grande ou petite. Ceux qui l'ont douce, & fort suaue, comme les femmes & les enfans, ne sentent pas telle ardeur que les ieunes de trente ans, desquels le corps est de soy mesme plus ardent. Et de ceux cy les sanguins ou choleric, surpassent les autres en chaleur. Les
vieux

vieux sont froids, dont ils ne peuvent auoir les fieures si ardentes, comme dit Hippocras. Outre ce, à raison de la seicheresse leur cuir est fort serré: aux femmes & aux enfans, la grād mollesse empesche les pores d'estre ouuerts. Les ieunes tiennent le milieu: dont il est mal aisé de cōstiper leur peau. Par ces deux raisons il ne faut pas tant craindre de raffraischir bien l'air, quand vn ieune homme de complexion fort chaude (qui en santé mesme semble tout feu) a fieure, comme s'il estoit d'autre tempere-ment: ne qu'à vn bon vieillard, ou ieune enfant, ou biē à vne femme. En cecy il y a encores plusieurs distinctions: car toutes femmes, tous vieux, & tous enfans, ne sont pas d'une condition: les vns sont plus chauds que les autres. Ainsi est-il (pour faire brief) de toutes limi-

*Hippo. 14.
liur. 1.*

tations, où il faut auoir esgard d'ap-
procher le plus pres qu'on peut, de
la portee d'un chascun. Car il n'est
pas possible de mettre en reigle ces
particularités. Il suffit bien qu'on
sçache en general les conditiōs ne-
cessaires à bien conduire les fie-
ureux. Quant est de l'air & cou-
uertes, ie l'ay deduit si amplemēt
que le discours en est prolix. Mais
ie seray plus brief à poursuyure le
demeurant, auquel pourront ser-
uir les raisons dessus alleguées,
pour peu qu'on ait d'inuention à
les sçauoir accommoder.

*Ce chapitre n'a point esté acheué,
mais les deux ou trois qui s'ensui-
uent, y peuuent seruir, & estre ac-
commodes.*

CHAP.

CHAPITRE VII.

Contre ceux qui ne permettent aux Febricitans de boire durant leur accès : & les autres qui veulent qu'ils boient chaud pour suer plustost & mieux.

I'Ay ailleurs remonstré commēt il se faut gouverner és fieures, pour en auoir mieux & plustost la raison, icy ie toucheray succintement l'erreur de ceux qui empeschent de boire les fieureux durant l'accès, soit par force, ou par leurs remonstrances. Nostre Hippocras *Hippoc. aphor. II. li. I.* dit bien en ses Aphorismes, que és accès il faut abstenir : mais c'est des sorbitions, & autres viandes : car il adioust, qu'il est nuisible d'administrer pour lors de la viande. Mais quant au boire, il est tres-necessaire pour amortir la fieure

G 4 quand

li. 9. de la
meth. ch. 5.

quand ell' est en sa grand' vigueur:
& mesmes Galen ordonne de boire
grand quantité d'eau froide, au
plus haut de la fieure ardëte, & des
fieures synoches. Or l'estat d'un ac-
cès respond à l'estat de toute la
fieure continuë. Et quel danger y
a-il de boire un bon trait quand
l'accès est en sa vigueur? Mais au
contraire, cela profite grandemët,
& amortit plustost la fieure cōme
quand on iette force eau au feu.
Encor faut-il aduiser, que le breu-
uage du Febricitant soit bien froid
(non pas chaud, ainsi que plusieurs
veulent) afin que le malade en suë
plustost. Car ceux qui l'ordonnent
chaud s'abusent doublement: c'est,
que de boire chaud, on ne desalte-
re point: & que le boire froid es-
meut autant ou plus la sueur, que
feroit le chaud. Ce que chascun
peut esprouuer à part soy, s'il en
doute:

doute : & il verra que estant bien e'chauffé & alteré, s'il boit bien frais, la sueur luy en viendra au front, quand bien ce seroit en hyuer. Dont puis que il y a & plaisir & profit, nous permettons, voire nous ordōnons aux malades qu'ils boyuent le plus frais qu'ils pourront : & vn grand trait ou deux, selon que l'accès durera. Le vulgaire a cela de mauuais, que cōme tout luy est suspect à cause de son ignorance, & qu'il craind mesme és choses où il y a toute assurance, ainsi ne peut-il accorder aucun plaisir aux malades, craignant de complaire à leur volonté, comme si elle estoit tousiours desraisonnable.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

*Des bouillons & orge-mondés qu'on baille à
minuit, ou le matin, fort indis-
cretement.*

DEs bouillons & orge-mondés, le plus souvent on importune les malades, qui n'y prennent aucun plaisir: & quelque fois on rompt fort indiscrettement leur sommeil, par l'administration de telle nourriture, ou à minuit, ou sur le matin: laquelle ne peut tant valoir, que feroit vn bon dormir. Voila comment le vulgaire est injuste en deux sortes: l'une, quand il ne permet aux fleurs de boire raisonnablement: & l'autre, quand il le presse de viures mal à propos.

Certainement il n'y a rien de si bien ordonné, qu'on n'en abuse facilement: & sur tout, quand
c'est

c'eſt de choſe qui plait aucune-
ment: mais encor plus, ſi cela meſ-
me a quelque eſpeſſe de aliment.
Car le propos des viures eſt ſi plau-
ſible & agreable, que le vulgaire
l'embraille tref-volontiers. Le nō
des drogues luy eſt forr odieux &
horrible, meſmes tout ce qui viēt
de chez l'apoticaire, ſinon le ſuc-
cre, l'hippocras, les biſcuiteaux, le
pignolat, les tartres de Maſſepan,
confitures, & autres friādifeſ. De-
quoy ie ne m'eſbays pas, ne le re-
prends auſſi: car cela eſt fort natu-
rel. Ie ſuis homme, & reſents l'in-
firmité commune: ie ne ſuis eſtrā-
ger ou aliene d'aucune humanité.
Ie ſcay que les medicaments ſont
contraires & ennemis du bon na-
turel: & que ſ'ils eſtoient fami-
liers ou amis de Nature, ils ne fe-
royent tels effectſ, ains ſurmontés
de noſtre corps, ſeroyēt conuertis
en

108 *Des bouillons & orge-mondés,*
en sa substâce. Dont l'horreur que
nous en auons, est chose fort na-
turelle, & non reprehensible. Ce
que i'ay dit, est comme en passant,
afin qu'on ne m'estime Rhabarta-
tif & fascheux droguiste, veu mes-
mes que i'en vse bien souuēt pour
moy, cognoissant le besoin que
i'en ay. I'ay voulu seulement tou-
cher ce point, tant pour excuser le
commun enuers quelques mede-
cins, qui n'ont grand pitié de ceux
qui ne se peuent accommoder
aux medecins: que pour accuser les
delicats outre mesure, qui ne vou-
droient que des bouillons ou or-
ges-mondés pour se guerir, ou pre-
uenir le mal. Encores n'en vsent-
ils ainsi qu'il appartient: car pour
vn tel desieuner ils ne rabbatent
des autres repas ordinaires. C'est
ce que ie veux reprendre, & leur
remonstrer cōment les medecins
l'en-

l'entendent (au moins ceux qui l'ont premierement institué) & comment ie l'ordonne. Ces boüillons & orge-mōdés de la minuiet, ou du matin, sont pour triple occasion. L'une, en faueur de ceux qui ont faute d'appetit, & ne peuvent guieres manger à disner, ou à soupper: mais sur tout à soupper ausquels pour recompence on donne quelque chose à la minuiet, ou le matin ensuyuant. La seconde est presque semblable, de ceux qui ont grand faim & sont presque insatiables, comme au releuer d'une grand' maladie. Car d'autant qu'ils ont l'estomach affoibly, & ne peuuent tant digerer, qu'ils pourroyent bien manger à une fois, on leur conseille de partir les repas: & parce que la nuit (à cause du dormir, qui retarde la coction de l'estomach) on ne digere si bien que le iour, nous or-

110 Des bouillons & orge-mondés,
donnons qu'ils souppent legiere-
ment: & pour recompense, nous
leur dōnons sur le matin vn bouil-
lon: comme si on gardoit le potage
du soupper, qu'on en auroit rab-
batu, au lendemain matin, apres
qu'ils ont dormy. Ce que ie dis,
que le dormir retarde la coction
de l'estomach, & suffisamment prou-
ué en mes paradoxes, par vives
raisons: desquelles i'en toucheray
vne, pour autant qu'elle sert à ce
propos. C'est, que du disner au
soupper, communement il n'y a
que huit heures: & du soupper
au disnet ensuyuant, il y en a seize:
sans qu'on ait plus de faim apres,
qu'apres lesdites huit heures:
supposé encores, que ces deux re-
pas soyent de meisme en qualité,
& quantité, du manger & du boi-
re: bref qu'il n'y ait autre différen-
ce, sinon que l'un de ces repas est
suyui

*Dez. 1.
parad. 8.*

fuyui de la nuit & du ſommeil, & l'autre non. La troiſieſme occaſiõ eſt, pour alterer ou preparer le corps par ce moyen delicat: ſcavoir eſt, le rafraichir, ou humecter, incifer & attenuer les humeurs, deſopiler, faire vuider le grauiet & les pierretes des reins, prouocquer les ſueurs ou menſtrues, & autres petis menus affaires, de moindre importance qu'il faille mettre en beſoigne les remedes plus fors & mal plaiſans. Dequoy vous verrés uſer infinies perſonnes au prin-temps, meſmement ès mois d'Auril & de May, mais avec telle indiſcretion, qu'il leur fait plus mal que bien. Dont i'ay eſté contraint de remonſtrer ceſte faute, ſuyuant le deuoir de ma charge. La faute eſt principalement en ce, qu'ils ne rabbatent rien

112 *Des bouillons & orge-mondés,*
rien du dîner & soupper ordina-
res, pour ces bouillons & orge-
mondés. Car s'ils dînent & soup-
pent autant que de coustume, il
est certain, que l'endemain matin
l'estomach n'est pas vuide : & par
consequant le bouillon rencontre
des matieres cruës, qu'il recrudit
encore d'aduantage : & les arreste
pour se digerer aussi, iusqu'à la ve-
nuë du dîner : lequel se meslant
parmy cela, prend le vice & con-
tagion de crudité. Ce qui est dere-
chef rencontré du soupper. Telle-
ment qu'il n'y a point de fin à tel
desordre, generatif de flegme, si
aucun le fut iamais. Si le bouillon
est de choses aperitiues, incisives
& attenuantes, prouocatiues d'au-
cune excretion, il fait bien pis. Car
il pousse, enfonce & precipite les
restes du soupper cru dans les vei-
nes & arteres, où elles font des op-
pila-

pilations, & causent des catharres, feures, & autres mille maux: qui est bien pire, que si les humeurs crus seshourent ou croupissent dans l'estomach & les boyaux, où ils causent la colique, des trêchees & bruit de ventre, desdain, mal de cœur, vomissemēt, & semblables. Donc, quiconques voudra vser de ces bouillons alteratifs (comme est aussi nostre orge-mondé) pour bien faire, qu'il souppe legieremēt, à ce que l'estomac ait digeré plus tost que de coustume, & qu'il se trouue pour lors vuide. Il faut faire, comme si on gardoit vne partie de son soupper, pour lendemain matin. Et quād on disneroit apres, vn peu moins que de coustume, ce seroit le mieux fait du monde. Voila comment il se faut gouuerner en ce fait, pour en sentir profit, & non dommage, comme il

H

aduient

114 *Des bouillons & orge-mondés,*
aduient à la plus part de ceux qui
en abusent. Aucuns s'en trouuēt
bient, à cause que par faute d'ap-
petit, ils ne mangent guieres à dis-
ner, ny à soupper : qui est la pre-
miere occasiō cy dessus expliquée.
Et ie ne doute point, que les pre-
miers auteurs de ce regime ne l'a-
yent ainsi entendu & practiqué.
De cela mesmes on peut prendre
lendemain quelque Iulep, Apo-
zeme, ou Sirop (choses prepara-
tiues, pour la plus-part) il faut a-
uoir legieremēt souppé, afin qu'el-
les rencontrent l'estomac vuide.
Autrement si ce sont choses appe-
ritiues, elles precipitent les crudi-
tés aux veines & arteres, en aug-
mentant la cause du mal que nous
voulons combattre. Et quand cest
inconuenient cesseroit (d'autant
que toutes telles drogues ne sont
penetratiues) il ne faut pas qu'el-
les

les rencontrent quelque chose dās l'estomac. Car cela rompt la force du remede, le deſtrempant mal à propos. Je remonſtreraſ ailleurs, combien il eſt requis d'auoir l'eſtomac vuide, lors qu'on prend medecine: & que pluſieurs font mal, de manger & boire le ſoir auparavant, de tout à leur plaifir, eſperans que la medecine emportera toutes les ſuperfluités. Tels propos ſe peuuent aiſement accommoder à ceſtuy-cy. Car quoy que ce ſoit, bouillon, orge-môdé, laiſt d'aneſſe, ou d'autre animal, iulep, ou autre droguerie, ſ'il ne trouue l'eſtomac vuide, & deſchargé de la viande du ſoupper precedant, ou il ne fait guieres de bien, ou il il apporte grand detrimēt. Si on me demande, que ſert-il d'auantage de prendre des bouillons alteratifs & les orge-mondés au ma-

H 2

tin

116 Des bouillons & orge-mondés,
tin sans autre chose, qu'à disner
ou à soupper avec les autres vian-
des, veu que toute est aliment, qui
se peut accorder avec le reste? Je
respons, comme par cy-deuant,
que si telles choses se meslent avec
des autres, ou leur vertu se dimi-
nue, ou (si elles sont aperitiues)
conduisent la viande auât sa me-
re concoction, hors l'estomach, &
font plus de mal que de bien. Dôt
il vaut mieux que chasque chose
soit prise à part, & de ne confon-
dre les viandes avec ce qui est me-
decinal.

CHAPITRE IX.

*Si c'est mal faict, de boire à l'heure
du coucher.*

Ceste coustume est en France
(au moins ez meilleures mai-
sons) d'auoir tousiours le vin de la
cola-

colation, & n'estre iamais la nuit sans vin à la chambre: combien que plusieurs abstienent de ceste beuuettes: les autres boient quelquefois, les autres d'un ordinaire à l'instant qu'ils se veulent mettre au list, plus par coustume, que cōtrains de la soif. Le vulgaire de Languedoc à un commun prouerbe contraire à cela: que qui se va coucher en soif, se leue en santé. A quoy il semble que Hippocras s'accorde bien, disant en ses Aphorismes: Ceux qui la nuit ont appetit de boire, si ayans grand soif ils s'endorment la dessus, ils font bien. Mais on pourroit interpreter son dire, de ceux qui se éveillent en soif, n'ont pas des autres qui ont soif avant que dormir. Car il y a plus d'apparence, de ne permettre de boire sur nuist, & au premier reveil, qu'avant le dormir. Et quant

H 3 à moy,

118 Du boire quand on se couche,
à moy, ie ne trouue pas fort mau-
uais, que ceux qui ont accoustumé
de boire à leur coucher, le conti-
nuent: ainsi que j'ay veu faire à feu
mon pere, plus de vingt ans. Et
j'ay ouy dire, qu'une des plus no-
bles & illustres maisons de France,
le pratique ordinairement, ayant
cette opinion, que cela fait à la san-
té: de sorte que ses enfans y sont
nourris. Il est vray que la coustu-
me est vn tyran qui a grand' force,
& bien-souuent plus de pouuoir
sur nous, que la Nature mesme.
Combien que ceste-cy est legiti-
me gouuernante, & l'autre par v-
surpation Toutesfois il ne faut pas
mespriser la coustume, à cause du
piéd & aduantage qu'elle a gaigne
sur nous. Ioint que (comme dit
Galien) ceux qui s'accoustument à
quelque chose, pour la plus-part
elisent vne coustume conuenable
à leur

*Har. 5. de
La conside
santé.*

à leur naturel, d'autant qu'offen-
cez coup à coup de ce qui ne leur
conuient, ils le repudient. Toutes-
fois quelques vns, ou vaincus de la
volupté & douceur, ou ne sentant
(par grand' folie) d'en estre offen-
cez, continuent en mauuaises cou-
stumes. Mais il y en a peu de ceux-
cy: il y en a plus qui n'y perseue-
rent point. Et en vn autre passage.
Il n'y a personne si stupide (dit il) *liur. 9. de*
que estant offencé grandement de *la meth.*
boire de leau froide, vueille tirer *chap. 10.*
cela en long vsage. Car en estant
offencé & malade euidamment, il
en abstiendra totalemēt. On pour-
ra bien respondre, qu'il y a fort peu
de gens qui veulent commander à
leurs appetits voire qui veulent
s'abstenir de chose que se soit, si les
Medecins ne la leur defendent ex-
pressément & mesmes que ce soit
par escrit. Autrement il leur sem-

120 *Du boire quand on se couche,*
ble n'y estre pas tenus. Voila la
grand resuerie, ne vouloir sabste-
nir de ce qu'on esprouue & con-
fesse estre nuisant à son naturel,
sinon que le Medecin l'ait ex-
pressément deffendu: encor y a-il
bien affaire de le persuader. Vne
sage personne & temperante, luy-
mesmes se fera aisement vn regime
de santé, sur ces experiences & ob-
servations, en la qualité & quan-
tité de toutes choses, plus assuré
que le plus scauant Medecin du
monde, s'il y veut entendre sans
se flatter aucunement. Mais laissons
à part la coustume, & mesme la
nourriture dès l'enfance: voyons
s'il y a quelque apparence de raisõ,
qui persuade ou permette de boire
quand on se va coucher. Il me sem-
ble qu'on peut defendre telle pro-
cedure, en faueur de ceux qui y
prennent grand plaisir & le font
volon-

volontiers. Car, comme dit Hippocras du boire & du māger, ce qui est vn peu pire, mais plus agreable, est melleur que le contraire. D'auantage, supposé qu'il y ait grand trait depuis le soupper iusques au coucher (comme de trois heures pour le moins) la digestion est à demy faite. Dont il n'est pas mal fait, de prendre vn peu de vin. Car il s'accorde & accomode bien avec ce qui est à demy cuit, le vin n'ayāt besoin de l'ong sesiour à estre digeré: veu que c'est vne liqueur facile à transmuer, & qui parfait la digestion. Ainsi il ne retarde pas ce qui est ja fort auancé, ains sera aussi tost prest à sortir de l'estomach, que l'autre: à qui d'abondant il fera ce bien, de le conduire plus auant: de sorte que le chyle en pénétrera mieux au foye. Aussi les plus auisez, de ceux qui vsent d'vn

H 5 tel

122 *Du boire quand on se couche,*
tel regime, le font (comme i'ay en-
tendu (pour cest esgard, que la di-
stribution se face plus soudain, &
le foye en soit humecté. Dequoy
s'ensuit (de leur aduis) qu'on en
repose mieux, & le dormir & plus
plaisant. A cela faict aussi la dou-
ce vapeur du vin, lequel humecte
le cerueau, endort plus fermemēt:
par quel moyen, la seconde dige-
stion est heureusement accomplie,
& il s'en ensuit quantité de bon
sang. On peut icy obiecter que la
crudité, qui est à craindre, pour l'in-
terruption de la coction que l'esto-
mac a bien aduancé. Mais ce n'est
pas du boyre (& mesmement du
vin) comme d'un autre chose qui
seroit de l'ogue cuitte, ou qui epais-
siroit d'auantage le chyle: lequel a
raison de ce, pourroit trop seiour-
ner, & estre mal aysé a distribuer.
Le vin qu'on boit, est comme l'eau
qu'on

qu'õ adiouste à vne soupe espais-
se, qui autrement bruleroit dans le
pot. Et pour n'interrompre sa cuit-
te, les bons cuisiniers la detrem-
pent avec du bouillon chaud, ou de
l'eau bouillante. A quoy respond
le vin, qui de sa chaleur naturelle
entretient, & fait mieux continuer
la digestion, sans que telle inter-
ruption soit de duree, ou preiudi-
ciable. Car soudain apres, la cuiste
recommence de plus belle, & est
parfaicte plus aisement: l'estomach
se vuide mieux, quand son chyle est
plus liquide, & le foye en a meil-
leure part. De cecy on peut colliger
& conclurre, que telle collation ne
peut conuenir, sinon à ceux qui
boiuent peu à leurs repas, & sur tout
au souper, lesquels mangeans bien
ne sont pas alterez. Tels ne font
pas mal de boire quelques heures
apres, & ie pense qu'il leur est sain.

Tou-

124 *Du boire quand on se couche,*
Toutesfois ie n'escriis cecy, pour
persuader à aucun de receuoir ceste
coustume: moins voudrois ie ac-
querir la reputation, d'auoir par
mes raisons introduit pour vn re-
gime de santé, le boire apres sou-
per, comme aduocat des collations
nocturnes (aussi vaut-il mieux de
beaucoup, boire à ses repas com-
petamment, & à proportion de ce
que on mange) mais ie remonstre
par ce discours, que ceux qui ont
telle coustume, sont fondez en
quelque raison: & s'il y sont nour-
ris d'enfance, ils le peuuent saine-
ment entretenir. Aussi, qu'il ne faut
s'esbayr, de ce qu'ils ne s'en trou-
uent mal. L'auois vne tante, sœur
de mon pere, mariee à Condrieu
en la maison des Villars, qui mou-
rut fort aagee. Elle ne failloit ia-
mais de boire l'allant coucher, vn
grand trait d'eau, dans laquelle a-
uoit

oit trempé vn gros quignon de pain, enuiron vne heure au parauant. Et continua cela plus de quarante ans, tousiours se portāt bien. On dit pourtant, qu'en fin elle mourut hydropique: ce que luy pouuoit estre aduenü d'autre occasion. Mais ie n'approuue pas ce boire d'eau, à l'heure du coucher: & moins encor ce que font plusieurs filles & fēmes, trop suiettes à leurs appetis & fantasies: qui ne font difficulté de boire deux ou trois grans verres d'eau pure, simple, & froide, à l'heure du coucher. Elles s'en ventent quelque fois: mais il n'y a pas tousiours dequoy s'en rire, mesmement quand de ce desordre, elles ont en despuis vn mauuais estomach, le foye & la rate pleins d'oppilations: d'ou procedent les palles & vileines couleurs, courte haleine battement de cœur, suffocation

126 Du boire chaud, ou froid,
cation de matrice, & aucunes le
vice da sterilité.

CHAPITRE X.

*S'il faut boire aussi chaud qu'on a le sang,
mesinement en esté: & s'il est mau-
vais de rafraischir
le vin.*

LA plus-part des opiniōs vul-
gaires, sont doctrines de vieil-
les gēs, qui ayā vescu longuemēt,
& veu beaucoup de choses, veulēt
tout reformer, & ranger les autres
à leurs appetis, sans distinguer des
âges. Ainsi d'autant qu'ils sont to⁹
morfondus & frilleux, ils vou-
droient que chacun se vestit &
couurit de mesme eux, & abstint
de mille choses qu'ils sentēt nuī-
sibles à leurs personnes: comme
le boire frais en esté, & disent, que
chascun doit boire aussi chaud
qu'est

qu'est son sang. Laquelle proposition i'accorde, pour leur respect seulement: car ayâs le sang froid, comme aussi tout le corps, ils n'ont besoin de grand' fraischeur. Mais le ieune hōme qui a le sang bouillant, ne seroit iamais de salteré s'il beuvoit ainsi chaud, non pas mesmes ainsi tiede qu'est le sang temperé en esté. Car la soif est vn appetit de froid & humide: & est causee non naturellement de tout ce qui eschauffe, ou qui desseiche. Comment donc la peut-on appaiser, sans fraischeur humectante: L'experience demonstre assez euidentement, que si on boit chaud, c'est à recommencer: parce qu'on ne se desaltere pas. Pour conclurre ce propos, ie diray encores ce mot, que s'il estoit sain de boire autant chaud qu'on a le sang, les vieilles gens auroient à boire beau-

128 *Du boire chaud, ou froid,*
aucoup plus frais que les ieunes:
chose par trop absurde, & ridicu-
le. Il y a vn autre opinion plus cō-
mune & d'apparence, de ceux qui
approuuent bien le boire frais, tel
qu'il sort de la caue ou du ton-
neau, & l'eau venant du puis ou de
la fontaine, mais non pas que l'un
ou l'autre soit rafraischy. Donc-
ques on iera commandé de la dis-
position des caues, selliers, puis, &
fontaines: tellement que qui les
aura fraisches, il en aura le plaisir,
& les autres soustiendront vne
grand fascherie pour leur santé,
quand ils n'oseront rafraischir le
vin, l'eau, ou tous deux. Mais (ie
vous prie) qu'importe-il de mal,
que le breuuage soit frais, ou de
l'air qui le contient, ou de l'eau
dans laquelle il trempe? Si l'eau
n'est mal saine de sa froideur quād
elle sort du puis, de la fontaine, ci-
sterne,

sterne, ou riuere, elle ne rēdra pire le vin qui en sera alteré & rafraischy. Je suis content qu'il ne soit pas si sauoureux, mais il ne sera pas moins sain, que celuy qui sortira frais d'une caue bien froide : veu que le rafraischissement ne luy peut apporter aucune mauuaise qualité. Reste que ce soit la seule froideur, que l'on decrie tant, d'où elle procede. Mais quoy? il y a du vin rafraischy, qui est moins froid qu'un autre sortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et que ne crie lon encore plus, du boire glacé qu'on fait en hyuer? Est-il possible de boire si froid en esté, qu'il gele ainsi les dēts, & souuēt empesche de boire si long trait, qu'on voudroit biē? Toutesfois vous n'oyez personne, qui vulgairement reprouue cela : ains au contraire, la

I plus

130 Du boire chaud, ou froid,
plus-part trouue mauuais, qu'en
hyuer on eschauffe le vin, ou l'eau.
Sont ce pas des gens du tout con-
traire à Nature, qui la veulent for-
cer à mode de geans? Nous corps
en esté sont bouillans, bruslez &
asseichez: nous ne boirons pas
frais, & abondamment pour resi-
ster à l'intemperature & inclemē-
ce de l'air, qui conuertit noz hu-
meurs doux en amertume (qu'on
appelle cholere) dequoy proce-
dent les fieures tierces & ardētes,
les dysenteries, & autres diuers
maulx qui regnent en esté? Et en
hyuer, que nous sommes transis
& contrains de froid, tous rheu-
matiques & morfondus, nous boi-
rons de la glace? Les appetits non
recherchez, ains spontanez, sont
pour la plus-part conduis de Na-
ture, à laquelle ils appartiennent.
Dont il leur fault complaire avec
raison

raison & mesure : comme de resister au froid par la chaleur, & au chaud par son contraire. Autrement, les saisons de l'annee nous causent mille maux, par l'alteration de l'air : lesquels on peut prevenir, par le droit vsage des choses que Dieu nous dōne en temps opportun, & lors qu'elles cōuiennent. Et ce en vain, ou plustost d'une grand' prouidence de Nature, que les puis, fontaines, & caues sont plus fraisches en esté, plus chaudes en hyuer? Et qui n'a telle cōmodité de soy, ne la doit il pas contrefaire par artifice? Et ce en vain, que les fruiets humides & froids sont produits en esté, & lors qu'ils no^r sont necessaires, en hyuer point : & que adonc le vin cōmence d'estre en sa force, venant bien à propos pour nous armer contre le froid? La ramee faisant

132 *Du boire chaud, ou froid,*
ombrage nous defend du Soleil
en esté. Elle ne seroit pas ainsi
propre en hyuer : aussi ne l'auons
pas naturellement. Qui n'a de l'ô-
bre en esté, au moyen des bocca-
ges, tonnes & treilles, faict-il mal
de la contrefaire d'une frescade?
Certainement comme il est prof-
fitable d'vser en esté de ce qui raf-
fraischit, & en hyuer de tout ce
qui eschauffe, suyuant la raison
naturelle, & l'aduis des plus sages
(qui sont les plus sçauāns) aussi est-
il bien profitable, d'employer ce
qui deffait les qualitez requises.
Mais que faut-il tant s'arrester, à
impugner des erreurs si grossieres,
& des personnes qui n'ont propo-
sitions certaines ou respondantes
l'une à l'autre, ainsi qu'il appartient
à vne vraye doctrine? Car en sem-
blable fait, telles gens se contre-
disent fort lourdement : comme
des

des fruiçts qu'on mange pour se rafraischir. Y a-il personne qui ne trouue mauuais qu'on mange des cerises, prunes, figues, raisins, melons, & semblables, tandis qu'ils sont chauds du Soleil? On les fait rafraischir, les vns dans vne caue, les autres dans l'eau froide. Et pourquoy ne boira-on aussi bien du rafraischy, pour se desalterer? Il y a bien des artifices qui peuvent estre suspects, comme de mettre dans le vin ou de la glace, ou de la neige: item de tremper les bouteilles dans l'eau qui ait du salpestre combien que le salpestre ne soit tel, qu'on n'en puisse bien aualler sans dâger. Mais de tremper les bouteilles en eau simple, qui soit bonne à boire, quel mal y a-il, puis qu'on boit bien d'icelle mesme eau, & seule, & avec du vin? Ou quel dâger y peut-il a-

134 Du boire chaud, ou froid,
uoir, que le vin & l'eau soyent ra-
fraischis en l'air du puis? Quelcun
pourroit icy obiecter la Colique:
& biẽ, ceux qui y sont subiects, ou
qui se trouuent autrement offen-
cez de boire froid, qu'ils s'abstiẽ-
nent non seulement du refroidy,
ains aussi de celuy qui est frais de
soy-mesme. Car c'est le deuoir, &
vne grand' sagesse, de n'vser de
chose que on ait quelquefois es-
prouvẽ nuisante à son naturel:
mais d'y ranger les autres, il n'y a
point de raison. Ou il faudroit,
que le fourmage fut du tout con-
damné, pource qu'il nuit aux gra-
ueleux: & que chacun s'abstiẽt du
vin, parce qu'il fait mal aux gou-
teux. Y a-il rien plus iniuste & ty-
rannique, que de vouloir assuiet-
tir à ses appetits ou sentimens, les
autres qui sont de differente com-
plexion? A cela viennent les bon-
nes

nes gens, qui reprouuent le boire
frais, & conseillent à tous de boi-
re autant chaud qu'on a le sang.

CHAP. ONZIESME.

*Contre ceux qui se plaignent en esté, de la
chaleur des nuicts: & cependant ils
couchent sur la plume, les fe-
nestres fermées.*

NOus voyons plaindre ordi-
nairement les gens en esté,
de l'extreme chaleur de la nuict,
plus que du iour, en vn mesme
lieu, comme dans la maison, &
mesmement és chambres où lon
couche. Lesquelles si on confide-
re, sont comme des fours, ayans
l'air estouffé, à faute de les esuan-
ter souuent, & tenir tout ouuert
aux heures que le Soleil n'y don-
ne point: & de les raffraischir sou-
uent d'eau bien froide, avec vn
peu de vinaigre, & force fueilles, à

136 *Du dormir fraischem. en esté.*
qui en a la commodité. Car de
laisser les chambres durant l'esté,
en mesme estat que és autres sai-
sons, il ne se faut pas esbahyr si on
y brusle. Que pis est, la pluspart
des gens couchent sur la plume,
tout ainsi qu'en hyuer: & ne
font differéce des lits, sinõ quât
à la couverture qu'ils prennent
plus legiere en esté. Rien ne sert
de m'alleguer, que tous n'ont le
moyé d'auoir des matelats à part
les coitres: car il vaudroit encor
mieux coucher dessus la paille, ou
dessus la poussiere de blé, ou de
l'auoine (chose fort delicate) qu'õ
nomme autrement Balouffe. On
y est vn peu plus dur que sur la
plume, mais la fraischeur & l'aïse
qu'on en reçoit, recompéce bien
cela: mesmes que le sommeil y est
plus gracieux, suaue & paisible,
sans comparaiſon. Et en toutes
cho

choses, il n'y a que l'accoustumance. Que la paillasse soit bien plaine, & la paille bien remuee, on y est assez mollement : & au reste bien fraichement, avec vn plaisir nō pareil du plaisant dormir qu'on y prēd. Vn autre erreur non moindre est, de tenir les fenestres fermees toute la nuit: mesmes quād on a commodité de rideaux, ou de pauillon, qui defendent du vent, si parauēture il s'esleuoit tādīs qu'ō dort. Car quant au froid simple, il ne le faut ainsi craindre: veu qu'il n'est iamais si froid en esté, les fenestres estans ouuertes, qu'il est en hyuer tout estant bien fermé, mesmes avecques des chassīs, dās vne chambre nattee & tapissee, en laquelle tout le iour y ait eu bon feu. Qu'ainsi soit, il vous faudra encore plus de couuerture estant au liēt (sur peine de sentir froid)

I 5 qu'il

138 *Du dormir fraischem en esté.*

qu'il ne faut en esté, les fenestres
estât ouuertes. Si on ne craint pas
vn tel froid de la chambre en hy-
uer, pourquoy le craint-on en
esté: lors mesmes qu'il ne peut
estre dit proprement froid, ains
tiede & temperé? De craindre le
serain sous vn couuert, & li& en-
courtiné, c'est abus: comme on
peut aysement comprendre du
discours que i'en ay fait ailleurs.
Car il n'y a aucune qualité en l'air
exterieur du serain, dont il le fail-
le empescher d'entrer aux cham-
bres. Il n'y a que la fraischeur ou
qualité fraische, bien requise au
repos & dormir plaisamment. Et
qui est celuy, qui ayant à choisir
en esté de deux chambres, l'vne
bien chaude, l'autre bien fraische,
estans sur vn mesme plancher, ne
choisit plustost la fraische? Donc
si on peut commodement rafrais-
chir

chir celle qui est chaude, comme en tenant les fenestres ouuertes, depuis le Soleil couché, iusques au matin, quel mal y aura-il? supposé, que l'air libre de la ruë ne soit pire (sinon meilleur) que celui de la maison enclos & estouffé. Ceux qui couchent aux champs, gardans le bestail, ou les fruiets, & les soldats en campagne à l'enseigne des estoilles & de la Lune, cōtre vne haye, ou en des petites loges & cabanes, pour se garantir seulement de la rosée & du vent, dorment sans comparaison plus sainement (outre le plaisir inestimable) que ceux qui s'enferment dans les maisons. I'experimente le semblable, avec toute ma famille, & les habitans de ma maison: y ayant mis la coustume, de laisser ouuertes les fenestres de toutes les chambres, au gros de
l'esté

140 *Du dormir fraisch. en esté.*

l'esté, durant la nuit : & les tenir bien closes, avec des contrefenestres, tout le iour. Si on craint d'estre surpris la nuit de quelque sentiment de froid, qu'on ait au pié du lit vn'autre couuerture de secours. Et combien de fois aduiẽt-il de mesmes en hyuer, qu'on s'esueille pour le froid que l'on sent extraordinairement suruenu ? à quoy on remedie de mesme sorte, sans faire grand cas de cela. Mais on repliquera, qu'il est pire en esté, d'autant que les pores sont plus ouuers de la chaleur du iour. Et bien, il y a remede, à se couvrir dauãtage dès l'entree du liẽt. Car il est raisonnable, que l'on se couure plus ou moins, selon la fraischeur de la chambre. Ce pendant on a ceste recreation & ce profit, que l'air qu'on inspire est frais, & non estouffant : ce qu'il faut principa

ci-palement rechercher. Car nous ne voulons pas, que le froid touche le reste du corps eschauffé: ains seulement le visage, pour la bouche & le nez, par où nous respirons. Aussi c'est le vray moyen de raffraischir tout le corps, en raffraischissant le cœur, le poulmon, & le cerueau, le tout par dedans. Car le froid surprenant par dehors la superficie du corps, en constipant les pores, redouble la chaleur, & donne plus grand malaise, alteration, inquietude, lassitude, & autres fascheux accidens, à cause de ladiete chaleur, conceüe aux entrailles & aux iointures.

CHAP.

CHAPITRE XII.

Que les boudins ne valent rien gardez: & que de là est venue la coustume d'en faire des presents.

LE sang est estimé mauuaise viande, de quelque animal que ce soit, & comme qu'on l'appreste: parce que tout incontinant qu'il est hors de son lieu (ce sont les veines & arteres, qui seules ont pouuoir de le contregarder en son intégrité) il commence à se corrompre & gaster. Dont qui en veut vser, il ne doit attédre longuemét: Car tousiours il deuient pire. La friandise a mis beaucoup de viande à l'vsage de l'homme, qui sont mauueise nourriture. La chicheté & paureté en a introduit d'autres, qui sont autant pernicieuses. Le sang de bœuf est bien de celles qu'on vse plus par grand' necessité
que

que par delicateſſe, veu le peu de
gouſt qu'il y a. Celuy du mouton
vault bien mieux, comme ſa chair
eſt plus friande. Mais de vray le
meilleur n'en vault rien à manger,
& ſeroit bon qu'on les iettaſt à la
mode de France, où le ſang de tels
animaux n'eſt point receu entre
les aliments, ains reputé poiſon
ou excrement. Des brebis il eſt pi-
re que des moutons, tout ainſi que
leur chair. Quāt à celuy des boucs,
ie ne penſe pas qu'on en vſe, ſinon
en medecine, pour diſſouldre les
pierres de la veſcie: à quoy il eſt e-
ſtimé propre eſtant bien preparé.
Le ſang des cheures a eſté de re-
queſte & priſe de l'anciēneté (cō-
me teſmoigne Homere) eſtimé
friandise. On y meſloit beaucoup
de graiſſe, & de cela on rempliſſoit
les boyaux ou le vêtre de tels ani-
maux: d'où ie penſe que noz bou-
dins

dins ayent leur origine. Mais il ne se faut prendre en goust, & moins au iugement des gens de ce temps là, qui ne cognoissoient pas encores les viandes plus suaves, & de facile digestion, comme dit Galen. aujourd'huy on reçoit ledit sang, & meslé de percil, ou autres menues herbes, avec le gras du lard, il est estimé de bonne sorte, plus que les dessusdits, auxquels on n'estremerle rien. Le sang des agneaux & des cheureaux est appresté comme le precedant: & est d'autant plus delicat que leur chair est friande: dont celuy du cheureau precede l'autre. Mesme appareil sert au sang des poulets, poulles, & chapons: lequel est prisé sur tous autres de nostre temps. En Italie on ne saigne point la poulaille, ains on luy rompt le col, où il s'amasse beaucoup de sang, & fait
comme

comme vn boudin, qu'on estime fort fauoureux. Et de vray il en est bien meilleur, que si l'air y auoit touché: car la peau du col le conserue, & garde de corrompre. Les anciens ont fait grand cas du sang des lieures, ou leureaux: mesmes au temps de Galen, tel sang estoit le plus recommandé, & comme viande tres-delicate, qu'on faisoit cuire avec son foye. Le sang des porceaux auiourd huy a les plus grands honneurs, veu qu'il est desparty & présenté aux plus prochains amis, en forme de boudins. Le peuple a obserué de longuemain telle coustume, ne scachant bonnement pourquoy il le faut ainsi practiquer. Il le prend cōme symbole de beneuolance & amitié: ou bien parce qu'on en a beaucoup, on en veut faire part aux autres, attendant mesme gratuité. Ce

K que

que sert d'en auoir l'ong temps de
frais, quand chascun à son tour
veut rendre la pareille. La premie-
re cause est hōneſte, car auſſi pour
faire preſēt des boudins, qui ſoyēt
pluſ hōnorables, on y adiouſte vne
penne de foye, & aux vns la ratel-
le, aux autres vn des filets, ou bien
des hautes coutes: les moindres
ſont, ou il y a du rognon, ou du
poulmon. Tout cela eſt couuert de
la coiffe ou crespine, laquelle on
taille en autant de pars qu'on veut
ordonner de preſents. Toutes ces
pieces ſont l'enrichiſſement de
noz boudins:leſquels principale-
ment ſignifient (ſi on le veut ainſi
prendre) quelque affection cordia-
le, & cherie, comme le ſang. Le-
quel denote auſſi l'amour: parce
qu'il ſort du foye, où Platon luy a
donné ſiege. Donques on veut
monſtrer vn ſin d'amitié, quand
on

on enuoye du sang: mesme tel qu'on estime & sain & delicat. L'autre raisõ a lieu entre ceux qui prisent l'entretien de santé, & observant diligemment la qualité des viandes. Car le sang quel qu'il soit, ne peut guieres durer sans estre corrompu de l'air. Et pourtant on a aduisé de mettre celuy des porceaux (qu'on estime si delicat) dās les boyaux, qui de leur espaisseur le contregardent mieux. Dont les meilleurs boudins, sont ceux qu'on fait le sang estant encores tiede. Despuis on le fait parboulir, tant afin qu'il se garde mieux (comme la viande cuitte) que pour le pouoir despartir commodement. On met parmy le sang, pour le preserver plus long tēps, du sel, du thym, & serpolet. Aucuns y adioulent du fenoul, les autres vsent de marjolaine, persil, hyfop, & autres her-

bes menuës, de bõ odeur, excepté la sariette, parce que le peuple estime faussemēt, qu'elle peut empêcher que le sang ne s'espaisisse quand on le cuit, veu qu'on la donne aux malades, pour dissoudre le sang caillhé. La graisse n'y est pas oubliée en bonne quantité, sinon des chiches femmes, lesquelles on taxe honnestement, en les nomment bonnes mesnageres, quand elles y ont bien espargné la graisse. Mais si les boudins ne sont gras, ils sont mal sains, d'autant qu'ils s'esjourent long temps à l'estomac, & sont tard digerés, à cause de leur aspreté & seicheresse. La graisse les fait mieux glisser: dont ils en sont moins dangereux: comme les autres viandes mauuaises, quand elles n'arrestent guieres au corps. Quoy qu'on y face, le meilleur est de s'en abstenir du tout, ou en

en vsent fort sobrement, & que les boudins n'ayent passé vn iour ou deux, pour le pl^r tard. Voila pourquoy l'institution est bonne de les distribuer. Car de les garder longuement, ils deuient tant pernicieux, qu'on les peut bien nommer poison. Vne femme de Mōt-pellier jadis en mōstra l'exemple, comme l'on dit. C'est, qu'elle mourut suffoquee pour auoir mangé des boudins gardés. Elle pensoit bien mesnager, de n'en donner à personne, & ne manger autre viande tant qu'ils pourroyent durer. A peine les eust-elle acheué, qu'elle mourut, de mesme qu'on meurt d'une poison.

K 3

CHAP.

CHAPITRE XIII.

Contre ceux qui craignent par trop la saignée, & ont opinion que la premiere sauue la vie.

D'Autant que le sang est le thresor de nature, alimēt des esprits, & le subiect de la chaleur naturelle (qui gouuerne le corps en toutes ses operations) on fait bien de l'auoir cher, & le garder soigneusement, comme estāt necessaire à l'entretien de noz forces, & conseruation de santé: dont il ne le faut laisser perdre facilement, en faisant peu de conte: mais aussi on doit obseruer deux choses principalement: l'vne, qu'il soit bien pur & net de toutes immondices: l'autre, qu'il n'abonde rien trop, encor qu'il soit bon en toute perfection. Parce que s'il est depraué, immonde, & laid, il nuit
plus

plus qu'il ne proffite. S'il est demesuré, il met ses vaisseaux en danger de creuer, & la chaleur de s'estaindre. Parquoy il ne faut rien craindre quand il est si copieux, d'en vuidier vne partie, pour faire place au nouveau qui s'engendre incessamment. Aussi quand il est eschauffé & bouillā, à cause de la fieure, si on ne luy faict ouuerture pour expirer (comme on donne vent au vin nouveau) il met la personne en grand danger, & la tourmente estrangement. Quand il est corrópu des mauuaises humeurs, & en grand' quantité, auāt qu'il soit du tout gasté, on en vuidie quelque portion, afin de nettoyer plus aysement le reste par medecines : lesquelles separent & trient de parmy le sang lesdites humeurs, & les chassent dehors: dequoy elles meritent le nom de

152 *De ne craindre la saignée,*
purgatiues. Il ne faut donc pas de-
crier simplement la saignée, com-
me ennemie de nature, & l'auoir
en telle horreur que plusieurs l'ôt
(suyuans Erasistrate, qui appelloit
sanguinaires, & estimoit meur-
triers, ceux qui la conseilloyent)
puisqu'un grand nombre de ma-
ladies qui procedent des susdites
causes, ne peut estre aboly, sans
recourir à ce remede. Quand la
fièvre est fort vehemente, le visa-
ge enflâmé, & les veines enflées,
la saignée n'est elle pas requise? Si
on est estranglé d'une Squinace,
ou suffoqué d'une inflammation
de poulmon, ou d'une vraye pleu-
resie, il n'y a rien qui secoure plu-
stost, & interrompe si prompte-
ment le mal, que la prompte sai-
gnée: laquelle generalement con-
uient à tous desordres fais d'abô-
dance & surchargé de sang, quel
qu'il

qu'il soit, bõ ou mauuais. Je m'esbahy de quelques vns, qui prendront plus volontiers vingt medecines, que d'ẽdurer vne saignee leur estant necessaire, veu sa grande commoditẽ, & non moindre facilitẽ. Car on y peut obseruer iustement la mesure, qu'il nous plaist de vider: on l'arreste quãd on veut, & elle peut estre reũteree pour n'affoiblir le malade à vne fois. La medecine n'est pas de mesmes. Car bien souuent elle vuide plus qu'on ne voudroit, & il n'est pas à nostre puissance, de la faire cesser quand il nous plaist. Ce sont de grandes incommoditez, outre le mal de cœur, l'angoisse d'estomach, & les grandes extorsions de ventre, qu'elle donnent le plus souuent. Or quand on est phlebotomẽ si on voit sortir du mauuais sang, il se faut persuader que le

K s meil-

154 De ne craindre la saignee,
meilleur demeure dās le corps : &
se resiouyt de telle vuidange. Si le
vuidé est beau, croyez que le de-
meurant est encore plus louüable,
& que cela y estoit de superflu.
Quelqu'vn pourroit iuger, que ce
moyen de curation est contre le
deuoir de Nature, laquelle a soin
de conseruer le sang comme vn
sien thresor. Auquel nous respon-
drons, que c'est elle mesme qui
nous a enseigné, qu'il faut en plu-
sieurs maux vser de ce remede.
Car le flus de sang menstrual aux
femelles, nous monstre euidem-
ment, que l'abondance peut estre
dommageable si elle n'est tantost
euacuee. Et pourtant Nature me-
meluy ordonne passage, non pas
vne fois l'an, mais tous les mois.
Et si pour quelque empeschemēt
ce sang est retenu, la femme s'en
trouue mal. C'est vne resuerie de
penser

penſer qu'il doit eſtre vuidé, com-
me eſtât du tout inutile, mauuais,
& venimeux, veu qu'un enfant en
eſt fort bien nourry dedans le vè-
tre de ſa mere. Autrement, pour-
quoy ſeroit-il ſupprimé durant la
groiſſe, pouuant bien eſtre mis
dèhors ſans toucher à l'enfant?
C'eſt par les veines du cou de l'a-
marry, par où ſe purgēt celles qui
ont encore plus de ſang, que leur
fruit n'en peut conſumer. Plinē
raconte, que les herbes touchees
de tel ſang meurent, & le fruit
tōbe des arbres ſur leſquels mon-
te la femme menſtrueuſe: que l'y-
uoire en perd ſa lueur, & le fer ſon
tranchant: que les chiens pour en
auoir gouſté deuiennent enragés,
& s'ils mordent quelqu'un apres,
il n'en guerira iamais. Les autres
diſent, que le ſang des ladres n'eſt
pas pire que ceſtuy-là. Je ne croy
rien

*Lin. 7.
chap. 15.*

156 *De ne craindre la saignée,*
rien de tout cela : car il faudroit
que les femmes eussent de plus
estranges maux, qu'elles n'endu-
rent par la suppression de leurs
menstrues : outre ce que l'enfant
en seroit mal nourry. Il est donc-
ques plus superflu de quantité que
de mauuaise qualité, si ce n'est d'e-
stre cru & phlegmatique. Celuy
qui sort par les hemorrhoides est
souuent plus mauuais, que le sang
menstrual : car c'est de la melan-
cholie, le pire des humeurs, & qui
versé à terre la fait bouillir com-
me le fort vinaigre. Mais il est ra-
rement syncere & pur. Car tout le
plus gros sang aborde aux veines
hemorrhoidales, pour estre mis
dehors, quand Nature l'a ainsi or-
donné, au grand profit de tout le
corps. Voila deux sortes de vui-
dange de sang faictes par Nature,
qui monstre bien euidentement

ce

ce que nous deuons faire, quand nous cognoissons le besoing, & que Nature n'y peut pas aduenir. Et si on dit, que és cas proposez, le sang est vuidé à raison de son vice tant seulement, on accorde par là, que la saignée est profitable, quand le sang est ensemblement vicieux & en grand abondance. Car s'il n'est que vicieux, il est retenu au corps pour la prouisiõ de sa nourriture, & n'est point reietté. Mais que direz-vous, de ce que bien souuent le sang n'estant pas corrompu, Nature en met dehors vne portion, pour soulager les veines qu'il enfle outre mesure, & alléger le corps d'une griefue pesanteur? C'est le profit que plusieurs sentent de saigner par le nez. Dõt si nous voulons empescher & des-accoustumer Nature de ce passage là, il luy faut donner autre

158 *De ne craindre la saignée,*
tre issue par certains laps de tēps,
ainsi que nous le voyons abon-
der. Car autrement d'auoir clos
le passage, s'ensuiuroient plu-
sieurs maux: comme des veines
qui se creueroient dās l'estomac,
au poulmon, ou ailleurs: dequoy
procedent le cracher & vomir de
sang à quelques vns. Quoy? plu-
sieurs maladies, autrement dan-
gereuses, guerissent par grande ef-
fusion de sang au iour critique, &
le mal de teste souuent se perd, a-
pres qu'on a saigné du nez. Tous
ces exemples monstrent bien, que
suyuāt l'œuure de Nature, les me-
decins (qui ne sont que ses mini-
stres) doyuēt quelque fois amoin-
drir la quantité du sang, qui me-
nace diuers maux, ou les cause de
faict. Serons-nous moins dociles
que les bestes de saisonnables, les-
quelles apries de nature cognois-
sent

sent l'vtilité de la saignée? Pline
escriit, que l'Hippotame se sen-
tant fort replet, cherche des cānes
taillees fraischement, & trouuant
vne bonne pointe, il la presse con-
tre sa cuisse, pour ouurir la veine:
par ce moyen allegeant son corps,
qui sans cela deuiendroit tost ma-
lade. La chieure aussi ayāt la veuë
trouble, se blesse en l'œil d'un ioc
poinctu, voulant descharger ceste
partie d'une portion de sang: ainsi
que le mesme auteur recite. Il y a
beaucoup de personnes, qui ne re-
prennent la saignée, sinon pour
autant qu'ils ont veu mourir des
gés, apres qu'on les auoit saignés.
Mais leur argument sembl'era fort
legier (ou plustost ridicule) si nous
sommes persuadés (comme il est
vray) que toutes maladies ne sont
pas guerissables, pour le regard du
subject. Et que celles qui sōt neces-
saires

160 *De ne craindre la saignée,*
fairement mortelles, mesprisent
tous remedes : dont la saignée, biē
qu'elle soit sagement ordonnee,
n'y peut de rien servir, cōme l'ef-
fect tesmoigne. Mais qui veut
neantmoins attribuer l'occasion
de mort à la phlebotomie, pource
que la mort l'a fuiuy, on luy pour-
ra dire par semblable raison, que
les gens meurent pour auoir disné,
souppé, ou dormy, d'autant qu'ils
meurent quelque temps apres. Si
on voyoit mourir vn homme ce-
pendant qu'on la saigne, il y au-
roit grand apparece que tel reme-
de n'y conuenoit pas, ou qu'on l'a
mal administré. Toutesfois il faut
tousiours prendre en la meillheu-
repartie, ce que nous est incertain,
& n'accuser legierement de faute
le medecin qui a ordonné la sai-
gnée, bien que le mal n'ayt prins
fin à l'aduantage du patient: & pē-
ser,

ser, que la malice & grandeur de la maladie, & non pas le remede anichilant ses forces, l'a precipité à la mort. I'accorde bien, que plusieurs foison saigne mal à propos, & que les medecins ignares y cōmettēt de lourdes fautes: toutes fois le vulgaire n'en peut, & n'en doit iuger. Ou il fera souuāt grand tort aux plus scauans: car de tous indifferamment, il en dira autant. I'en ay ouy d'autres qui disent, ne se vouloir accoustumer à ceste facon de remede, le reseruāt à quelque grand & extreme besoin, cōme pour l'imminent danger de mort. Car ils ont ferme opinion, que la premiere saignee sauue la vie infailliblement. Il est biē vray & il faut ainsi parler) qu'on ne meurt iamais de la premiere: car si on mouroit ceste fois là, on ne seroit plus saigné: & par consequāt

L telle

162 De ne craindre la saignée,
telle saignée ne seroit proprement
dicté premiere, ains vniue : d'au-
tant que premier est relatif au se-
cond, & aux autres ensuyuans.
Mais que la premiere sauue la vie,
comme ayant plus de propriété,
c'est vn erreur desia fort descou-
uert par longue experience, qui
enseigne le contraire. Car on en
voit tous les iours mourir de di-
uers accidens, auxquels la premie-
re saignée n'a peu remedier: & mil
le personnes guerissent de fort e-
stranges maladies par la phlebo-
tomie, qui ont souuent vsé de ce
remede. Ceste opinion est par trop
dangereuse & preiudiciable, d'au-
tant que les maux sont petis à leur
commencement: & pour lors peu
de malades se desfient de la guer-
son. Or ceux qui suyuent telle fan-
tasie, refusent la saignée aux pre-
miers iours, la voulans reseruer à
plus

plus grãde maladie, & à l'extreme
necessité. Cependant l'occasion
(que Hippocras à bon droit ap-
pelle soudaine & prompte) nous
eschappe: & puis quand le patiẽt,
sentant l'extremité, commence de
s'y accorder, il n'est plus à propos.
Touchant à l'accoustumance, tant
s'en faut qu'elle puisse porter dô-
mage, que plustost elle nous y sert
de beaucoup. Car celuy qui est
coustumier à se faire tirer du sang,
pourueu que la force n'en soit eui-
demment diminuee) il l'endurera
plus gayement qu'un autre: tout
ainsi que les maux ordinaires & ja
accoustumés, s'ont moins fascheux:
suyuãt l'Aphorisme d'Hippocras,
que ceux qui n'ont accoustumé des
trauaux, combien qu'ils soyẽt fai-
bles & vieux, ils les portent mieux
que les robustes & ieunes. Don-
ques il ne faut pas tant priser la

164 De saig. en tout âge, & sem. gros.
premiere saignee, & la saignee en
general ne doit estre ainsi suspe-
cte au peuple, quād vn sçauant &
sage medecin l'ordonne, puis que
ce remede nous est enseigné de
Nature, & est fort aysé, seur, &
profitable à plusieurs fortes de
maux.

CHAPITRE XIII.

*Qu'on peut saigner les femmes grosses, les
enfans, & les vieux.*

LE peuple a sçeu quelque fois
des medecins, qu'il est dange-
reux de saigner les femmes encein-
tes, les enfans, & les vieux Mainte-
nant si le medecin le veut faire, on
estime que ce soit vn acte nou-
veau, temeraire, & hazardeux: &
si l'aduiant que le malade meure,
ce remede sera non seulement
reproué, ains reproché bien ai-
gre-

grement : nonobstant que le mal,
& non pas le remede, ait fait mourir le malade. Si on s'en trouue biē,
c'est à leur dire) plus de cas fortuit,
que de bonne conduite. Dequoy
il ne se faut esbayr, puisque noz pe-
res ont eu ceste mesme opinion, &
l'ont persuadé au peuple. Je dis, noz
peres, les medecins qui ont esté
despuis deux ou trois cens ans. Ils
entendoyent, que Hippocras & les
autres enciens, auoyent enseigné,
que c'estoit vne grand' faute : &
combien que souuent la seignee
leur sembla necessaire, ils ne
l'osoient pas ordonner. Mais
s'ils eussent bien leu les liures
de ceux qui ont de plus pres suiuy
les premiers Medecins, & sont
presque au milieu d'Hipocras & de
nous (quant au tamps de leur vie)
Grecs & Latins, gens rares en sça-
voir, & consommés en methodi-

L 3 que

166 De saig. en tout âge, & fem. gros.
que experience, ils eussent mieux
entendu l'aduis de noz bons au-
theurs, q̄ souloyēt en peu de parol-
les creuement escrire leurs reigles.
Car pour signifier, que la force du
patient est sur tout requise au faict
de la saignée, ils ont dit, que les
viellards & les enfans en doyuent
estre esgaux: & ont encor de plus
pres limite l'âge qui la peut endu-
rer, de quatorze iusques à soixante
ans pource que ceux qui demeu-
rent dessous ce terme, ou qui le sur-
passent, communement n'ont pas
conditions que y sont requises.
L'ordonnance estant generale: de
laquelle on peut dispenser & dis-
poser particulièrement, sans con-
treuenir à l'intention de ses au-
theurs, comme si on rencontre (ce
qui aduiēt bien souuent) vn enfant
de bonne charrure, ferme & es-
paisse, estant fort & vigoureux, ou

va

vn viellard robuste, lesquels ayent grand besoin de saignée, à cause de leur mal. Galen nous a fait entendre, qu'il ne se faut tant arrester au nombre des anneés, qu'à la vertu: laquelle on peut comprendre du port esgal vehement, & grand, cōme d'un signe tresueritable, & qui ne faut iamais de tesmoigner assurément la force. Et pourtant aux septuagenaires qui ont semblables ports, il permet la saignée, si le mal le requiert: pource (dit-il) qu'il y en a d'aucuns fort sanguins & robustes en l'aage de septante ans, comme il y en a d'autres à soixante qui ne la pourroyent supporter. Quand aux enfans, il n'a iamais permis qu'on les phlebotomast non pas craignant de leur foiblesse (car ils ont plus de force vitale & naturelle, qu'ils n'auront à vingt ou à trente ans) ains pour l'aïssée

L. 4. dis.

168 De saig. en tout âge, & fem. gros.
dissipation de leur substāce, rare, &
fort resoluble. Toutesfois on a es-
prouvé, que souuent la seignee
leur est profitable, voire aux moin-
dres de six ans, comme plusieurs
tesmoignent, & nous l'auons quel-
quesfois heureusement esprouvé.
Auezoar escrit, auoir faict saigner
son fils qui n'auoit pas trois ans,
dont il se trouua biē. Et pourquoy
en seroyent-ils du tout forclos, si
mesmes estāt en la māmelle, quel-
quesfois ils saignent fort du nez,
sans qu'il leur en prenne mal? St
Nature de son mouuement se des-
charge quelque fois du sang aux
enfans, le medecin qui n'est que
son ministre & imitateur, ne l'o-
sera il entreprendre? Vn ieusne
enfant saignera plus d'un coup de
poind au nez, que nous n'en tire-
rons du bras à vne fois: car il faut
auoir esgard sur tout à la quantité,
&

& aduifer de ne leur en oster beaucoup. Dont à bon droit on pourra excuser nostre Galen, qui ne leur permet la saignee: pource que de son temps ils la faisoient fort grande: car pour vn iour on eust tiré quatre liures de sang, & il dit en auoir veu fortir iusques à six liures, au profit du malade. Auourd'huy c'est beaucoup d'en auoir trois ou quatre paletes (qui sont dix ou douze onces) d'un ieune homme qui soit robuste: & des enfans, en proportion. Encor entendōs nous, que tels enfans soyēt habitués de la charnure dessus mentionnee: outre ce que leur mal en doit faire instance. Touchant aux femmes grosses, Hippocras à escrit, que la saignee les met en danger, non pas de leur personne, ains d'auortissement, mesmes si l'enfant est grandet, pource qu'il

L 5 est

Aph. 61.
lin. 5.

est frustré de sa nourriture. Ainsi dit-il estre impossib'le, que le fruit soit bien sain, quand la mere a ses fleurs en bonne quantité, durant la groisse. Mais quand on voit que la repletiõ outree, causee de grãd' oisiveté, avec abondãce de viures, & bonté de nature, menace d'estouffer l'enfant, ou le contraindre à desplacer (comme il aduient à quelques vnes, qu'à faute d'estre saignees, passēt les trois ou quatre premiers mois, s'affoulent de leur ventree) pourquoy n'ostera lon du sang qui est trop abondant & dommageable? Si la mesme abondance, ou bien moindre, par vne fleur ardente est eschauffee outre mesure, & cōmence à bouillir, faisant presque rōpre les veines, n'oserōs-nous (pour respect de la groisse) vuidet vn peu de sang. & esuēter la veine, quād la femme grosse
brulle

brusle de fieure? Hippocras dit, *Aph. 28.
liar. 5.*
qu'un mal aigu, tel que j'ay pro-
posé, est mortel en la femme en-
ceinte. La raison est qu'il y con-
vient faire grand' abstinence, la-
quelle tuera l'enfant: ou si on luy
permet grand' nourriture, la fieure
s'augmentera, pour les faire tous
deux mourir. La saignée ne fait
pas plus de mal, que la grand' ab-
stinence: & ne peut causer que l'a-
uortissement, comme dessus est
dit. Or il est moins mal d'en perdre
vn que deux: mais le plus souuent
tout est preserué, Dieu mercy. Et
comment pourroit estre sain l'en-
fant, dans le brasier de sa mere?
Quel aliment luy donnera le sang
qui bouil? Il faut par tous moyens
estaindre ce grand feu, pour sou-
lager la mere & l'enfant. Hippo- *Aph. 1. li.
4. & Aph.
29. liar. 3.*
cras nous permet de purger vne
femme grosse, depuis le quart mois
iuf.

172 De saig. en tout âge, & fem. gros.
iusqu'au septieme: à quoy tous nos
docteurs consentent. Si donc la
femme enceinte peut sans aucun
dommage, endurer la purgation,
laquelle agit, trouble, & esbran-
le le corps sans comparaison plus
que la phlebotomie (mesmement
les fortes medecines, desquelles
vsoit Hippo.) pourquoy n'oserōs-
nous vser de la saignee, quand il en
sera de besoin: mesmes consideré,
que c'est vn des remedes le plus
seur & aisé: Car on sort tant de
sang qu'on veut, & nō plus: com-
me estant en nostre puissance de
l'arrester à chasque goutte, ce que
ne pouuons pas des medecines,
quand elles vident plus que nous
ne voulons. Mais que respondrez-
vous à ce, que plusieurs femmes
continuent d'auoir leurs fleurs,
durant toute la groisse, sans qu'el-
les ou leur fruct en vaille moins?

Outre

Outre ce nous voyons souuent
qu'une femme grosse, saignera
beaucoup du nez, ou d'une playe,
sans aduorter ou rapporter aucun
mal. Ce sont experiences qui ad-
uiennent journellement, desquel-
les on pourroit meshuy conclure,
que la saignee n'est pas si dom-
mageable aux femmes grosses,
qu'on a par cy deuant cuidé. Tou-
tesfois afin qu'on ne pense, que
cette opinion soit nouvelle, & des
gens d'auourd'huy, Celle (qui fut
du temps d'Auguste, il y a plus de
mille & cinq cens ans) a fort bien
remonstré, qu'il ne faut rien plus
considerer, que la vertu de ceux
qu'on doit saigner, disant: De ti-
rer du sang aux femmes qui ne
sont pas enceintes, & aux ieunes
personnes, cela est vieux: d'esprou-
uer le mesme aux enfans, aux
vieillards & aux femmes grosses,

Liv. 2. c.

10.

“

“

“

“

“

“

il

174 De saig. en tout âge, & sem. gros.
,, il est nouveau. Car les anciens ont
,, estimé, que le premier & dernier
,, âge ne pouuoit endurer tel reme-
,, de: & s'estoyent persuadez, que la
,, femme auorteroit d'estre ainsi
,, traitée durant sa grosse. Depuis
,, l'usage a demonstré, que ces rei-
,, gles ne sont generales & sans ex-
,, ception, ains qu'il y faut adiouster
,, quelques meilleures obseruations,
,, auxquelles soit adressé le iuge-
,, mēt du guerisseur. Car il ne se faut
,, pas arrester à l'aage, n'à ce qu'on
,, porte, mais aux forces tant seule-
,, ment. Dōques si la personne ieu-
,, ne se treuve foible, ou la femme
,, qui n'est pas grosse a peu de for-
,, ce, on faict mal de leur tirer du
,, sang: parce que la vertu qui reste,
,, en languit & se meurt. Mais vn en-
,, fant bien ferme, vn vieillard fort
,, robuste, & la gaillarde femme en-
,, ceinte, en peuuent seurement
gue

guerir. Toutesfois en ce cas, l'i-
gnorant Medecin peut aysement
faillir, d'autant qu'il y a volôtiers
moins de force en ces aages-là: &
que la femme grosse a besoing de
sa force, apres la guerison, nō leu-
lement pour soy, ains aussi pour
l'enfant. Parquoy le principal de
l'artifice, requerant discours &
prudence, gist en cela, de ne con-
ter point les anneés, & de ne re-
garder à la seule conception, ains
estimer la force, & d'icelle com-
prēdre s'il en pourra souurer pour
soustēnir l'enfant, le vieux, où en-
semble deux corps en vne femme.
Par ces doctes propos on peut en-
tendre facilement, en quel erreur
ont versé noz peres depuis enui-
ron trois cens ans, iusques à no-
stre temps, que les sciences ont
repris leur ancienne dignité, par
l'ouuerture des bons liures, que
l'igno

176 De saig. avec grand discretion,
l'ignorance auoit tenu cachez.
Et pouuons dire comme Celse,
que nos ancestres ont frustré de la
saignée les femmes grosses, les en-
fans, & les vieux, sans aucune di-
stinction: depuis l'experience gui-
dee de raison, a faict cognoistre
aux plus suffisans de cest âge, qu'o
les peut bien saigner, quād le mal
le requiert, & on le peut suppor-
ter. Donc, que le populaire, qui a
esté mal instruiet, cesse meshuy de
faussement calomnier les bons &
sages Medecins, qui avec grand
respect & meure deliberation,
employent ce remede, quand il
en est besoin.

CHAPITRE XV.

*Contre ceux qui temerairement & trop
souuent vsent de la saignée.*

CE que ie viens de remonstrier
au precedent chapitre, pour-
roit

roit entretenir l'erreur de ceux qui trop volontiers vsent de la saignée, sans aucune discretion. l'en voy plusieurs, qui pour peu de mal qu'ils se sentent, soudain veulent être saignez: & il y a des barbiers outre cuidez, qui sans aduis de Medecin, vsurpent ce remede à tout propos. Il est fort singulier, quand on le sçait accommoder: mais le seul Medecin (compreñat sous ce nom, le docteur Chirurgien) en doit auoir la charge. Car il faut estimer la force du malade, & la grandeur du mal, present ou aduenir: qui sont les deux conditions concludantes à la saignée. Or c'est vn grand dommage, de saigner indiscrettement & sans besoing: parce qu'à la necessité on n'y peut recourir, le corps estant plus espuisé qu'il ne deuroit, & affoibly par le gast des esprits: lesquels se

M per

*En lin.
de la sca-
tis.
Lan. 1. c. 1.*

178 De saig. avec grand' discretion,
perdent & versent en quātité no-
table, quand on vuide beaucoup
de sang. Dont il aduient, que le
corps estant refroidy, les opera-
tions naturelles sont mal execu-
tees. Parquoy Galen disoit bien,
qu'il n'est expedient de saigner
plusieurs fois l'annee. Celse par-
lant en general, donne ce conseil,
qu'on doit estre aduisé, de ne con-
sumer en santé les remedes qui
appartiennent aux maladies. Ainsi
en temps de paix il ne faut gaster
les provisions & munitions de
guerre, de peur d'en auoir faute
au besoing. Le sang est thresor de
Nature, lequel on ne doit ietter
hors, que pour sauuer le demeu-
rant: comme quand le mal est si
grand & impetueux, qu'il peut
tout faire perdre. Ainsi les mar-
chands en l'extreme fureur de la
tempēste, & des orages sumer-
geant,

geant, ne font pas difficulté de perdre leurs richesses, pour alléger la nef, & sauuer leurs personnes. Il n'est pas permis de saigner, que la grandeur du mal present ou aduenir (comme nous auons dit) ne le suade: & que la force y consente, estant suffisante à soustenir le corps apres la phlebotomie. Si l'un des deux y manque, c'est mal faict de saigner: veu mesmement que la seule repletion & abondance de sang (sinon qu'elle menassast de quelque fascheux accident) ne suffit à persuader ce remede. Car à vn corps autrement sain, l'abstinence, le flux de ventre, le bain souuent reitere, la grande friction, ou le seul exercice, y peut assez remedier, comme Galen a bien deduit. De saigner vne personne, pour la seule chaleur excessive du foye, ce n'est pas tousiours

*Meth. lin.
2. ch. 6.*

M. 2 Pvsz

180 De saig. avec grand' discret.

à propos: veu qu'il y a prou des
maulx causez de chaleur, esquels
l'usage des choses froides conuēt
trop mieux, que la phlebotomie.
Outre les deux susdictes condi-
tions (qui seules indiquent la sai-
gnee) il y a plusieurs esgards par-
ticuliers, qui nous seruent de cir-
constances, & sont comprins sous
la force de celuy qu'on veut sai-
gner: lesquels il faut diligemment
observer, & ne tirer du sang indis-
crettement à toutes personnes, en
toutes régions, & en toute saison:
ce que le peuple n'entend pas. Les
gens maigres à grosses veines, ont
beaucoup plus de sang que les
gras, qui par consequent ne sup-
portent si aysement la saignée. Es
pays froids les gens sont grands
mangeurs & beueurs (mesme-
ment de chair & de vin) abondent
en nourriture: dont il aduient,
qu'ils

qu'ils engendrent beaucoup de sang, & peuvent supporter la saignée, plus que ceux des regions contraires. Car la chaleur dissout l'union de noz forces, & alanguit le corps : outre ce qu'elle dissipe nostre substance, & ne permet faire provision de beaucoup d'humeur. Voila pourquoy les gens sont fort petits & grasles és regions plus chaudes, & ne peuvent (sans preiudice de leur santé) endurer la saignée, ny beaucoup, ny souvent. Touchant à la saison, si c'est pour preuenir les maux. Hip-

*Aph. 55.
lin. 7.*

pocras nous enseigne, qu'on doit saigner au printemps : parce qu'adonc le sang abonde, & la force est plus grande, à cause de l'air temperé. Mais si en autre tēps on a besoin de saignée, il n'en faut faire difficulté: pourueu qu'on ait ce respect, d'y estre plus chiche, &

M 3 sur

182 De saig. avec grand' discretion,
sur tout en esté. Enquoy se faillent
lourdement les Empiriques, qui
sans discretion saignent prodiga-
lement és fieures ardentes, qui
regnent sous la Canicule. Je diray
encor cela pour conclusion, qu'il
ne faut moins de iugement & suf-
fisance à bien ordōner la seignee,
que la purgation: veu mesmement
que la purgation affoiblit moins
le corps, quand la vertu de la me-
decine, & la force du patient, sont
cognues, & les humeurs bien pre-
parez. Car les fautes qui en peu-
uent aduenir, ne sont de telle im-
portance, que celles dela saignee.
Aussi faut-il qu'elle soit diligem-
ment obseruee, & prudemment
dispentee, comme plus grand re-
mede que la purgation. Car Galē
en priue les enfans, ausquels tou-
tesfois il permet les medecines.
Donques il n'en faut vser si fa-
mī

milieremēt, comme i'en voy plusieurs, qui se font saigner comme par gayeté de cœur: & le Magistrat deuroit interdire aux barbiers d'executer cela sans l'ordonnance des Medecins.

CHAPITRE XVI.

Que la purgation peut conuenir à toute saison, voire durant les iours Caniculaires.

LE peuple ayant ouy souuent mentionner aux Medecins, les iours Caniculiers, pour suspects fascheux & ineptes à la purgatiō, suyuāt l'opinion des anciens, cui-de parfaictement que c'est mal entrepris, de donner aucune medecine durant telle saison, nonobstant qu'elle soit autrement necessaire. Nos predecesseurs ont mal fait, de leur alleguer telles rai-

M 4 sons

184 De purger en toute saison,
sons, qui meruent grande dislin-
ction. Car les idiots, ayans retenu
la reigle ainsi pure & simple, com-
me leur a esté prononcée, sans la
scauoir limiter, auioird'huy veu-
lent debatre contre les Medecins,
de ne purger durant la Canicule,
au moins ils trouuent fort estran-
ge, & en murmurent, si quelqu'un
l'enteprend. Pour les oster de cest
erreur, nous serons contrains de
leur interpreter l'aphorisme d'Hip-
pocras, où est le fondement de ce
propos. Il dit, que l'usage des me-
dicamens laxatifs est moleste &
difficile, dessous & enuiron le Ca-
nicule: signifiant, qu'il y a des au-
tres temps plus conuenables, &
que cestuy cy est le pire. Qui sai-
nement entendra ces paroles, il ne
conclurra pas tout soudain, que le
purger soit condamné & banni de
telle saison, tellement qu'on ne le
puisse

*Aph. 3.
li. 4.*

puisse quelque fois introduire, quand il est de besoin : ains qu'il apporte plus d'incommodités, & fasche dauantage, que deuant ou apres le Canicule : & c'est à cause de l'air inflammé. Car durant la Canicule, nostre corps brusle, & fond tout de chaleur. Les medecines purgatiues ont certaine horreur (mesmement celle des anciens, violentes extrememēt) qu'il n'est possible d'endurer sans desplaisir & grand' peine, outre le danger qu'il y a de allumer vn plus aspre feu. Dont il aduient que pour estre ingez inconsiderammēt durant telle saison, plusieurs tombēt en fièvre, comme dit Galen. Outre ce, nostre force desia foible & abatuë par la chaleur de l'air, deuiēt encor plus lasche par les medicaments. De sorte que nous pouuons

*Ale com.
du susd.
Aphor.*

M 5 ble

186 De purger en toute saison,
ble à purger nostre corps : & qu'il
ne le faut entreprendre, sans que
le mal nous y contraigne. Car qui
auroit à prendre medecine vne
fois l'an (comme doyuent faire
faire ceux, qui ordinairement apres
vn grand amas d'humeur perni-
cieux, tombent en quelque mala-
die) il feroit mal de choisir ou at-
tendre les iours Caniculaires. Le
prin temps y est plus propre, ou
bien l'autōne, selon que ces maux
coustumiers sont familiers au tēps
d'hyuer, ou à l'esté. Quant c'est
pour la precaution (c'est à dire,
pour preuenir aux maladies) &
nō pas pour guerir le mal present,
nous vuidons la matiere long-
temps auparauant, & elisons le
mois, le iour, & l'heure qui mieux
s'accordent à nostre intention:
c'est que le ciel se trouue clair &
serain, l'air temperé, & le temps
frais.

frais. Mais quand on est de fait
malade, & la purgation y est re-
quise, il ne faut rien differer, ne
regarder à autre chose, qu'à la for-
ce du patient & à la sorte des me-
decines. La vertu est plus forte,
aux premiers iours du mal: l'occa-
sion qui se presente à nos reme-
des, est fort soudaine, & il la faut
prendre par le front (comme on
dit en commun proverbe) où elle
a des cheueux. Ceux qui attendēt
l'ēdemain en toutes deliberatiōs,
viennent souuent mal à propos,
augmentent par accident le de-
sordre, & causent vne grāde ruine.
Doncques si la necessité requiert
& desire instamment vne purga-
tion, nous ne deuons auoir esgard
au temps, sinon pour y approprier
la medecine. Car si c'est en temps
d'esté, il la faut plus benigne, &
sur tout quand l'air brulle dessous

188 *De purger en toute saison,*
la Canicule. L'hyuer supporte
mieux les fortes, le temps moyen
demande les moyēnes. Avec ceste
limitatiō, no^r faisons aduenir nos
drogues à toutes les saisons de l'ā,
au profit des malades. Parquoy il
ne faut plus abuser de la sentence
d'Hippocras, laquelle sera tous-
iours veritable: c'est, que durant
les iours Caniculiers, nos corps
supportent moins facilement d'e-
stre purgez, qu'en autre temps:&
pource les medicamens doyuent
estre fort benigns, quand l'espece
du mal en requiert l'vsage. Et
quoy? si i'ay besoin de vuidier la
cholere, qui fait la fieure tierce, ou
l'ardente fort dangereuse, voyant
que nous sommes dessous la Ca-
nicule, faudra-il que i'attēde meil-
leure saison? Si on ne purge l'hu-
meur, la maladie fera rage de tour-
menter le corps, elle abbatra de
forte

forte les forces de nature (assez affoiblie de la saison) qu'elle ne pourra rien vuidier de la matiere, qui en fin l'accablera. Lairrons-nous mourir le malade , à faute d'un peu d'ayde, alleguans l'incōmodité des iours Caniculiers; Encores si c'estoit vn mal qu'on peut trainer hors de ce temps là, il y auroit quelque couleur d'impetrer vn delay. Mais quand il faut , ou guerir , ou mourir dedans ce terme , si on void que la purgation soit à propos, il n'en faut faire difficulté? & si le malade meurt, c'est du mal violent , & non pas du remede. Qui ordonneroit la medecine autant forte , qu'aux saisons les plus propres à supporter les laxatifs, lesquels arrachent de tous coustez & desracinent la matiere qu'ils ont choisie, il se trouueroit frustré de son intētion , & le dom-

ma

290 De purger en toute saison,
mage qu'il causeroit, passeroit de
bien loin la commodité pretēduē.
Car Hippocras tient pour suspec-
tes les medecines, durant la Ca-
nicule, à raison de leur vehemen-
ce, n'ayant eu le bon homme en
vsage, que celles dont nous faisons
aujour d'huy doute d'vser, mesmes
en hyuer, & en personnes fort ro-
bustes. Qui voudroit interpreter
son aphorisme, des medecines
qu'il vsoit nous pourriōs bien te-
nir encores ceste conclusion, qu'il
ne faut du tout riē purger dessous
la Canicule. Car noz corps sont
deuenus de peu à peu si delicats &
foibles, que nous ne sommes que
d'enfans, aupres des hommes du
temps passé. Qui de nous pourroit
endurer la saignée iusqu'à six li-
ures, pour vne fois, comme à veu
Galen en ceux de son aage? qui
toutefois n'estoyēt pas robustes.

Que

Que du temps d'Hippocras leurs medecines en proportion estoient si violentes, qu'ils nous font presque horreur d'en ouyr parler, tant s'en faut que nous les accommodions aux iours Caniculiers. Encore ne les defendent-ils pas totalement: car ils disent seulement, que la purgation est pour lors malaisée. S'ils eussent eu l'usage de nostre casse, du sené, rhubarbe, mäne, syrop rosat, & autres legieres medecines, qui ne font point de violence, ils n'eussent pas trouué mauvais, de purger durant les grands chaleurs, quand les maux nous en sollicitent & importunent. Il faut donc ainsi dire, concludant à la verité que pour double raison la sentence donnée par Hippocras, ne fait point contre ceux qui purgent au iourd'huy regnant la Canicule: veu qu'il ne defend pas
absol-

192 De ne purger en toute saison,
absolument la medecine laxati-
ue, ains se monstre seulemēt, qu'il
en faut sobremēt vser:& que nous
nous nous abstenions des siennes,
confessans que ce seroit mal fait
de les exhiber à noz malades, es
iours Caniculiers.

L'adiousteray icy pour le plaisir
des femmes, qui cōtreroient plus
cela, que les hommes (entrepre-
nant de remonstrier aux medecins,
qu'ils ne doyuent purger durant
la Canicule) vn conseil tres-pro-
fitable à la santé de leurs maris.
C'est, que la copulation charnelle
n'est moins suspecte dorāt la cha-
leur de l'esté, que la purgation.
Qui plus est, le ieu d'amours, doi-
est suspendu entierement, où la
medecine a souuent lieu. Car on
purge pour recouurer santé & da-
me Venus la ruine. Celse dit, qu'en
esté (s'il est possible) il en faut du
tout

Lib. 1. c. 3.

tout abstenir, & le commun proverbe ensuit telle opinion, disant qu'en esté on doit mouiller le bec, & auoir le membre sec. Les autres disent, tous les mois qui n'ôt point de R, laisse la femme & prens le verre. Mais ie ne suis pas tant rigoureux: ie n'ordonne que certains iours suspects à la besoigne. Ce sont lesdicts Caniculiers, qui consument assez le corps, le lassent & eneruent prou, sans qu'on traualle d'auantage à l'appetit des femmes. Ils commencent enuiron le vingtième de Iuillet, & durent quarante iours. C'est le caresme ou quaranteine des mariez, qui doyuent lors abstenir totalement de l'œuure de la chair. Et voila ce que les femmes ont principalement à soigner (faisant refus de leurs personnes, si elles s'en peuvent deffendre) & non pas cōtre-

N dire

194 *De purger en toute saison,*
dire aux Medecins touchant la
purgation, ou autres remedes que
sçauent bien s'accommoder à la
saison, pour peu qu'ils ayent de
iugement.

CHAPITRE XVII.

*Comment il se faut gouverner le iour qu'on
prend medecine. Si on peut dormir apres:
De l'heure du bouillon lauatif: Des repas
qui commencent à ce iour-là: & pourquoy
on ne doit sortir de la chambre.*

IL me semble que ce sera bien
fait d'instruire le vulgaire, com-
ment il se doit gouverner le iour
qu'il prend medecine, sur tout en
estat neutre, quand il n'est pas ma-
lade au liét, & en plein pouuoir du
Medecin: lequel en ce cas le doit
conduire de pas en pas, comme il
cognoit estre de besoin, selon la
nature du mal, & la condition du
mala

malade. Car ie ne veux mettre ma faucille en la moisson d'autrui, ie n'entens parler qu'à ceux qui n'ont auprès d'eux que leurs seruans ordinaires, & qui ne sçauent comment il se faut traicter ou gouverner, quand il leur conuient prendre, ou qu'ils ont pris medecine. Or tels soyent aduertis, qu'il faut auoir legierement souppé le soir auparauant, afin que sur le matin, apres auoir bien dormy, l'estomach se trouue vuide. Autremēt, la vertu de la medecine, detrempee de la viāde encores indigeste, se rompt & affoiblit. Ainsi l'on dit vulgairemēt, que le iour de la medecine est vne grand' feste: parce qu'il faut ieūner la veille. Pour la prendre plus aysement, & sans guieres apperceuoir sa mauuaise faueur, il est bon de mascher auparavant vn peu d'escorce de citron,

195 *Regime pour vn iour de med.*
tron, ou d'orāge, ou vn peu de gi-
rofle : dequoy la bouche estant
preoccupee & eschauffee, n'ap-
perçoit tant le goust du medica-
ment. Et pour ne sentir l'orrible
odeur, il faut bien couvrir le ver-
re ou le gubelet, d'un linge trē-
pé en bon vinaigre rosat : lequel
sera meilleur estant musqué, si on
a le dequoy, & que ce ne soit vne
femme subiecte à la matrice. Pour
empescher le vomissement, il n'y
a rien de meilleur, que soudain
apres auoir bien rincé la bouche
de vin trempé ou autre liqueur
aggreable, humer vne gorgée du-
dit vin, ou de l'orge mondé, ou de
la tisane, du bouchet, ou quelque
bouillon. Car par ce moyen on la-
ue le gosier & l'œsophage (c'est
le canal de la viande & du breuua-
ge, depuis la bouche iusques à l'e-
stomach) où la trace & impression
de

de la medecine s'arreste fort long
temps, & se represente à la bou-
che. Dont est causé vn desdain, &
le vomissement : nommément si
l'orifice superieur de l'estomach
(qu'on appelle le cœur) n'est lavé
& nettoyé de la qualité odieuse
du medicamēt. Car de là il se ren-
uerse à vomir. C'est ainsi que ie le
pratique, enuers ceux qui craignēt
de reiecter la medecine, comme
ils ont de coustume : & peux bien
asseurer, qu'à peine en ay-je veu
de cent vn, qui ce faisant, l'ait vo-
mie. Il ne me chaut quelle liqueur
ce soit, pourueu qu'elle s'accorde
avec la medecine, comme les sus-
nommees, esquelles on ne fe-
roit difficulté de tremper vn laxa-
tif, quand il seroit ainsi plus ag-
greable à la personne. Il y a d'au-
tres remedes pour empescher le
vomir : comme de mascher vne

N 3 pom

198 *Regime pour vn iour de med.*

me, poire ou autre fruit, & en a-
ualler vn peu du suc: flairer du vi-
naigre, tremper les mains dans
l'eau froide en vn bassin, ou les
couvrir d'un drap mouillé de vi-
naigre trempé, qu'on appelle oxy-
crat: ne parler, ne cracher, ou toussir,
n'autrement agiter le corps:
& se tenir en son ieant quelque
temps, & puis se promener. Vn
des meilleurs remedes est aussi,
d'envelopper le col d'un linge bien
chaud. Et voila comment on peut
euitier le vomissement: qui est trop
odieux, tant parce qu'on a double
peine, l'une à prendre la medeci-
ne, l'autre à la rendre: & de ce qu'on
n'a rien aduancé: car il faudra re-
commencer, si on ne la retient au-
moins vne heure, ou environ. Ce
terme passé, il ne se faut autrement
contraindre à ne vomir point:
d'autant que la medecine ne fera
pas

pas guieres moins, que si on la gar-
doit plus long-temps: & par le vo-
missement on reiecte quant &
quant beaucoup d'excremens, qui
se vident ainsi plus aysement, au
profit de la personne: & de se con-
traindre dauantage à retenir cela,
apporte souuent de grands incon-
ueniens, foiblesse de cœur, eua-
nouissement, sucur froide, grand
passion d'estomach, comme s'il
deuoit creuer. Puis que la matiere
incline en haut estant assemblee
dans l'estomach, permettez qu'elle
uide par là: c'est vn beau des-
chargement. Et quand la medeci-
ne qu'on reiecte ensemblement,
ne feroit autre chose, ce n'est peu
de profit. Mais (comme i'ay dit)
elle ne lailra pas de chasser les au-
tres humeurs par le bas. Car la
qualité & vapeur se versant bien
tost par tout le corps, fait la prin-

200 *Regime pour vn iour de med.*
cipale (sinon totale) operation.
Quant a dormit apres, ie ne le de-
fens iamais, en estant persuadé tât
de la raison, que de l'experience.
De ceux qui la defendent, les vns
craignent que la medecine agitee
de la chaleur naturelle (qui se ren-
force au dedans par le sommeil)
en deuienne plus forte & furieuse.
Et que ne l'ordonnent-ils si foi-
ble, qu'avec le sommeil (fort ag-
greable aux preneurs de medeci-
ne, & sur tout du rhubarbe) icelle
deuenant plus gaillarde, face le
deuoir qu'on en pretend? Les au-
tres au contraire, ont peur que le
medicament diminuë de sa vertu,
estant affoibly de ladicte chaleur.
Et que ne l'ordonnent-ils d'aurât
plus fort, qu'ils pensent qu'il per-
dra de sa vertu par le dormir? Ou
pourquoy tous d'un accord le
permettent-ils, voire l'ordonnēt,
sur

ſur les pillules ? On dit, qu'icelles eſtant fonduës, & leur vertu exci-
tee par la chaleur naturelle, ope-
rent pluſtoſt & mieux. Et n'eſt-il
pas auſſi bõ, que la vertu d'un po-
tus, d'un bolus, ou d'une tablette
laxatiue, ſoit tantotſt excitee, afin
qu'ils beſoignent ſans grand de-
lay, ennuyant l'eſtomach & tout
le corps de ſa preſence? Quelques
vns craignent, que les vapeurs de
la medecine ne montent au cer-
ueau: qui eſt ce qui les invite ainſi
à dormir quelque fois de ſi grand'
force, qu'il y a extreme peine de
s'égarder: & les perſonnes en ſont
infiniment ennuyees, d'eſtre con-
traints de s'ẽ abſtenir. Et que peut
nuire ceſte vapeur? Mais au con-
traire, elle eſt fort profitable, quãd
nous voulons purger le cerueau.
Car telle vapeur y entrant, elle en
retire ou chaſſe les humeurs que

N 5 nous

*Aph. 15.
l. m. 4.*

nous voulons euacuer. l'accorde bien, que quād la medecine commence à operer, il ne faut plus dormir: sinon qu'on voulut arrester son operation ainsi qu'il est quelquefois de besoin: car le dormir fait cesser toute euacuation, exceptee la sueur. Dont Hippocras dit tresbien, Quand tu voudras que l'Hellebore purge dauātage, remue le corps: & quand tu voudras que la purgation cesse, fais dormir & non mouuoir. Il y en a qui osent biē dire, que la medecine par le dormir se conuertit en nourriture (dont nous sommes frustrez de nostre intention) mesmes si elle est debile: comme de la casse, manne, tamaris, sené, rhubarbe, & semblables. O la grand' viande pour desieuner! Est-il possible que le medicament deuienne aliment, veu qu'il est estranger
à no

à nostre nature, & non familier en substance, pour endurer telle metamorphose ? Ils ne s'auissent pas que ç'a esté par bonne astuce, que nos ancestres ont persuadé au peuple, que les medecines, quelque-fois se conuertissent en nourriture : afin que si elles ne produisent l'effect pretendu , le patient n'en soit marry, fasché & despiré, comme si elle deuoit apporter quelque dommage. Car c'est la plus belle & fauorable excuse du monde de dire, que la medecine (qui n'a eu assez de force à operer) se soit conuertie en aliment. Outre ce, ie n'accorde pas, quel'estomach ait plus de force à digerer par le dormir, ainsi que ie pense auoir suffisamment prouué en mes Paradoxes. Mais ie m'oublie: il semble que i'en vueille aux medecins, ausquels ie n'entends parler

*Dec. 1.
Parad. 8.*

Obiectio.

ler en ce traicté, ains à tout autre
 sorte de gens, iusques aux Apoti-
 caires: qui nonobstant nos aduer-
 tissemens, osent bien dire quel-
 quesfois aux malades que nous
 traictons, qu'il ne faut dormir a-
 pres la medecine. Parquoy souuēt
 ie suis cōtrainct d'escrire au bout
 de mes ordonnances, & *superdor-*
miat, c'est à dire, qu'il dorme a-
 pres. Quelqu'un pourroit bien re-
 pliquer à ce que ie viens de dire,
 & soustenir contre moy, que l'on
 peut estre nourry de poison: com-
 me il est escrit d'une vieille d'A-
 thenes, nourrie dès son enfance à
 la Ciguë: & de la ieune Indienne,
 enuoyee au Roy Alexandre le
 grand, nourrie de Napel. Com-
 bien plus aysement pourra se cō-
 uertir en nourriture vn medica-
 ment purgatif, lequel n'est tenu
 que moyen entre le venin & le
 corps

corps humain, ainsi que Galen remonstre au cinquiesme de la vertu des simples medicamens? Il est *Responce.* aysé de respondre à telle obiection: c'est, que la poison ne pent jamais estre aliment, de sorte qu'elle soit conuertie en la substance de nostre corps: Mais que le corps se peut bien accoustumer à sa qualité, qui s'imprime de peu à peu aux esprits, humeurs & parties solides. Ainsi se peut on accoustumer au froid, à l'ardeur du Soleil, à la mouillieure, au vent, au travail à tout desordre, y procedant de petit à petit, de sorte qu'on n'en sera point offensé. Ainsi plusieurs sont tant accoustumez au malaise, & à quelques maladies, qu'ils n'en sentent rien, si l'object ou subject n'est excessif. Ainsi quelques vns s'accoustument tellement aux clysteres, medecines, & autres dro

206 *Regime pour vn iour de med.*
drogueries, qu'à la fin ils n'en font
aucunement esmeus, ou fort peu,
sinon qu'on les rende plus fortes.
Car la qualité de long temps ac-
coustumée n'excite aucune passiō,
mouuemēt, ou alteratiō au corps.
Mais que les choses ainsi quali-
fices, se cōuertissent en nostre sub-
stance (qui est autant comme dire,
qu'elles nourrissent) il ne le faut
pas croire. Touchant au bouillon
qu'on prend avant disner, il est
nommé lauatif, signifiant son vſa-
ge: qui est de nettoyer & laver l'e-
stomac & les boyaux des restes de
la medecine. Parquoy il ne doit e-
stre prins, tandis que la medecine
sejourne en l'estomac. Car en la
destrempant, il luy feroit perdre sa
force, comme si on mettoit beau-
coup d'eau sur vn peu de vin: dont
elle ne pourroit aduenir à l'opera-
tion pretēdue. Or de limiter le ter-
me

me du seiour que la medecine fera dās l'estomach, c'est chose impossible: veu que la mesme chose en meisme personne, quelquefois ira plus vite, & quelquefois plus tard, selon qu'elle r'encontrera diuerſes occaſiōs. Combien plus grand' diuerſité en eſſect, doit on attendre des diuers medicamens en diuers corps? Pourtant on ne peut dire iuſtement, qu'il faille humer le bouillon à tant d'heures apres la medecine, comme l'on fait vulgairement: ains le terme doit eſtre preſis par ceſte coniecture, laquelle ſignifie que la medecine (aumoins pour la pluſpart) a paſſé outre l'estomach. C'eſt, quand elle ne reuient plus à la bouche par ſa vapeur, & qu'o ſent l'estomach delchargé, apres quelque remuement au ventre: qu'on a bien vuidé outre ſon ordina

208 *Regime pour vn iour de med.*

dinaire, comme de la medecine: & qu'il y a notable temps qu'on l'a prise. Adonc, quell'heure que ce soit, & non plustost, il faut humer le bouillon. Depuis ce bouillon (qui est plus pour lauer, comme dit est, & faire descendre les restes de la medecine, que pour nourrir, combien qu'il y serue aucunement) iusques au disner, il faut interposer le terme du sejour, que le bouillon peut faire dans l'estomach: car on le veut lauer & rincer principalement, à ce q^u la viande suruenant rencontre l'estomach net, & n^o infect de la medecine: d'autant que les viures en seroyent corrompus. Doncques il faut differer, iusques à tant que ceste reingueur & lauaille en soit dehors, & que le disner ne rencontre ledit bouillon: Autrement il en aduiendroit, comme qui rincerait
vne

vne pinte, & y laissant la reinceure
y mettroit de bõ vin. Or ce bouil-
lon, soit en grande ou petite quan-
tité ne seiourne iamais dans l'esto-
mac plus de deux heures, comme
fait bien la moindre chose qu'on
aualle. Dont ie ne puis approuuer
ce qu'on ordonne communemēt,
de dire demy heure, ou vne heure
apres le lauatif. Vray est, qu'il
n'est possible de limiter iuste-
ment le terme du disner, non
plus que celuy dudit bouillon,
mais par coniecture, & à peu pres,
on rencõtrera l'heure. C'est, quād
il y a ja long temps qu'on a prins
le bouillon, & on sent l'estomac
vuide, comme ayant appetit. Pour
lors il faut disner, quelle heure que
ce soit: & c'est volõtiers bien tard.
Car vne medecine prinse à cinq
ou six heures du matin, à peine est
elle hors de l'estomac à neuf ou à
O dix

dix. Lors il faut prendre le bouillon: lequel s'esjounera dans l'estomac deux ou trois heures, tellement que le disner escherra sur le midy ou vne heure. Et il ne faut pas craindre, que cependant celuy qui se purge en endure quelque foiblesse. Car si le corps auoit besoin de nourriture, il en aura prins du bouillon assés pour attendre son repas. D'ailleurs, il faut dōner loisir à la medecine de faire son deuoir: & ne destourner pas Nature, qui coopere (voire fait le principal) en toute purgation. Car si on mange auant que la plus part soit executee, Nature s'amusant à digerer la viande, ne fauorise plus tant la medecine: laquelle se trouuant presque seule, n'a pas grande force. Aussi c'est l'vn des moyens que Mesuë nous enseigne, pour arrester le cours d'une medecine, quand

quand elle est trop farouche. On attribue cela au Mechoacan particulierement, & comme d'un privilege: mais cela est cōmun à tout laxatif, que son operation est affoiblie ou rompuë, si on mange ou boit quelque chose qui le puisse rencontrer. I'adiousteray encores ceste raison, que l'estomac abhorre & desdaigne la viande, tant qu'il y a du reliqua de la medecine: & si on le contraint de recepuoir le disner, plustost que d'estre bien lavé, remis, & reposé, il ne fera son profit de la viande, ains en sera plus trauaillé que substanté. Pour ceste mesme cause le disner doit estre fort legier, d'autant que l'estomac n'est pas bien à foy, tout ennuyé du passage de la medecine. Et parce que elle eschauffe & desseiche aucunement (dont il aduiët communement qu'on en est alte-

O 2 ré)

212 *Regime pour vn iour de med.*
ré) il faut vſer de choſes humectâ-
tes & rafraichiffantes, à peu pres
comme ſi on auoit la fièvre. Par-
quoy le bouilly ſera plus conuenâ-
ble que le roſty, & vn potage de
laituës, pourpie, ozeille, berrages,
& ſemblables Il faut auſſi tremper
fort ſon vin, qui ſoit rouge vn peu
couuert, & bien meur : & ſ'abſte-
nir de tout fruit mol & fuyard, de
peur qu'un flux de ventre ne ſuc-
cede à la purgatiō. Mais pour deſ-
ſert eſt permis vne poire de faueur
bruſque, cuitte & couuerte de fe-
noul doux, & encor plus le coin
ou codignac, pour reſſerrer & ren-
forcer de leur aſtriction, les parties
que la medecine & les humeurs en
paſſant ont deſbauché. De ſouper,
ie ne luy trouue pas grād lieu à tel
iour, qui eſt fort rompu, & l'eſto-
mac detracqué : de ſorte qu'on ne
le peut renger aux heures ordinai-
res

res de ses repas: sinon qu'on eust prins la medecine à deux ou trois heures apres minuiet: qui n'est pas inconuenient, si on n'a rien soup- pé, ou fort peu, le soir auparauant. Car ainsi pourroit bien aduenir, qu'on seroit prest de disner à dix ou onze heures, & soupper entre six & sept. Il y auroit aussi plus de lieu, de dormir sur la medecine, comme on fait volontiers iusques au iour. Mais d'autant que la plus part des malades, & autres qui ont à prendre medecine, veulent que l'Apoticaire mesme leur baille: & qu'il est trop incommode à l'Apoticaire de sortir auant l'aube ou pointe du iour, sans autre necessité, l'on a prins ceste heure pour la plus commune. Dont c'est environ les iours Equinoctials lesquels nous supposons, parlans absolument du iour: & aussi que

25
O 3 c'est

214 *Regime pour vn iour de med.*

c'est le temps plus propre aux purgations choisies, & non contraintes) la pointe du iour est à cinq heures: & on ne peut dîner auant onze heures, ou midy: suyuant le cōte que i'ay fait. Dont ie conseille volontiers, que ce iour là on ne soupe pas autrement que d'un coulis, ou orge-mondé, fait du bœuillon de chair, ou de laiçt d'amandres: ou bien de manger vne rostie au sucre. Ce qu'on peut prēdre six ou sept heures apres dîner: puis se coucher de là à vne heure, ou deux, pour dormir en plus grand repos, que si on auoit fort souppé, & si on est alteré, on peut boire vn peu de vin fort trēpé. Voila comment i'ordonne le regime à ceux qui sōt en ma charge, pour vn iour de medecine, s'ils me veulent croire: & comme i'en vse en mon endroit, & des miens: &

& c'est le vray *regimen artu*, que nous entendons à la fin de noz receptes. Quant à l'autre mot, qui est *custodia*, ie l'expliqueray maintenant.

Le vulgaire pense, que nous ordonnons l'arrest dans la chambre, seulement à cause que l'air extérieur peut offēcer celuy qui a prins medecine. C'est bien vne de noz raisons: mais il y en a d'autres que ie desduiray cy apres. Et quant à l'air, il y faut vser de ceste distinction, s'il est diuers ou semblable. Car s'il est de mesme temperature, & dedans & dehors la chambre (comme il est volontiers en saison temperee) cōment peut nuire l'exterieur, plus que celuy de la maisō. Quand l'air des ruēs est venteux, pluuiex, plus froid ou plus chaud que celuy de la chambre, lequel nous requerons temperé, ou de

soy ou par artifice, vrayment il y a bien grand' raison, de condamner celuy qui a prins medecine, à ne sortir de la maison. Car le froid, le vent, ou la pluy^e, surprenant les pores, & penetrât au corps esmeu, ouuert, & lasche au moyen de la medecine, l'offence grandement. Le chaud aussi, rencontrant vn corps plus ouuert & eschauffé de la medecine, peut causer fieure, grãde alteration, lassitude foiblesse, & autres fascheux accidens. Il faut se cōtenir dans vn air temperé, tel qu'on peut faire en tout tēps, pour ceux qui ont des commoditez. Mais si l'air est de soy bien moderé par tout, & tant dehors que dedans la maison, il ne peut nuire au patient: & peut on pour ce respect, tenir les fenestres ouuertes. Mais il y a autre chose qui le defend: c'est, que l'obscurité
fert

fert à la purgation , entant que les humeurs se rendent plus aisément au dedās, & vers le cētre du corps, en tenebres: estans au cōtraire inuités de la clarté & lumiere, de se presenter au dehors. Parquoy si on a grande clarté, & mesmes que les fenestres estant ouuertes , on ait l'aspect d'un lieu plaisant, ou qu'on voye dans la chambre quelques belles couleurs, tableaux, peintures, & autres ouvrages , cela peut destourner secrettement l'operatiō de la medecine. Et ainsi il vaut mieux que tout soit fermé, iusques aux vitres , & qu'on allume de la chandelle, se contentant ainsi tout le iour à l'obscur : & n'auoir point de visite , pour ne se contraindre rien, ne se resiouir extraordinairement. Car cela aussi destourne l'operation, ou la rend bien gaillarde. Les autres raisons, pourquoy

O 5 il

il ne faut sortir de la chambre, sont premierement, que si on va par ville, en tel endroit on peut auoir besoin de vuidier le ventre, qu'on n'en aura la cōmodité: & les excrémens agités, quand ils sont retenus par force, causent beaucoup d'inconueniens, outre le mal de ventre & les fascheuses trenchées.

2. Secondement, l'aller par la ville & tracasser, eschauffe le corps mal à propos, en danger d'exciter vne fièvre: veu que d'ailleurs le corps est communement eschauffé & alteré de la medecine.
3. Tiercement, si on negotie quelque chose (dequoy on ne se peut bonnement abstenir, si on a liberté de sortir) on trauaille l'esprit, qui a plus besoin de repos, quand le corps est en peine. Ce sont des poincts, qu'il faut bien obseruer. Encor ne suffit-il pas, de se reposer & se contenir
le

le iour qu'on a prins medecine: il le faut continuer iusques au l'endemain apres disner: & se retirer de bonne heure dans la maison: c'est a dire, auant soleil couché.

I'ay esté vn peu prolixé à discourir le regime de l'art, que nous disons deuoir estre obserué, quand on prend medecine: d'autant que l'on comme: cela volontiers aux Apoticairez, auxquels s'adressent noz ordonnances pour les executer: & la plus-part d'iceux entendent mal ces poincts: dont il s'ensuit, que le peuple en est plus mal seruy. Les femmes qui traittent ou gouuernent ceux qui prennēt medecine, sont encor plus ignorātes. Dont il m'a fallu instruire le vulgaire, afin que chascun pour soy entende comment il s'y faut gouuerner. Car la medecine n'est chose de petite importance, ains qui
peut

peut nuire ou profiter grandemēt,
selon que on en vsé bien ou mal.
Il ne faut oublier les trenchées, que
donne souuant la medecine: aus-
quelles nous remedierōs avec des
draps chauds, qu'on applique sur
le ventre. Ce sont des ventosités,
ou gros flegmes, qui causent ces
douleurs: scauoir est, les ventositez
excitees de la matiere esmeuë, les-
quelles enflent & tendent les bo-
yaux, tout ainsi qu'en la colique.
Les gros flegmes ne peuuent en-
trer des orifices, ou extremittez, des
veines mesaraïques, dans les bo-
yaux (ainsi qu'il faut, s'ils viennent
de plus loin) sans donner quelques
extorsions. Nous voyons souuant
des flegmes fort espais, rendus par
les dernieres selles, qui n'estoyent
pas dans l'estomac, ne dans les bo-
yaux. Car ils n'eussent tant sejour-
né là, sans que la medecine les eust
rauis

rauis & emportés. Ils viennent dō-
ques de plus haut: & faut qu'ils
passent par les bouts des petites
veines meseraïques, non sans fai-
re grand' douleur: iacoit qu'ils n'y
passent autāt gros, que nous les
voyōs au bassin. Car ils filent prin
au sortir, & despuis se ramassent.
Les draps chauds fondēt & lique-
fient ces gros humeurs, & les font
couler plus doucement: la chaleur
aussi consomme & dissipe les ven-
tuosités. Ainsi les trenchees ces-
sent de tourmenter le patient.

CHAPITRE XVIII.

*D'où vient communement, que les plus
cheris meurent le plus
souuent.*

ON voit souuent aduenir, que
le mary fort chery de sa fem-
me, & mignarde à toute outrance,
mour-

222 *Que les plus chers meur. le plus*
mourra plustost (le reste demeurât
semblable, quāt à la maladie, aage,
condition & force du patient, la
saison, le lieu, les commodités re-
quises, & autres particularités)
que celuy duquel la femme vou-
droit bien estre vefue. Cōme aussi
la femme, de qui le mary sera tant
amoureux, qu'il semblera en estre
assotté, mourra plustost, que telle
que son mary aimeroit mieux en
terre qu'ē pré. On voit de mēmes
au faict des peres, & des meres
à l'endroit de leurs enfans. Car ils
perdent le plus souuēt ceux qu'ils
aiment le plus. Je ne dis pas que
cela soit d'ordinaire, mais qu'il ad-
uient fort souuent: de sorte que le
vulgaire s'en plaind, cōme si l'ex-
cessiue (& quelque fois desordon-
nee) amitié, estoit cause de la
mort. Ce que ie ne veux pas re-
prouuer, scachant que Dieu peut
estre

estre offencé, & se courroucer de l'extreme affection, qui transporte les personnes ainsi passionnees, & les destourne de son seruice (qu'il requiert de tout le cœur, de toute la pensee, & de tout l'entendement) & les empesche de s'accorder humblement à sa sainte volonté. Dont souuent il oste, ce que nous auons de plus cher en ce monde, comme vn fils vnique, bien né & de grand' esperâce, afin que nous nous plaisions moins en ceste vallee des miseres, & desirions la fruition de l'object digne de l'excellence de nos ames. Toutefois parlât encores humainemēt, & comme il nous appert au sens, i'ose biē dire, que l'excessiue amitié que l'on porte aux siens, jointe à indiscretion & ignorance, est souuent cause de la mort de ceux qu'on chert le plus tendrement.

Car

224 *Que les plus cher. meur. le plus*
Car de ceux qu'on n'ayme pas tāt,
on en laisse volontiers le penle-
ment & la charge totale aux me-
decins, & aux personnes soigneu-
ses de leur service: lesquels sou-
uent on appelle & employe par
maniere d'acquit, plus que d'affe-
ction, pour euter ce reproche,
d'auoir laissé mourir sans secours,
son mary, sa femme, son enfant, ou
autre parent sien. Or à ceux-cy le
medecin fait librement ce qu'il
cognoist estre requis, sans que
personne luy contredise, ou con-
treroolle ses actions, & il practi-
que bien à son ayse: dequoy il re-
çoit plus d'honneur, que de gré.
Mais quand c'est pour vn qu'on
ayme fort, quelque fois trop in-
discrettement, le vulgaire des pa-
rens, alliez, ou amis (desquels la
plupart sont presomptueux, ou-
treuidez, & pensent sçauoir plus
que

que maistre Mousche) veut entendre & sçauoir tout ce qu'on ordonne au patient : il conteste, debat & marchande presque en toutes choses, ignorant de ce qu'il conuient faire: tient en peine & en crainte le medecin, l'arguāt à tout propos, ou de l'excez, ou du defaut. Il se veut faire à croire de la quantité, & mesmes de la qualité des viures, des heures & du nombre des repas, ou des prises du portage, de l'ordre, de l'air, de la couuerture, & autres appartenances du regime. Il attribue tous accidens qui suruiennent, iusques à ceux qui sont ordinaires, & la procedure du pauvre Medecin: & aux remedes il fait tant de scrupule, que le medecin craintif, n'ose ordonner la moytié de ce qu'il feroit autrement, pour bien tost guerir le malade. Car si nonobstant

P

son

226 *Que les plus cher. meur le plus*
son deuoir, & sa bonne procedu-
re, il suruient quelque grief sym-
ptome inopiné & nō predict (cō-
me il y en a plusieurs, qu'il n'est
possible de preuoir) ou bien la
mort, on attribuera tout le desor-
dre au medecin: & il sera grande-
ment blasmé ou calomnié, s'il a
faict quelque chose contre l'aduis
du vulgaire, & des assistans. Car le
peuple a vsurpé ceste tyrannie sur
les medecins: auxquels il deuroit
totalement s'accorder, accom-
moder, obeyr & soumettre, pour
le seruice du patient: non pas les
tenir aucunement en crainte &
desfiance, ains les laisser en pleine
liberté & autorité souueraine. Au-
trement, le plus suffisant du mon-
de n'est pas demy medecin, & ne
peut rien faire d'excellent, ayant
perdu la hardiesse, tresrequise à
combattre le mal. Dont contrainct
de

de fieschir, complaire & assuictir
à ceux qui contreroollent tout,
ou qui iectent des mots picquās à
la trauerse, il n'ose presser (moins
contraindre ou conuaincre) par
raison, ce qu'il estime estre meil-
leur. Ainsi plusieurs meuren bien
pauurement, & d'un mauvais
mesnage, à l'appetit de ceux qui
les aiment desordonnement. Ne
est ce pas grand pitié, que le vul-
gaire ignorant tienne le medecin
(qui ayme son honneur & la re-
putation, plus que chose du mon-
de, ou il est indigne de cest estat)
en telle subiection & seruitude,
qu'il n'ose & est craintif, mesmes
à l'endroit des siens, pour peu
qu'il y ait de doute & de difficulté.
Car si sa femme, son enfant, ou
autre parent, est pensé & traité
de luy, autrement que les idiots
presument sçauoir & entendre, il

228 *Que les plus cher. meur. le plus*
sera soupçonné, ou de n'aymer
pas beaucoup, ou d'estre mal ad-
uisé, hazardeux & temeraire. De
sorte que non pas à soy-mesme,
s'il croyoit le vulgaire, il ne seroit
bon Medecin. Ne voila pas vn
grand desordre, & horrible con-
fusion, que celuy qui doit estre
obey, voire admiré, sans aucune
desfiance, ou de sa preud'hom-
mie, ou de sa capacité, soit con-
trainct de s'assubiectir au plaisir
des plus ignorans du monde: &
que cela redonde au detrimement &
preiudice des pauvres malades,
lesquels seroyent beaucoup mieux
secourus, & plus artificiellement
traictez, si les assistans en estoyēt
mieux soucieux: ie dis non plus,
ne autrement, que le Medecin
l'ordonne.

CHAP.

CHAPITRE XIX.

*Contre ceux qui diſent, que mort ne fut
iamais ſans regret.*

CE propos eſt trop general, & faux pour la plus part. Car ceux qui meurēt d'extreme vieillesſe, & comme vne chandelle qui s'eſteind, la meſche n'ayant plus de ſuiſ, ou de cire, meurent ſans regret d'aucune procedure tenuë en leur regime ou traitement. Car il faut ainſi entendre le regret, en ce propos icy. De meſmes, ceux qui ſont bleſſés à mort ineuitable, & que chaſcun tient pour morts dès leur bleſſure. Car comme on n'eſpere qu'ils puiſſent guerir, auſſi n'a-on aucun regret à ce qu'on y a fait. Reſtent ceux qu'on iuge guerriſſables dès le commencement, leſquels en fin mourans (quelque fois cōme à la deſtrobbee) laiſſent

230 *Que mort n'est sans regret,*
vn grand regret à leurs amis, qui ne
s'en peuuent contenter. Or le re-
gret peut estre de deux sortes, & la
chascune raisounable, mais non
pas ordinaire, ou tousiours verita-
ble, en ce qui touche les Medecins:
comme veulent entēdre ceux, qui
vsent volontiers de ce langage à
tout propos. L'vne est, des grands
fautes que commettent les mala-
des, ou leurs amis, quand ils ne
pouroyent bien & soudain au
commencemēt des maladies, d'vn
bon & fidelle Medecin, ensemble
de toutes choses requises au recou-
urement de la santé. Quelque fois
on aura le secours pres, & on le
mesprera, comme on mesprise la
maladie: laquelle empirant, & en
fin cōduisant à la mort sans qu'on
y puisse remedier, cause vn extre-
me regret. On fait aussi mille nul-
lités par ignorance, on pour com-
plaire

plaire au patient, qui coustent biē
cher, & laissent vn grand regret,
quand on cognoit despuis à veuē
d'œil, que cela a causé la mort. On
ne sçauroit expliquer, la grāde di-
uersité des fautes que commettēt
les malades, ou ceux qui les gou-
uernent: dont il s'ensuit finalement,
le regret de la mort suruenue. C'est
assez d'auoir remōstré par ces trois
conditions, de l'extreme vieillesse,
des naurez à mort subite, & des
fautes que comment le vulgaire,
qu'il n'y a tousiours regret fondé
sur la procedure qu'aura tenu le
Medecin: qui est l'autre sorte de re-
gret, des personnes qu'on pensoit
guerissables. Je ne veux icy main-
tenir, que nul meure de la faute
des Medecins. Car ie ferois tort
aux plus suffisans, doctes, & bien
aduisez, si i'estimois tous ceux qui
se meslent de nostre estat, d'une

232 *Que mort n'est sans regret,*
mesme façon irreprehensibles.
Aussi ie scay bien, que les ignorās,
& les nonchalans Medecins, font
de si lourdes fautes, que les cime-
tieres en sont bossus: & comme dit
l'ancien autheur, la terre couure
les erreurs des Medecins. Mais
pour certain les plus scauans, pru-
dens & diligens, sont fort souuent
calomniés, & à grand tort soup-
çonnés ou accusés, de la mort des
personnes qu'ils ont pensé. Car,
combien que ie confesse, qu'au-
cuns meürēt d'un mal qui n'estoit,
ou ne sembloit, premieremēt mor-
tel, si est-ce que le Medecin en doit
estre excusé, s'il n'y a rien oublié,
& s'y est porté diligemment, avec
toute curiosité & deuë obseruatiō:
d'autant qu'il y a si grande diuersi-
té de corps, & de maux, que l'im-
becillité humaine ne peut tou-
siours aduenir, à comprendre ius-
te-

stement, ou leur nature, ou la grā-
 deur d'iceux. Et quand Dieu veut
 appeler quelqu'un à soy, il oste to-
 moyens d'empeschement: de sorte
 qu'on n'aura pas mesme l'aduis
 d'appeler au secours le Medecin à
 temps opportun: ou le Medecin ne
 pourra bien iuger du mal, & de la
 portee du patient: ou les remedes
 n'aurōt point d'efficace en cestuy-
 cy, comme ils ont d'ordinaire. Il
 ne faut donques reietter la coulpe
 sur le Medecin, quand quelqu'un
 vient à mourir, duquel il auoit biē
 esperé dès le commencement: ny
 auoir regret à sa procedure (pour-
 ueu qu'il soit sçauant & expert,
 homme de bien & diligent, affe-
 ctionné au malade, comme il doit)
 ains se resoudre chrestienement,
 que Dieu en a ainsi disposé à sa vo-
 lonté, laquelle seule est raisonna-
 ble. Ou qu'on a regret de quelque

P 5 cho-

134 *Comment on se fera bon ventre,*
chose, qu'on la supporte humaine-
ment, comme cas fortuit, & qu'o-
n'a peu preuoir pour l'esuiter. Car
ainsi aduient-il en tous affaires,
aux plus accords & prudens, aus-
quels succedent mal plusieurs bõ-
nes entreprinſes, sans qu'il y ait
de leur faute de deuiner: ce que l'e-
sprit humain ne peut comprendre,
par moyens ordinaires & legiti-
mes.

CHAPITRE XX.

Contre ceux, qui pour auoir le ventre lasche,
marchent pieds nuds sur vn lieu froid:
ou boient de l'huile en quantité:
& qu'est-ce qu'auoir bon
ventre:

IL est euident & certain, que le
froid des pieds cause flux de vé-
tre. La source est, que le cerueau,
source de tous les nerfs, se mor-
fond

fond & refroidit, quand les extre-
mités du corps (parties fort ner-
ueuses) sont refroidies. Et c'est, à
raison de la continuation qui est
entr'elles, & le cerueau, au moyen
desdits nerfs. Or le cerueau fait
part de son morfondement à l'e-
stomac, & a tout le vêtre inferieur,
ausquels il est fort allié par la six-
iesme couple des nerfs. Dont il ad-
vient, que les entrailles de mesme
refroidies, ne retiennent assez lōg
temps la viande, pour la cuire &
digerer. Parquoy ils s'en ensuit in-
digestion & desuoyement d'esto-
mac, qui cause vn flux de ventre.
Et cela est-il sain? Non vrayemēt.
Il vaudroit beaucoup mieux gar-
der la constipation: ou bien de raf-
fraischir tant seulement les reins,
& le foye par dehors, afin que la
matiere ne fut ainsi recuite: de-
quoy procede, qu'on ne la peut biē
libre-

236 *Comment on se fera bon ventre,*
librement vuider. Et à cela suffiroit
l'onguent rofat commun, & encor
plus le violat, que i'ay mis en mō
Dispensaire. Mais de se faire venir
vn desuoyemēt de ventre par froi-
dure de pieds, c'est tres-mal adui-
se, d'autant que l'estomac, les bo-
yaux, & autres parties du ventre,
s'en affoiblissent. Et de fait, c'est
vt traict de poste ou frippō de col-
lege, qui afin d'auoir occasion d'e-
stre renuoyé à sa mere pour quel-
ques iours, essaye de se faire mala-
de. Tel flux de ventre, quand on
en scait la vraye cause, se guerit à
force de verges. Et si on craint de
descouurir les fesses, pour ne mor-
fondre dauantage le cu, ou pour
n'attirer encor plus les matieres à
l'endroit qu'elles ont prins leurs
cours, il faut tres-bien foïetter le
dos: & cela seruira d'vne bōne re-
uultion. Toutesfois le foïet sur les
fesses,

fesses, reschauffe tellemēt ces parties-là, qu'il fait bien passer tel morfondement.

Il y en a d'autres, qui boyuent vne escuelée d'huile d'oliue bien douce à desieuner: les autres prennent vn bouillon fort gras, ou māgēt force beurre. Cela offence l'estomac, de trop grande laxité: dont il deuient plus foible, & ne digere pas si bien. Car sa force cōsiste en restriction, pour se bien ferrer cōtre la viande, qu'il doit embrasser & toucher de tous costés: autrement il y a fluctuation, qui fait ouyr vn cloc, cloc, dans l'estomac: dont la digestion ou concoction en est moins asseuree. La mediocre laxité est plus seante aux boyaux, qui font mal leur deuoir quand ils retiennent long temps les excremēs. dequoy il s'ensuit desgoutement, pesanteur de teste, chagrin, & ennuy

238 *Comment on se fera bon ventre,*
nuy sans autre occasion. Dequoy
il vaudroit mieux, que c'est huile,
ce bouillon gras, ou ce beurre co-
pieux, fut ietté dans les boyaux par
vn clystere, sans passer par l'esto-
mac, à ceux qui se plaignent de la
constipation du ventre. Car (côme
nous auons dit) l'adstriction est
bône à l'estomac, & la mediocre
laxité aux boyaux. Ce qu'on peut
heureusement practiquer par di-
uers moyens, comme en prenant à
la fin des repas quelque fruiet ad-
stringent, & se faisant dōner quel-
que fois la sepmaine vn clystere
fort remollissant. Tel sera d'vne e-
scuele de bouillon de moutō fort
gras, avec demy escuele d'huile biē
doux, ou vn quarteron de beurre
frais: deux ou trois moyeux d'œufs
& vne dragme de sel. Ce clystere
est aisé à retenir, & si on a vn peu
de patience, il pourra demeurer au
ventre

ventre plus d'une heure: pourueu qu'on l'ait prins estant couché sur le costé gauche (ainsi qu'il faut tousiours) & que de là à vn demy quart d'heure on se couche sur l'estomac, & puis sur le costé droit, & finalement sur le dos, le tout de demy en demy quart d'heure: & ainsi faisant la reuolution des boyaux, le chylstere se logera bien au large, dans l'intestin colon, où il fera tel sejour qu'il conuiendra à destremper les excremens gros & recuits. Outre ce, il humectera, ramollira, & rendra glissant ledit boyau, tellement qu'il n'y aura plus aucune constipation de trois ou quatre iours.

Reste à sçauoir, qu'est ce qu'on appelle bon ventre: si c'est le plus mol, ou le plus dur. On dit mol, pour lasche, dettrempé, & qui vuide souuent matieres peu lices:

&

240 *Comment on se fera bon ventre,*
& au contraire, dur. Si cela est en
mediocrité, on le dit *benefice de*
ventre, & ie pense que tel propre-
ment est appelé bon ventre, com-
me toute chose bonne consiste en
mediocrité. Mais tout ainsi que
des vices qui tiennent les extre-
mités, l'un retire plus à la vertu
que l'autre (comme la prodigalité
semble plus approcher de la libe-
ralité, que ne fait l'auarice) sem-
blablement le ventre plus lasche
est dict meilleur que le constipé:
& sur tout est naturel, conuenable
& bien seant aux enfans, & à tous
ceux qui mangent beaucoup. Voi-
la pourquoy les nourrices disent,
l'enfant auoir bon ventre, quand
il fait la matiere fort molle, & les
enfans qui ont le ventre lasche,
sont plus sains beaucoup que les
autres. Ceux qui sont constipés,
ne viuent pas longuement, & sont
fort

fort subjects à plusieurs maladies: sinon qu'ils changent de conditiō, ou d'eux-mesmes, ou par art. Et souuent il aduient, que (suyuant la sentence d'Hippocras) ceux qui en ieunesse ont le ventre humide, *Aph. 20. liu. 2.* ils l'ont sec en vieillesse, & au contraire. Mais le plus ordinaire, est le ventre dur aux personnes d'aage: qui les rend bien souuent subiects aux hemorroides: comme aussi les femmes enceintes. Le susdit clystere seruira à esuiter telle indisposition, fort desplaisante & nuisante à plusieurs: mais il ne faut pas que les femmes grosses en vsent, pour peu qu'elles soyēt subiettes à s'afouler, sinon en fort petite quantité. Car en remollissāt les boyaux, il pourroit aussi remollir la matrice, & lascher ses ligamens, au prejudice de l'enfant.

Q CHAP.

CHAPITRE XXI.

Sçavoir mon si les huitres, & les truffes, rendent l'homme plus gaillard à l'acte Venerien.

ES huitres en escaille, qui sont les plus estimees, & desquelles principalement on entend ce propos il faut considerer l'eau cōtenuë dans leur escaille, & l'huitre qu'on mange. La susdicte eau & de la marine, attiree de l'animal pour sa refection, ou certaine fruition: laquelle entant que salee, donne quelque esguillon à l'amour, comme le sel mesme, & toute salure. Dont les bergiers font manger quelque fois du sel à leurs ouailles, non seulement pour leur donner appetit de manger, ains aussi pour les rēdre fecondes. Aussi les Poëtes feignent pour ceste
occa

occasion, que Venus fut engēdree
de l'escume de la mer. D'ailleurs
il faut entendre, que la chair de
l'huitre a vn suc salé, comme Ga-
len tesmoigne : à raison duquel
aussy, elle peut esguillonner. Mais
tout cela est peu à rendre vn hom-
me gaillard, & moins (s'il n'y a au-
tre chose) que les anchoyes, ou
sardes salees, ou vn jābō. Et ie pē-
se; qu'il n'y a autre chose de la part
des huitres, qui excitē à l'acte ve-
neriē, sinon (parauāture) les ven-
tositez qu'elles produisent, & qui
naissent de la pituité, en laquelle
tel aliment se conuertit pour la
plupart, ainsi elles ne peuēt cau-
ser grand effect au ieu d'amours,
comme si des huitres s'ēgendroit
beaucoup de semence: ce que le
vulgaire pense, & croid par faicte-
ment. Mais c'est vn abus trop eui-
dent. Car rien ne faict beaucoup

Q 2 de

244 *Des huitres & des truffes,*
de semēce, que l'alimēt fort nour-
rissant, & qui deuiant sang louā-
ble. Ce que ne font pas les huitres,
ains plustost vn bon chappon, &
autres chairs delicates, le ieune
mouton, le veau, les pigeonneaux,
les œufs mollets, les pigeons frais,
bon pain, bon vin, & semblables,
en mediocre quantité. I'entens
qu'à Venise on mange les huitres
à l'heure du coucher, pour deue-
nir plus gaillards à faire l'amour:
enquoy ils s'abusent ouuertemēt.
Car il faudroit aumoins, que telle
viande fut digeree & conuertie en
semence, auant que venir au ieu:
ce que ne peuuēt estre les huitres
mangees apres souper, de trois ou
quatre iours. Car il faut premie-
rement, qu'elles soyent conuer-
en sang: & que les vaisseaux spe-
matiques l'attirent du foye, ou de
la veine caue, apres auoir trauer-
sé

lé beaucoup de chemins. Puis il faut qu'il sejourne quelque temps aux testicules, ou pres d'iceux, dās lesdits vaisseaux spermatiques, lesquels on nomme aussi præparans. Ce n'est dōc pas pour ceste nuit là, que pourront servir les huitres, à rendre plus gaillard le compaignon. Car elles n'ont pas la vertu picquante des cantharides, & autres tels medicaments, esguillons de Venus. Et si elles doyuent servir de là à quelque iours, apres auoir de soy produit beaucoup de sperme (ainsi que cuide le vulgaire) il vaudroit mieux les prendre parmy les autres viādes: & encor mieux à desieuner, cōme font la pluspart des gens en nos quartiers. Car les viandes prises à part, & mises dans l'estomach vuide, retiennent mieux leurs qualitez, vertus & facultez, comme il

Q³ est

246 Des huitres & des truffes,¹
est ayisé à entendre. Mais tant s'en
faut, que les huitres engendrent
beaucoup de semence (qui est vne
condition propre aux alimens de
grand lubitance) qu'elles n'engen-
drent que phlegme gros & vis-
queux, comme Galen remonstre
par tous ses liures, où il traicte des
viandes: & particulièrement au
troisieme, de la faculté des ali-
mens, où il dit, que les huitres las-
chent plus le ventre, qu'elles ne
nourrissent. Je scay bien qu'on
m'objectera l'experience, & le cō-
mun vsage à cest effect-là: à quoy
ie responds, que si on est plus in-
uité au coit & cōgrez pour auoir
mangé des huitres, ce n'est que
des grosses vapeurs & ventositez
qui font tendre la verge, sans grād
exploict, à faute de munition qui
y responde. Autant en feront bien
les herbes vsuelles, à ceux qui en
man

mangent quantité : & plus encor les legumes, pois, febues, fauerols ou phaseoles, & semblables, qui outre la ventosité, conferent plus de nourriture au corps, que ne font pas les huitres. Encor plus les chataignes, qui rendent fort falaces tant hommes que femmes: dont il vient plus de nourrices des montaignes, que d'autre part, à cause de telle nourriture. Le vulgaire pense, que les huitres sont chaudes, & que cela suffit à la gail-lardise d'amour. Mais il s'abuse grandement: car elles sont manifestement froides, & on les sent telles dans l'estomach, mesmes quand on les a mangees cruës, & sans poyure, qui est leur vraye cō-diture ou assaisonnement: tout ain-si que les truffes, lesquelles sont aussi fort ignoramment estimees chaudes, & par ce conuenables à

Q 4 l'acte

248 *Des huitres & des truffes,*
l'acte Venerien. Si on ne veut que
s'y eschauffer, que ne prend on
plustost de bonne espicerie, ou de
l'hyppocras, de la moutarde, ou
des aux, qui eschauffent si euidé-
ment que rien plus (comme aussi
le vin fort vapoureux, subtil, &
penetrant) sans s'amuser aux hui-
tres & aux truffes, qui ont besoin
d'estre eschauffees par l'addition
du poyure? Le ne m'arreste pas icy
à la plus grande ignorance (ose-
rois je bien dire stupidité, à faute
de sens naturel ou animal? de ceux
qui tiennent, que le poyure refroi-
dit: ouy, comme le feu. Et ne sen-
tez-vous pas, vne grande ardeur
à la bouche & au gosier, si vous en
auez prins vn peu largemēt? L'ar-
deur est elle de froid? S'il faut ain-
si parler, & changer les appella-
tions des choses, nous dirons que
le froid brulle proprement. Car
ic

ie ſçay bien , qu'on le dit impro-
 mēt, d'autāt qu'il produict que!
 que fois vn tel effect que le feu, en
 apparence de ſon veſtige. Si donc
 le poyure eſt le vray correctif des
 huitres & des truffes (cōme cha-
 cun m'accordera facilement) & le
 poyure eſt fort chaud au iugemēt
 du ſens, auquel il ſ'en faut entiere-
 rement rapporter: il ſ'enſuit ne-
 ceſſairement, que les huitres &
 les truffes ſont froides. I'ay dit
 des huitres ſelon Galen: Voicy
 qu'il dit des truffes. Elles n'ont
 aucune qualité notable: & pour-
 tāt ceux qui en vſent, en vſēt pour
 leur faire prendre & receuoir les
 affaiſonnemens, comme l'on vſe
 des autres choſes inſipides & fa-
 des, qu'on nomme aigueuſes. Auf-
 „
 quelles routes eſt commun, que la „
 nourriture qui en eſt departie au „
 corps, n'a aucune vertu notable, „

*Lin. 2. de
 la facult.
 des alim.
 chap. 68.*

ains

150 Dds huières & des truffes,
ains est froidelette, & crasse à leur
mode : scauoir est, plus crasse de
truffes, plus humide & liquide des
courges, & des autres en propor-
tion selon leur naturel. C'est bien
loin de produire beaucoup de sper-
me, ou d'exciter à l'acte venerien
de sa propre chaleur, quand la truffe
est comparée à vne courge. Il
me souuient de ce que dit le Para-
fite, en la comedie Italienne, inti-
tulee Calandra : *L'amore è simile à
le tartuffe, lequal fanno à i giouani
rizzar quella cosa : & à i vecchi ti-
rar corregie.* Et de fait, ce ne sont
que vantosités & grosses vapeurs,
qu'elles peuuent engédrer & pro-
duire, tout ainsi que les huières.
Ce que peut bien rendre les per-
sonnes salaces, mais non pas fœ-
condes, ny pres de là. P'en crain-
drois plustost la sterilité : comme
aussi de vray, les plus salaces sont
moins

moins d'enfans. Je pourrois discourir plus amplement, sur la vertu des huictres & des truffes, mais ie reserve cela à mes MATINES DE L'IL'ADAM, où ie traite bien au long de la qualité & vertu de tous les alimens vsitez en France, & la maniere d'en vser sainement: ceuvre autant requise à l'entretien de la santé, & guerison de plusieurs maux, qu'autre qui soit encor divulguee. Je l'intitule ainsi, pour l'auoir commencee & fort aduancee à L'Il'adam, cheus monseigneur le Duc de Montmorancy, Pair & premier Mareschal de France. Dieu me face la grace de pouoir bien tost paracheuer, ce peu que m'en reste, afin de contenter plusieurs, qui ne cessent d'interroguer les Medecins quand ils sont à table, cecy est il mauuais, ou mal sain? que fait cecy, que fait cela?

252 *Des huitres & des truffes,*
la ? de sorte que le pauvre Medec-
cin, qui souuent a bon appetit, est
coup à coup interrōpu & destour-
né, pour satisfaire à ces demādes,
& se leue de table à demy repeu.
On pourra desormais rēuoyer ces
interrogateurs (i'excepte les Sei-
gneurs, & autres qui ont les Me-
decins pres d'eux pour leur santé)
à la lecture des MATINEES DE
L'IL'ADAM, où ils seront satis-
faits de toutes ces curiositez. Je les
nōme ainsi: car la pluspart de ceux
qui en demandent, ne se soucient
pas d'observer ce que le Medecin
en dira, mais ils prennent plaisir à
ce deuis, & d'estre ainsi entreten^s,
ou d'entretenir le Medecin: qui s'ẽ
passeroit aussi biẽ, que le moyne,
auquel on auoit dressé vne telle
partie. Mais il en sortit autāt à son
profit qu'hōnestement, ne respō-
dant iamais que par monosylla-
bis,

bes: ouy, non, blâc, noir, verd, gris,
bis, lôg. court, bon, trop, sec, mol,
froid, chaud, rien, bien, tard, loin,
& semblables. Vn gentilhomme
s'y despaistra aussi biē d'un autre,
qui le vouloit entretenir sur la cō-
dition des huitres. Ce gentilhom-
me s'estoit amusé à seruir la com-
pagnie, à laquelle il donnoit à dis-
ner. En fin, quand il commençoit
à manger, ayant bon appetit, vn
autre se met à s'informer de luy,
sur le propos des huitres (qu'ils
auoyent en main) comment leur
coquille se ferment si iustement
& ont si iuste prise, neantmoins
elles s'ouurent bien aysement au
feu: si l'huitre est vn poisson vraye-
ment animal: comment & de-
quoy elle vit: où est sa bouche: si
ell' est viuante tant que sa coquil-
le est fermee, & par consequent si
nous la mangeons viue, & dessent
tout

254 Des huitres & des truffes,
toute viue en l'estomach, quand
on l'aualle entiere: que deuient-
elle puis apres, &c. Le seul gentil-
homme luy respondoit, comme
ayant le principal soin d'entrete-
nir ses conuiez. Mais quand il
s'aduifa que cela duroit trop, &
que d'une question cestuy-là (qui
estoit des-ja saou) venoit à l'au-
tre, de sorte qu'il ne pouuoit man-
ger, il luy dit, Par ma foy, Mon-
sieur mon amy, ie ne sçay rien
de tout cela: ie ne fus
iamais huitre.

* * *

A. M.

A M. FRANC. IOV-
BERT, CHEVALIER DV
S. Sepulchre de Hierusalem,
Conseiller & maistre des Re-
questes ordinaire de l'Hostel
du Roy de Nauarre, Iuge maje
de Valence. Christofle de Beau
chastel, son tres-humble neveu,
Salut.



MONSIEVR, voyant que
M. Bartelemy Cabrol, a
bien osé publier & faire
imprimer quelques chapi-
tres des Erreurs populaires & propos
vulgaires, discours par M. IOV-
BERT (vostre tres-cher Frere, &
mon tres-honoré Oncle) comme à la
desrobee: me l'ayant communiqué
toutesfois, & de mon consentement:
i'ay pensé de luy en fournir encores
quatre (pour faire vn quarteron) les-
quels i'ay trouué parmi les broüillars
de

de l'Autheur. Ce sont quatre propos,
discourus aurement qu'ils ne sont au
premier liure de la premiere partie. Je
ne sçay s'ils ont esté composez pre-
miers ou derniers : mais il me semble
qu'on les trouuera aussi bons, ou meil-
leurs, que ceux q̃ leur autheur a fait
luy-mesmes imprimer: ont re-ce, que la
diuersité est agreable. Ainsi on ap-
preste vne viande en plusieurs façons,
& en la chacune elle est trouuee bien
sauoureuse. Dauantage, ayant veu le
Catalogue que ledit M. Cabrol, fai-
soit imprimer des propos vulgaires &
Erreurs populaires, qu'on a enuoyé à
M. IOVBERT, ie me suis aduisé
de faire le semblable, & publier vn
ramas des autres que i'auois en main:
desquels la pluspart ont esté fournis
par M. Ieā Momin, Docteur en Mede-
cine de l'Vniuersité de Montpellier:
homme fort studieux. Je sçay bien
qu'il y en a beaucoup de discours par

M.

M. IOBERT: qui outre ce a toutes prestes les cinq autres parties promises de son œuvre, diuisee en trente liures: mais ie ne sçay quand on les pourra auoir. Cependant on passera le temps à voir ce qu'on luy adresse de toutes pars, & chascun sera inuité à faire de mesme, suyuant son exhortation promise à la premiere partie, Au Lecteur d'esprit libre & studieux. Et si par fortune quelqu'un vouloit traiter vn tel subiect, il est prié d'abstenir au moins des propos qui luy sont ia voüez. M. Cabrol s'est adressé à Monseigneur de ville-Roy: pour faire que mondit sieur & oncle ne fut marry & courroucé de son entreprinse: à mesme fin ie m'adresse à vous, qu'il respecte & honnore singulierement, comme son fraire aisné, & pour les rares vertus qui vous illustrent, & font tres-digne successeur des principaux biens de voz maisons paternelle &

R

ma-

maternelle, des IOVBERS ET GENAS.
 Prenez donc (s'il vous plait) & sou-
 stenez la deffence de ceste mienne en-
 treprinse: & s'il y a du mesconten-
 tement, ie vous supplie de faire mon ap-
 pointement, comme il vous sera tref-
 aisé, ie m'en assure: & ie prieray Dieu
 que vous augmente ses graces, en tou-
 te prosperité. De Paris ce 15. iour de
 Feurier. 1579.

CHAPITRE XXII.

*Contre ceux qui iugent de la suffisance des
 Medecins par le succes, qui est deu son-
 nent à l'heur, plus qu'au
 sçavoir.*

IL n'y a estat plus subject à ca-
 lomnie que celuy du Medecin,
 pour la dignité de la vie & santé,
 que l'on prise & cherit sur toutes
 choses du monde. Ainsi n'y a-il
 estat

Chap. vingt & deuxieme. 259

estat de qui plus de gens se veulēt
mesler, qui ait plus de contrerool-
leurs, & duquel chascun veut co-
gnoistre pour iuger de la suffisan-
ce de ses professeurs. Or le plus in-
iuste iugement est du succès, qui
souvent est d'un bon heur & ren-
contre, non pas de la suffisance ou
bonne procedure du Medecin. Car
on voit quelque fois guerir le ma-
lade, auquel on aura ordonné tout
au rebours de ce qu'il failloit. De
sorte que la force du patient aura
resisté, & au mal, & au desor-
dre du Medecin. Come quel-
que fois les malades eschappent,
ayans fait quelque grande faute,
qui ne les a peu accabler. D'ail-
leurs, il y a des medecins tant heu-
reux, que cummunement ils ren-
cōtrent des malades guerissables,
& ne sont appellés pour ceux qui
ont à mourir: qui est un grād heur,

R 2 mais

260 *Iugement de la suffis. des Med.*
mais non pas ordinaire, & pour y
fonder iugement. Donques il en
faut venir au soir, & à la diligence,
accompagnez de preud'hommie,
prudence & fidelité. Car les succès
bōs & mauuais, ne font distinctin
ction du scauāt Medecin à l'igno-
rant veu qu'au meilleur du mon-
de, il peut mal succeder, apres auoir
fait tout deuoir. Mais s'il est autre-
ment heureux (qui est de n'estre
communement appellé pour les
mortel.) on en verra de si beaux &
frequents effects, qu'on pourra
iuger de sa suffisance. A ce propos
ie dis volontiers, quand on me-
sprise quelque scauant Medecin,
pour auoir failly à son iugement
ou dessein, & qu'on vāte vn igno-
rant ou peu de valeur, pour auoir
mieux rencontré au mesme faict,
ou semblable, que les fautes du
scauant sont de bon compte, tout
ainsi que les beaux faicts de l'ignō.

rant. Et pourtant cestuy-cy les
presche ordinairement, car on les
peut aysement reciter, & ses fau-
tes sont innombrables. Du sça-
uant, tout au contraire: les calom-
niateurs repeteront souuent ses
fautes, ou vrayes (car le bon Ho-
mere sommeille quelques fois)
ou pretenduës. Aussi ses braues
cures sont infinies. Le peuple in-
grat met facilement en oubly les
benefices, qu'il aura souuent re-
çeu, & donne lieu en sa memoire
aux plus legieres fautes. Mais
pour monstrier cuidemment l'a-
bus, de iuger par les succez, de la
suffisance des medecins, ie ne veux
autre argument, sinon qu'un mes-
me personnage sera dict bon &
mauuais medecin (chose contrai-
re, & partant impossible) a ceste
preuue-là. Car de semblable mal,
en mesme temps, & toutes circō-

262 *Jugement des remedes,*
stances pareilles, de deux malades
l'un guerira, & l'autre mourra, e-
stans traictez de mesme medecin:
d'autant que le mal sera plus ve-
hement, & la vertu moindre en
l'un, qu'en l'autre: ou que l'on n'au-
ra employé semblable devoir à
tous deux. On ne peut donc iuger
de la suffisance du medecin par le
sucez, qui bien souuent est deu
plus à l'heur, qu'au sçauoir.

CHAPITRE XXIII.

*Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit
contre son opinion: que les derniers remedes
ont tout l'honneur: & bien-heureux le
medecin, qui vient à la declina-
tion du mal.*

Comme il n'y a plus iniuste
& de raisonnable que l'igno-
rant, aussi n'y a il rien de plus in-
grat ou mesconnoissant. Car l'i-
gi-o

ignorance aueugle tāt, qu'on sçait
mauuais gré du bien receu : & on
setient pour obligé du contraire.
En la curation des maladies, le
vulgaire (iuge incompetant) esti-
me peu ou rien, si on ne guerit cō-
tre toute esperance: ou plustost &
plus aysement qu'il n'auoit com-
prins. Autrement il dict, que c'est
tout de l'effort de nature, que la
jeunesse luy a bien seruy, que les
bons potages, coulis & autres ali-
mens, ou le bon seruice des gar-
des l'ont guery brief le medecin
n'y aura part ne quart, ains aura
fait plus de mal que de bien: & di-
ra-on bien souuent, que s'on n'y
eut rien fait, le malade fut plustost
guery: & autres semblables absur-
ditez, que le peuple ignorant de-
bagoule. Mais si on tient le mala-
de pour mort, & puis il viēt à gue-
rir, quand bien ce ne seroit du bon

R 4 ordre

ordre qu'aura donné le medecin (pourueu qu'il aye continué à le visiter, & faire tousiours quelque chose, ou bien ou mal, sans l'abandonner aucunement) on estime qu'il a tresbien faict, & que c'est vne belle cure, voire miracle, ne plus ne moins que s'il l'auoit resuscité, ou absout de la mort, à laquelle on l'auoit condamné. Semblablement aux douleurs vehemētes de teste, des yeux, des oreilles, de la colique, nephritique, goutte, & semblables, si les remedes ne les ostent ou diminuent soudain, ils ne sont rien prisez: & dit-on, qu'il failloit bien qu'à la fin le mal s'en alla ainsi qu'ainsi, & les medicamens n'y ont de rien feruy: combien qu'ils soyent cause que la douleur s'est appaisée, mais nō si tost qu'on eut bien désiré. Car les remedes, cōme toute

autre

autre chose naturelle, requierent
 tēps à produire leur effect. Y a il
 rien au monde plus actif que le
 feu? toutesfois si vous luy voulez
 faire consumer & mettre en cen-
 dres vn gros bois verd, ou fondre
 du cuiure à vn instant, vous ferez
 desraisonnable. Et qui dira, que ce
 pendant il ne fait rien? C'est pour-
 quoy le peuple veut, qu'on chan-
 ge d'heure en heure de remedes,
 comme si celuy qu'on a ordonné
 & appliqué ne faisoit rien. A quoy
 le prudent Medecin ne se doit ac-
 corder, si le medicament est pro-
 pre & bien institué: suivant l'A-
 phorisme d'Hippocras, que s'il ne
 succede selon raison, à celuy qui
 fait tout par raison, il ne faut pas-
 ser à autre remede, tant que per-
 seuerer ce qui a semblé dès le cō-
 mencement. Ce neantmoins, afin
 de contenter & amuser le patient,

R 5 on

on peut bien de mesme matiere
ordonner vn autre forme de reme-
de, & continuant en la qualite ou
genre des medicamens, changer
souuent de forme & composition.
Et voicy vn autre erreur, qui se de-
scouure: c'est qu'on attribue la
guerison au dernier appliqué, ia-
çoit qu'il ne fut differant des au-
tres en vertu, & que tous les pre-
cedés y ayét leur bõne part. Ainsi
quant au centiesme coup de hache
vn arbre tombe, ce n'est pas le cē-
tiesme qui a tout fait, ains le chas-
cun des nonante & neuf y a fait sa
rate portion. Le peuple voudroit
(& il n'a pas tort de le vouloir, ou
desirer, comme il a bien tort d'en
importuner le Medecin) que com-
me on rompt vn rayffort, & que
l'on coupe vn filet, ainsi on tren-
che le mal: qui est quelque fois au-
si roide & enraciné qu'un vieux
chesne,

chêne, lequel resistera à mille coups avant que de tomber. Mais de peu à peu tout se fait, & plus seurement, que par grand violence: comme l'eau, qui est molle, use & rompt la pierre par frequency de gouttes. A ce propos reuiet, ce qu'on dit communement, Heureux le Medecin qui vient à la declination du mal. Car il est impossible, que le patient meure de la maladie qui diminuë, puis qu'il a eu la force de resister à l'effort de la vigueur du mal, comme Galen nous enseigne. Dont ceux qui donnent sus la queue du mal, où il n'y a gueres de resistance, n'ont pas grand besoigne à faire. Et cependant ils acquierēt (mais à mauuais titre) reputation d'auoir sauué la vie au patient, & que les autres Medecins n'y ont rien fait que vaille. C'est pour reuenir tousiours
à no-

à nostre proposition, que le vulgair en estime pas beaucoup, si on ne guerit contre son opinion. Car en la vigueur du mal tout est si débordé, par inquietudes, veilles, refneries, soif insatiables, & autres tels accidens, que le vulgaire n'en attend que la mort. Si vn Medecin arrive là dessus, & le malade meurt, les premiers en sont accusez ou soupçonnez. S'il guerit (côme apres vne tintamarre d'accidens, le mal va en declinant, s'il est guerissable) le dernier l'aura sauué. Et voila comment on recõpence d'ingratitude, ceux qui ont eu la plus grand' peine. Dequoy i'excuse encores le peuple ignorãt, nõ pas les Medecins presumtueux & vains, qui arrogamment & impudemment l'attribuent l'honneur de la guerison: combien que (s'ils ne sont ignorans & frasqueux) ils
scãt

scachent bien, que cela ne leur appartient pas de droit. Car estans venus sur la fin, ils n'ont fait que voir le fruiet du labeur d'autrui, ou quelque effort inopiné de Nature.

CHAPITRE XXIIII.

Des importuns & soupçonneux, qui calomnient les procédures du Medecin. Des outrecuidés & presumptueux, dangereux auprès d'un malade.

LE Medecin n'a faute de besoigne, quand outre le mal qu'il doit combattre, il trouue resistance du costé du malade, des assistās, ou de ces deux ensemble. Car cōme il combat l'ēnemy, qui se met & propose au deuant, il est assailly ou destourné par derriere, & de toutes pars, de l'importunité de ceux qui interpretent tout en mal,
&

270 *Des importuns & outrecuidés,*
& rapportent les accidens, avec la
longueur de la maladie, aux pro-
cedures du Medecin. Car s'il ad-
vient, que les acces de la fievre
soyent plus grâds apres la saignee,
ou la purgation, ils murmurent ou
reprochent que lesdits remedes en
sont cause. Ils ne l'aduisét pas, que
tout mal va en augmentant ius-
qu'à vn certain estat: apres lequel,
si le mal est guerissable, il commē-
ce à decliner: & n'entendent pas,
que les accès seroyent encor plus
vehemens, & auroyent plus long
accroissement, si telles euacuatiōs
eussent esté obmises. Ils ne s'adui-
sent pas aussi, que souuēt les maux
recidiuent par diuerses occasions:
que quelque fois ils donnent des
traives, puis font plus forte guer-
re quau parauant, selon que les
humeurs se remuent & rebellent,
faisans sedition les vns apres les
autres

autres. Quelquefois il aduiendra par vn mal heureux rencontre, que la medecine sera suyvie d'vn flux de ventre iusqu'es au sang. Ce flux estoit à la porte, & on l'attribuera à la medecine, qui n'en peut mai. Souuent aduient de soy-mesme quelque douleur de teste, vomissement, alteration, trenchees de vètre, inquietude, faute de dormir, & autres fascheux accidens, qui n'estoyent dès le commencement de la maladie: cōme le plus souuent les maux commencent de peu, simples & legiers. Que dirōt ceux à qui tout est suspect, & causent mal les accidens? Cecy est adueni depuis le clystere, ou depuis l'epitheme, l'onctiō, la poul-dre, le potus, & autres remedes qu'on aura employés. Il sera bien ay que c'est depuis, mais non pas que le precedent en soit cause.

Ou.

272 *Des importuns & outreccuidés,*
Ou ie diray semblablement, cela
est aduenu despuis qu'il a prins du
bouillon, ou qu'il a dormy, ou par-
lé à quelqu'un, &c. Donques ces
choses en sont cause. Il n'y a que le
Medecin expert, & subtil à l'inue-
stigation des causes, & diligēt ob-
seruateur des effects suruenans
aux maladies, qui puisse vrayemēt
dire d'où partent ces accidens: &
si c'est de la nature & essence du
mal, ou de l'erreur du malade &
des assistans, ou des choses exter-
nes. Cependant le Medecin est
chargé de tout: & si on ne luy en
fait plainte ou reproche, c'est par
crainte de l'ennuyer, voyant qu'on
a besoin de luy. Mais on ne laisse
pas d'en murmurer, & d'auoir re-
gret à tout. C'est grandissime pei-
ne au Medecin, de se voir ordipai-
rement interroguer & ergotiser
d'où vient cecy, d'où vient cela? il
né

ne l'auoit pas hier: c'est despuis
telle chose. le disois bien, que cela
luy ameneroit quelque accident:
& autres tels reproches piequans
& aigres, tres-difficiles à supporter
ou dissimuler au Medecin qui a bõ
cœur, & s'employe si bellement au
secours du malade: qui a tous ses
esprits bandés & tendus comme
les cordes d'une espinette, à inuen-
ter & accorder les moyens de sur-
mōter le mal: & ce le plustost que
luy sera possible, le plus seuremēt,
& avec la moindre fascherie que
faire se pourra. Et qu'est-ce (ie
võ' prie) ainsi l'importuner a tout
moment, & mettre toutes choses
en doute & soupçon, sinon que
par vne opinion de desfiarce, ou
de sa volōté, ou de sa suffisance,
luy faire perdre courage, & la har-
diesse qu'il doit auoir à bien faire
sa charge, estant fauori & accou-

S ragé

274 Des importuns & outrecuidés,
rage de tous les assistans ? lesquels
ne se doyent estonner d'aucun
accident, tât que le Medecin plus
clair voyât les en asseure. l'accor-
de bien toutesfois, que luy-mes-
me y est souuent trompé, comme

1. Aph 1.
H. 2. ch. 6.

le iugement des maladies est diffi-
cile & incertain, suyuant la prote-
station du grand pere Hippocras.
Car (ainsi que celle a tresbien re-
monstré) la Medecine est art con-
iecturel : & la raison de la conie-
cture est telle, que quand elle aura
souuent respondu, quelque fois
nous abule. Mais si aucunesfois
& à peine, au millesieme corps
nous y sommes trompes, cela n'est
pas notable, veu quelle respond
bien & rencontre en infinies per-
sonnes. Ce que ie dis, non seule-
ment en ce qui est dangereux, ains
aussi en ce qui est salutaire. Car
souuent on est frustré de son espe-
ran-

rance : & tel meurt, duquel le Me-
decin en premier s'asseuroit : & les
choses inuētees, à guerir, quelque
fois font empirer le mal, ce que
l'imbecillité humaine ne peut es-
uiter, en si grād diuersité de corps.
Il y a toutesfois creance à la Me-
decine, veu qu'elle proffite le plus
souuant, & à beaucoup plus de
personnes. Il faut tenir cela pour
resolu, que tant qu'il plait à Dieu
(auquel il faut tousiours remettre
le principal, voire le tout) nous
preuoyons à peu pres l'aduénir,
par ce qui est present, & ce qui est
passé : dequoy nous asseurons, ou
nous deffions de la guaitison des
malades. Mais il y furoient des cas
si inopinés & fortuis, que les plus
aduisez du monde ne s'en pour-
royent douter. Et que feriés-
vous là. Il n'y a personne qui
puisse respondre, de cent mil-

276 Des importuns & outrecuidez,
le succez que nous obseruons en
diuerſes maladies. Car nature a
interieurement des ſecrets mou-
uemēts, & quelque fois des etreurs
de ſon impuiſſance: deſquels ne ſe
preſentent à nous aucuns indices
qu'on puiſſe remarquer, iuſques à
tant que l'on void le deſordre ad-
uenu, & au deſcouuert. Lors le
vulgaire ignorant, & plein de ſou-
pçon, le rapporte à quelque choſe
de celles qui ont eſté faiçtes pour
le meilleur. Et voila vn blaſme au
medecin. Il le faut bien prendre
autrement, & iuger ſainemēt, que
nonobſtant la procedure, infinis
accidens peuuent aduenir: & que
c'eſt du naturel de la maladie, qui
continuellemēt fait nouuelles ſor-
ties, & aſſaut du coſté qu'on ſe
doute le moins. Quelque fois on
penſe auoir acheué, & c'eſt à re-
commencer. La maladie n'eſt pas
vn

vn ennemy qu'on voye à l'œil, & duquel on puisse comprēdre tous les desseins, pour les rompre ou preuenir. C'est bien beaucoup de reparer tousiours les ruines qu'elle faiēt, & finalement la contraindre à quitter la place. En ces entrefaiētes suruiennēt mille & mille accidens ou inconueniens, qui troublent & peruertissent la curation. Il faut prendre le tout en bōne part, & sans molester les medecins (qui en sōnt autāt faschez que personne qui soit) estimer, qu'on n'y sçauroit donner autre remede, que celuy qu'on pratique.

Nous auons taxé les importūns & soupçonneux, qui ne cessent de contrerooller les actions des Medecins, & les troubler de mille doutes. A present nous parlerons des outreuidez, temeraires & presomptueux, qui ont opinion

278 Des importuns & outreuidez,
de ſçauoir quelque choſe au faiſt
de la Medecine & des maladies,
ou par obſeruation, ou par vſage:
& aucuns pour y auoir eſtudié
quelque peu. Ce ſont perſonnes
fort dangereuſes, & qui trauail-
lent infiniment vn bon Medecin. Les
ſimples ignorans & non outreui-
dez, n'entreprennent que ce qu'on
leur commande pour le ſeruiſe
patient, ſans y adiouſter ou dimi-
nuer, eſmeux d'vne ſage crainte
de mal faire. Au cōtraire, ceux qui
cuident ſçauoir, & n'en ont aucun
fondement, gloſent touſiours ſur
le *Magnificat*, & n'eſtiment rien
que ce qu'ils ſ'imaginent, iugeans
le medecin fort ſuffiſant, ſ'il ſ'ac-
corde à leur propos, autrement, il
eſt rheubarbatif, hazardeux, rude,
& non amy de nature. De tel-
s gens parle Terence bien au vray,
diſant, qu'il n'y a rien plus inique
ou

ou iniuste , que l'homme ignare: car il n'estime rien bien fait , que ce qu'il fait. Doncques il ne faut aupres des malades , pour les servir, traicter & gouverner, ou aduiser de leur affaire , que les Medecins bien sçauans , & les seruaus ou seruantes qui ne sçachēt rien, sinon executer propremēt ce que leur sera commādē , & qu'ils peuvent comprendre. Car ceux qui sçauent à demy , ou pensent sçauoir sans raison , sont merueilleusement dangereux. Ils ne sont ne chauds, ne froids, ains tiedes : parquoy on les doit vomir, c'est à dire , iecter hors de la chambre des malades. Or i'approuue les ignorans , pour assister aux malades, non pas qu'ils soyent lourdaux & bestials, ains qui entendent seulement le seruice requis: comme de bien faire potages tels qu'ordon-

ne le Medecin, cuire les viandes,
façonner le liét, leuer & coucher
le malade, vser discrettement de
toutes choses ordonnees, comme
leur sera dit, meſmes de l'Apoti-
caire, enſuyuant l'ordonnance du
Medecin: Lesquels ſçachent bien
raconter ce qui eſt paſſé, ou de
iour ou de nuét, obſervans toutes
choses fort curieusement. Le trou-
ue bõ auſſi, qu'ils propoſent quel-
ques doutes au Medecin, comme
l'aduertiffant de ce qu'il peut
moins ſ'aduifer, n'eſtât touſiours
preſent & d'ordinaire. Car cela le
met en chemin bien ſouuent,
de tenir autre pro-
cedure.

CHAP.

CHAPITRE XXV.

*Que ce n'est le proffit des malades, d'a-
voir plusieurs Medecins d'un
ordinaire.*

LE vulgaire s'abuse grande-
ment, en ce qu'il cuide avoir
plus de secours, tant plus il a des
Medecins : comme à la guerre, le
grand nombre de gens, fait plus
de force. Il est vray, que plusieurs
de bõ accord, ne font qu'un : mais
comme il est tres-difficile, de ren-
contrer personnes qui ayent mes-
me aduis en toutes particularitez,
bien souuent la multitude est dõ-
mageable : comme esprouua le
bon Empereur, qui dit en mou-
rant, *L'entree de plusieurs medecins
m'a perdu.* Le trouue fort bon, qu'à
la moindre difficulté d'importan-
ce, on appelle en conseil quelque

S 5

nom

nombre de personnes doctes & expertes : mais à executer la resolution , & regir le malade ordinairement, il n'en faut qu'un superintendât à toutes les particularitez, lequel de sa prudence & discretiō adionste, diminuë, change, aduance, retarde, dispence, inuëte & ordonne chaque chose par le menu. Autrement , on n'aduance pas grand' besoigne, l'un se reposant sur l'autre , ou bien cōtredisant de chose qui ne vaudra presque le parler. Cependant mille belles occasions se passent & perdent: dequoy le patient en souffre, lequel s'attend à la discretiō de ses gouuerneurs. Vn'autre incommodité bien grande est , quand les Medecins ne sont expres chez vn malade & d'ordinaire , ains le visitent par ville , c'est qu'estans plusieurs en part , il ne se rencontre pas de pou

pouuoir tousiours y trouuer à
 meisme heure: & si l vn attend l au-
 tre, il perd temps, qui fait biē be-
 soing à d autres malades. S'il ne
 l attend pas, il n'y aura communi-
 cation avec discours, ainsi que le
 malade ou ses parens desirēt. Ce-
 la est merueilleusemēt incommo-
 de aux patiēs, & mesmes aux Me-
 decins. Dont ie dis volōtiers, que
 qui veut estre mal secouru, ayt
 plusieurs medecines. Voicy com-
 ment il faudroit faire: dés le com-
 mencement en appeller quelque
 nombre, afin de consulter & con-
 clurre ce qui est à faire, pour met-
 tre le malade en bō train de gue-
 rison. Puis retenir celuy de tous
 qui sera plus agreable, auquel
 seul on remette la discretion de
 tout. Et quand il suruient quelque
 accident nouueau, ou que le mal
 est opiniastre, ou qu'il se presente

occa

occasion de penser à autres reme-
des, r'appeller le conseil, lequel
sera despuis executé par le mede-
cin ordinaire.

RAMAS DES PROPOS VVL-
gaires, & Erreurs populaires, avec
quelques probleſmes, en-
uoyees de plusieurs à
M. IOBERT.



Es Barbiers de village
ne veulent point de che-
mises de femme, pour
faire de la charpie, des
plumaceaux, tentes, compresses
& bandages: ne aussi du lin, ou e-
stoupes de lin, à pēser les playes,
vlcères, contusions, & fractures.
2. On aduertit ceux qui ont le
carboucle, de ne passer l'eau, sur
pont, ou sur batteau, ne en sorte
que ce soit.

3. Pour

3. Pourquoi deuient on enroué,
d'estre veu premierement du
loup?

4. D'où vient, que si on trempe
du salé, chair ou poisson, dans
l'eau de mer, il se dessale mieux &
plustost, que s'il trempe en eau
douce?

5. La graisse de poisson offence el-
le plus l'estomac, que toute autre
graisse?

6. Le poisson, puisque il est vn
coup hors de l'eau, il ne la doit
iamais toucher.

7. Les chiens enragent de ieuf-
ner.

8. Comment est-ce, que de veil-
ler on deuient fol, si on y a quelque
inclination?

9. D'où vient, que tant plus on
dort, tant plus on veut dormir, &
ad contraire?

10. Apres le boire & le repas, le
dor

dormir sain ne trouueras.

11. Comment peut-on auoir le foye chaud, & l'estomac froid?

12. Est-il vray, que les couchons & les agneaux, tant plus ieunes sont, tant moins bons à manger: & au cōtraire les cheureaux & les veaux?

13. La laine de la brebis, arrachée de la gueulle du Loup, engendre force poux.

14. D'où vient, qu'on a plus de froid, ou de douleur au bout des doigts, que és autres parties?

15. Que la chair de la beste, qui est morte d'un seul coup, est plus tendre qu'autrement.

16. Cōtre ceux qui disent, que les malddes guerissent plustost, si on les laisse viure & faire à leur appetit.

17. D'où vient qu'un corps bien sain, ne peut par son attouchemēt
guérir

guérir le malade, comme le malade peut infecter celui qui est sain?

18. Pourquoi dit-on que ceux qui sont frais en Esté, sont bien sains: & au contraire, ceux qui sont chauds en hyuer?

19. Faut-il que les maladies facēt leur cours?

40. Pourquoi est plus dangereux, le changement du chaud au froid, que du froid au chaud?

21. Pourquoi n'est-il pas bon, que les petis enfans regardent la clarté fort attentiuement?

22. Pourquoi dit-on, Il iase, il a les pieds chauds?

23. On dit, que la petite oreille est marque de bon esprit, & de malice aussi, sur tout aux femmes.

24. Ceux qui ont la veine du front grosse & apparēte, fort aisée à s'ē-
tēter, sont malicieux.

25. S'il faut boire le plus grād trait.

au

au commencement du repas : & qu'il soit plus ou moins trempé, que les autres d'après.

26. D'où vient que les chappons sont plus & plustost goutteux que les coqs, si la castration est remède à la goutte?

27. Comment peut la paille conserver la neige, & la glace, veu qu'elle fait meurir les fruiets, & le fromage?

28. Que les premiers & derniers froids, sont les plus dangereux.

29. D'où vient, que le Soleil de Mars est plus catarrheux, qu'en autre saison: & qu'on esterneue plus au Soleil, qu'on ne fait auprès du feu?

30. Que le malade doit dormir quand il peult, s'il ne peut dormir autrement à propos.

31. Qu'il faut croire au malade, du dormir, de la soif, & de la douleur.

leur.

32. Est-ce bien dict, ce dont cou-
uert en hyuer as esté, ne le de-
spoüille en Esté?

33. Quatre sont les mauuais boc-
cons, pelches, figues, melons, &
champignons.

34. Pourquoi dit on, qui a la fieure
au mois de May, tout l'an demeu-
re sain & gay?

35. Qui naist le Dimanche, iamais
ne meurt de peste, quoy qu'il en
soit attaind.

36. On dit, que la plus part des ge-
lines, & des lieures, sont ladres.

37. Il est sain comme vn poisson,
& a l'estomac chaud comme vne
caille. Il pourroit manger des
charrettes ferre, que ne luy feroiyét
point de mal.

38. Si l'haleine du punais peut suf-
foquer vn enfant dans le ventre
de la mere, & si la punaisie peut

T

cau-

auser diuorce en mariage.

39. S'il est possible, que le poil croisse aux personnes mortes, & les ongles aussi.

40. Est-il vray, que l'on croit toujours, tant que on a des recidiues?

41. Male sepmaine, mal an, mal toujours.

42. Fat vn iour, fat vn an, fat toujours.

43. Oeuf d'une heure, pain d'un iour, chair d'un an, poisson de dix.

44. Est-il possible de prendre la verolle, pour aller à ses affaires sus la chaire percee d'un verollé, qui n'en fait que partir?

45. S'il est plus sain, de chauffer le linge des malades au feu de sermés & le parfumer de son.

46. Si le persil nuict à la veuë, & si le ius des raisins verds l'esclarcit.

47. Comment on peut estre nour-

ry

ry de clyttere.

48. L'hipocias beu au soir cause enrrouëure, & quelque fois lasquiance.

49. La Hyacinthe fait resuer plaisamment: & l'Emeraude donnee du mary à la femme, se rompt aussi tost qu'elle rompt son mariage.

50. De nouveau tout est beau, de saison tout est bon.

51. Un mal ne vient iamais seul, & mal sur mal n'est pas tanté.

52. Tard medecine est apprestee, à maladie enracinee.

53. D'où vient, que le vin nuict aux parties nerveuses prins par dedās, & leur profite appliqué par dehors?

54. Comment toute beste venimeuse porte son contreuenin: & si la beste morte est mort le venin.

55. Pourquoy dit on, que depuis l'inuention du tondre, & de porter

T 2 des

des mules, les medecins ne vont plus tant sur mules?

56. Dequoy sert prendre de l'acier pour les pales couleurs, & si les poules qui boyuent de l'eau des forges se trouuent sans ratelle: cōme les brebis qui brotent le tamaris pres d'une certaine riviere?

57. Est-il vray, qu'il faut tousiours boire quand on a soif, & manger quand on a faim, & dormir quand on a sommeil: & qu'on ne se doit garder de manger, sinon de charretes ferrees?

58. Pourquoi dit-on, que si l'enfant peut passer neuf iours, il est hors de dāger: & à cela on cognoit qu'il est de terme legitime, & par temps?

59. Y a-il quelques maladies, desquelles passez certains iours, le patient ne peut mourir?

60 Si le porage froid, ou pris apres

le

le repas, engraisse plus qu'autrement.

61. A vn corps bien temperé, l'appetit de mâger, & de dormir, viêt-il toujours à mesme heure: cōme on se resueille volontiers à mesme heure?

62. D'où vient, que quelques vns se leuans fort matin, ont tout le reste du iour mal de teste?

63. Pourquoy apres vn grād exercice, il ne faut boire ne manger incontinent, ny quand il sue?

64. Qu'on attribue souuent la cōualescence au changemēt de l'air, qui n'est pas moins deuë au changement de l'eau.

65. Pourquoy dit-on, que les condres sont medecine: & que le pain moisi esclarcit la veuë?

66. Si le manger des aux fait engendrer des enfans massés: & s'ils sont bons à la peste, dont on les

T ; nom-

nomme, *la theriaque des rustiques.*

67. Si les fleurs blâches ou rouges des femmes augmentent, quand prennent chemise blanche: & si au cōtraire, en la rogne & en la peste il faut changer souuēt d'habits.

68. Si les fleurs blanches sont contagieuses, de sorte que l'homme en puisse prendre la pisse chaude.

69. Pourquoy enueloppe-on celuy qui est tombé d'en haut, d'une peau de mouton escorché sur le champ: & si la mumie empesche le sang de se coiller en l'estomac: ce qu'on dit aussi de la presure.

70. Pourquoy sont les hōmes plus eschauffez à l'amour durant l'hiver, & les femmes durant l'Esté?

71. Si coucher avec vne vieille, rend vn ieune homme sterile.

72. D'où vient que l'homme s'ennuie tost à la luitte amoureuse, jamais la femme: & qu'un coq suffira

à

à treize poules, mais vne femme à quatorze hommes?

73. Vne rostie apres le past, ou vne crouste de pain, ou boire vn peu d'eau fraïsche, sont-ils bons contre le mal de teste?

74. Que la viande bien maschee, est demy digeree.

75. Pourquoy dit-on, ieune bar-
bier, & vieil medecin?

76. Beau à vingt ans, fort à trente,
sage à quarante, riche à cinquan-
te, vieux à soixante.

77. Est-il bon, que les enfans mā-
gent beaucoup de pain sans viande?

78. Que l'eau mielee, dite hydro-
mel, nourrit autant ou plus que le
vin.

79. Que toute nostre vie, n'est
qu'une maladie.

80. Que l'acte venerien n'est pas
necessaire à la cōseruation de sātē.

81. Que la langue noire au com-

T 4 men-

mençement d'une maladie, n'est pas toujours mauvais signe.

82. Contre ceux qui disent, q̄ les enfans de 7. mois n'ont point d'ogles.

83. Que l'eau extrememēt froide, & claire, & pl^{re} vicieuse q̄ louable.

84. Si la gelee est bonne & saine, tant aux sains, qu'aux malades.

85. Apres la figue, vn verre d'eau: apres le melon, vn verre de vin.

86. Vn pan, se garde vn an.

87. Est-il vray, que si la fēme conçoit au croissāt de la Lune, ce sera vn fils: & si au décroissāt vne fille?

88. Qu'il ne faut pas craindre tout ce qui peut aduenir, combien que puisse à tous aduenir, ce qui aduēt à quelqu'un.

89. Est-il vray, qu'il n'y a rien de sain, qui ne soit sain toute l'annee?

90. De ceux qu'on enterre vifs, pensant qu'ils soyent morts.

91. Est-il vray, que la langue du
chien

chien soit medecinale, guerissant
les vlceres?

92. Catholicon, eau benite de me-
decine, & de tauerne.

93. Qui retient plus longuement
son vrine, l'homme ou la femme,
& pourquoy?

94. D'où vient, que les dents bas-
ses croissent plustost aux enfans,
que celles d'en haut?

95. Qu'est-ce que, faire aller la me-
decine à cloche-pied?

96. Si c'est bien dit, lauer souuant
les mains, rarement les pieds, & la
teste iamais.

97. En la peste il ne faut pas souf-
fler sa soupe: & il conuient par-
ler plus souuent à Dieu, qu'aux
hommes.

98. Qui n'est pas sain, n'est guie-
res sage: car le mal cōtraint à beau-
coup d'imperfections.

99. Pourquoy dit-on, de ceux auf-

Tels quels

auxquels le ventre groule, qu'ils ont des grenouilles dedans?

100. Est-il mauvais de se chauffer le ventre apres le repas, cōme si cela pouuoit empescher la digestion.

101. S'il est meilleur d'estudier le soir apres souper, ou le matin: & à quelle sorte de gens

102. Si vn homme ne veut māger qu'une fois le iour, à quelle heure doit il prendre son repas?

103. Si boire de l'eau fait bien au foye & aux yeux: & s'il nuict à l'estomac & à l'amarry.

104. Est-il vray, que la fieure quarte s'en va par excez, ou yurongnerie: & qu'elle ne fait iamais sonner campane: & qu'un homme en est plus sain tout le reste de sa vie?

105. D'où vient, que si l'on passe l'heure accoustumee de son repas, on en perd l'appetit?

106. Si de trop boire, on peut piser le vin: & de trop embrasser, le

fang. 107. Que le vin immodéré accourcit la vie, comme la chaux mise au pied d'un arbre.

108. Si la lumière de l'huile est meilleure pour l'estude, que celle de la chandelle.

109. S'il est bon à un rogneux de se lever matin, pour s'aller promener.

110. Si en temps de pluye il faut peu manger, peu boire, & faire grand exercice dans la maison.

111. Est-il vray que ceux qui ne mangent beaucoup, ne sont pas robustes au travail?

112. Si le pain de froment opile, le pain de seigle lasche, & guerit les hemorrhoides: celui d'avoine ou de mil, constipe: & le pain de maison est plus sain, que celui du fournier: & si un peu de son parmi le pain, lasche le ventre.

113. Ceux qui ont les poulmōs, ou le foye gastez, aiment fort le vin

pur: & d'où vient que quelques vns pissent au liect, s'ils mettent de l'eau en leur vin?

114. D'où vient, que le vin mufquat enyure plustost, & plus longuement, si on y met de l'eau?

115. Est-il bon, de boire dès l'entree de table vn trait de vin pur, avant māger, pour auoir le vêtre lasche?

116. Pourquoi est-ce, que plus de gens meurent la nuit que le iour?

117. D'où vient, que le serain de la Lune est plus catarrheux, que celui du Soleil: & que le matin est plus frais que la nuit, encor qu'elle soit plus esloignée du Soleil?

118. Pourquoi dit-on la goutte & la maladie des riches, & la rongne des gueux: & neātmoins qu'il n'appartiēt pas aux belistres, d'auoir si grand plaisir qu'on a de se gratter?

119. Pourquoi sont les ladres plus paillards que sains, & moins sujets aux poux, aux fieures, à la

peste, & autre contagion?

120. Si ceux qu'on appelle en Gascogne Capots sont vrayement ladres: & quelle est leur originē.

121. Si quelqu'un peut estre ladre, sans en auoir les marques au visage, où l'on constitue les signes vniuocques.

122. Pourquoi la grosse verolle va en declinant, & maintenāt se guerit mieux que du commencement?

123. D'où vient que les goutteux, verollez, & ceux qui ont eu quelque os rompu, sentent le changement de temps?

124. D'où vient, qu'és lieux où croissent les bons vins, il s'y en boit moins qu'ailleurs?

125. Pourquoi dit-on, l'Espagnol mange, l'Allemand boit, & le François s'accommode à tout: & on le nomme le singe des nations

126. Que le dormir sur le calhé est poi-

poison, & sur l'yurôgnerie & médecine: mesmement si l'yurongne a vommy, ou si on luy a ietté vn leau d'eau aux parties honteuses.

127. Est-il au pouuoir d'une femme, d'estre malade & guerie quād elle veut, suyuant les vieux diēōs?

128. Pourquoi dit-on, aux & oignons pour les Gascons, tripes & boudins pour les Limosins? Et qu'un Limosin est giād mägeur de pain, vn Bourdelois de chair, l'Espagnol de salade, l'Italiē de sauses, & vn Seuenaut de chastagnes.

129. D'cū vient cela, qu'il y a tant de gouteux à Bordeaux, tāt de hernieux à Montpellier, de goitieux en Saouye, de sous en Bearn, de fats aux environs de Montpellier, (où ils les appellēt hauchs) d'epileptiques en Toscane, mesmenēt à Florēce, d'escrouëlleux en Espagne, phthisiques en Portugal, &

tant

tant de ladres en Limosin ?

130. D'où vient que de tenir la teste trop couuerte, fait venir le poil chenu: & si le froid de la reste nuit à la memoire ?

131. Est-il vray que le frequent conioinct, & l'usage des medemens, auieillit les personnes ?

132. Comment est bonne contre le rheume, l'vrine des petisenfans ?

133. Se peut-il engendre vn venin dans nostre corps: & si l'Incube est quelque esprit ?

134. Ceux qu'on saigne vne fois l'an pour precaution, faut il qu'ils continuent cela toutes les annees, à peine de s'en trouuer mal ?

135. Est-il bon à gens gras, replets, & endormis de se courroucer fort souuent. & aux impudens d'estre contristez: & si l'accointance des femmes & vtile aux melācoliques ?

136. D'où vient qu'une maladie contagieuse se prend plustost d'un

vieux à vn ieune, qu'au contraire?

137. Vaut-il mieux laisser viure vn homme suyuant sa coustume, encor qu'elle soit mauuaise, que la changer tout à coup?

138. Est-il vray que les eaux des puits sont plus chaudes en hyuer, & froides en Esté: ou si elles le semblent estre tant seulement?

139. Est-il bõ de laisser aller les enfans teste nuë: & si on faisoit bien iadis en Angleterre, qu'on les plõgeat dans l'eau glacee?

140. Est-il vray que ce qui plaist à la bouche, est bon à l'estomac?

141. D'où vient, que les femmes parlent plus que les hommes, & sont communement plus belles?

142. Est-il vray que les femmes sont moins ingenieuses, & moins vitales que les hõmes, plus auare & testoes?

143. Est-ce biẽ dit, aisse de perdrix

cuisse

cuisse de chappon, queuë de poisson, tette de saumon?

144. Pourquoi disoit vn grand Medecin, que les perdris engendrent des pous?

145. Que la chair aupres les os, est la meilleure: & le roty est communement plus dur que le bouly.

146. Que le sucre aux enfans garde d'engendrer vers: mais s'ils sont engendrez, il les esmeut.

147. Iamais sucre ne gasta sauce.

148. Pourquoi craind-on, que de trop crier les enfans se creuent, mesmement s'ils sont males?

149. Si c'est bon signe, que l'enfant tette bien, qu'au il pisse beaucoup.

150. Est il vray, que les sages femmes puissent faconner les membres des enfans, quand ils naissent:

V

&

& les rēdre stupides, en leur pressant la crane : ou les faire souuent choir en syncope & vomissemēt, en leur comprimant la bouche de l'estomach?

151. Est-il vray, que les abillemēs qui pressent, empeschent les enfans de croistre : & qu'à ceux qui baissent fort la teste , il faut bien enfôcer le chappeau sur les yeux, pour accoustumer de la hausser?

152. Est-il vray, que la chair froide met en appetit : & le potage chaud au commencement du repas le diminuē? Que le vin pur espargne de manger : & l'eau au cōtraire, rend les gens affamez.

153. Pourquoy dit-on, il a vn Almanach en la teste, de celuy qui sent le changement des temps?

144. Est-il vray, que de serrer fort les iarretieres le sang monte au visage, & qu'on en deuient rouge?

155. Que

155. Que les phlegmatiques vivent long-temps, mais ils sont subjects à maintes maladies: & au contraire, les bilieux.

156. Faut-il manger pour entree de table les viandes plus faciles à digerer, excepté quand l'estomach est bilieux?

157. Est-il vray, qu'un homme bilieux sera plustost empoisonné, qu'un autre?

158. D'où vient, que les enfans de huit mois ne vivent point.

159. D'où vient, qu'un homme en sa cholere, ou estant en frenesie, est plus robuste qu'estant appaisé, & en bon sens?

160. Pourquoi dit-on, vin de pourceau, vin de lyon, & vin de singe?

161. Le poisson est-il meilleur cuit au beurre, ou à l'huile?

162. Pourquoi se couvre-on tant

V 2 en

en dormant? & pourquoy dit-on, robe de velours, ventre de bureau?

163. Pourquoy ayme-on changer de viande, & du pain on ne s'en faicte point?

164. Pourquoy dit-on, pain changé, & vin accoustumé?

165. Pourquoy dit-on, pain d'un jour, vin d'un an, & farine d'un mois?

166. D'où vient, que le coin pris au commencement de table, serre & pris à la fin, lasche le ventre?

167. Pourquoy dit-on, entre deux petits un glorieux, & entre deux grands un lourdaut?

168. Pourquoy dit-on, que ceux qui mægēt debout, ou en se pourmenant, mangent d'avantage: & si la coustume des anciens estoit loüable, qui mangeoyēt sur le liect, ou à terre?

169.

169. Comment est ce, que la graine de laitue prise dans vn œuf durant trois matins, fait auoir du lait en abondance?

170. D'où vient, que la rechute est plus dâgereeuse que la premiere maladie?

171. D'où viêt qu'aux fieures tierces, le ventre est coustumieremēt constipé?

172. D'où vient que le premier & le dernier âge, sont plus subiects à maladies que les âges moyens?

173. Pourquoi les oyseaux boyuent tant peu, & loup mange tant.

174. Pourquoi tous les enfans naissent la teste grosse, & cadmus.

175. Pourquoi ceux qui vont fort ferrez de ceinture, sont plus enclins à paillardise.

176. Si les os sont insensibles, d'où vient que les dents sentent si

V 3 grand

grand douleur?

177. D'où vient que les animaux procreez de diuerse espece, cōme la mule, sont steriles?

178. Dequoy peuuent seruir les frondeaux au mal de teste?

179. Pourquoi les masses croissēt phistost dans la matrice, & les femelles hors de là.

180. Pourquoi tout animal fuit le coit en sa grossesse, & en certain temps, fors que la femme.

181. Pourquoi n'est il bō de parler beaucoup en mangeant?

182. Comment sert la panade au flux de ventre.

183. L'homme est-il inferieur aux bestes, de ce qu'il ne fait naturellement aucun remede à ses maux, comme sçauent les autres animaux?

184. D'où vient, qu'on appelle le vin doux, vin de commeres?

185.

185. Pourquoy dit-on, de sieuner de clerks, disner d'Aduocats, gouter de cōmeres, soupper de marchands, & reueillon de nourrices?

186. Pourquoy dit-on, que le melancholique mäge, le bilieux boit, & le pituiteux dort?

187. D'où vient, que les enfans mangent beaucoup, boient peu, & ne cessent de trotter?

188. D'où vient, qu'ayant beu du vin, soudain on le sent à la playe, ou à la gousse, combien qu'il soit encor dans l'estomach?

189. Que ce n'est pas grand merueille de voir que l'Autruche digere le fer, veu que les poulles n'en font pas moins.

190. Que le rire, & estre ioyeux, empesche de deuenir vieux.

191. D'où vient, que les dents font mal, si on fait grincer avec vn cousteau, yne assiette, ou autre chose?

192. D'où viēt, que de se baigner aux riuieres, on deuient affamé?

193. Pourquoy dit-on de celuy à qui put les pieds, qu'il est bien sain?

194. Pourquoy ceux qui ont grād foye mangent beaucoup, & ceux qui ont le cœur grand sont timides, & ont le poux petit?

195. Boire de l'eau quand on se va coucher fait-il dormir?

196. Pourquoy sont les veufues & les nonnains plus subiectes à suffocation de matrice, que les mariees: & sert il de flairer les mauuaises senteurs, pour reuenir de ce mal?

197. D'où viēt que les enfans sont plus subiects à la rogne, aux vers, & à l'epilepsie: les ieunes aux fieures & hemorrhagies, les vieux à la toux & à la goulte: les femmes à mal d'estomach & de teste?

198.

198. Est-il vray, que ceux qui se mouschēt fort sont plus sains, que ceux qui crachent beaucoup?

199. Est-il vray, que la meilleure chair est pres des os, & du poisson la queue, de la perdrix l'aïlle, & du chapon la cuisse, de la becaïsse la merde?

200. Cuisses sont bonnes, quand aïlles sont mangees.

201. Les gemeaux se font-ils d'un mesme coït, ou de diuers (suyuant Hippocras) par superfection: & si vn enfant peut estre de cinq mois, cōme le grain iecté en terre croit plustost l'un que l'autre?

202. En temps de peste, vaut-il mieux qu'il vente, que s'il fait calme?

203. Pourquoi est tant mauuais le dormir sur iour, ou au serain, ou incontinent apres le repas?

204. Pourquoi les gens gras, &

V 5 les

les maigres, sentent plus au bouquin, que les autres?

205. D'où viét, que ceux qui boient de l'eau, & ceux qui veillent ou travaillent, māgent plus : ceux qui boient beaucoup de vin, ne mangent guieres?

206. Pourquoi se passera on plustost de manger, que de boire?

207. Pourquoi dit-on, de la panse vient la dance?

208. Le Medecin peut il guerir les passions de l'esprit, veu qu'il est seulement pour le corps?

209. D'où viét, que quelques vns en dormant parlent & cheminēt : & pourquoy s'effrayent souuent les enfans en dormant?

210. Pourquoi dit-on, de celuy qui est magnanime & genereux, il a grand cœur : veu que ceux qui ont le cœur petit, sont les plus hardis?

211.

211. Pourquoi dit-on à quelques vns, qu'ils ont les yeux plus grâds que le ventre?

212. Pourquoi dit-on, les poires sôt pierres, la nois gaste la voix, le vin fait sang, l'eau amaigrit, contentemēt engraisse, & le sommeil nourrit?

213. Ne faut-il point guerir la rōgne, qui vient à la teste des enfans?

214. S'il faut laisser faire son cours au heume.

215. Est-il vray, que les femmes pâles sōnt plus affectionnes au coit, que les rouges, & les maigres que les grasses : & que les petites sōnt plus fecondes que les grandes, les maigres que les grasses?

216. D'où vient ce qu'on dit Parisien foireux, Champenois peteux, fille pissuse, vieux chassieux, enfant breneux?

217. Pourquoi sōnt tant difficiles
les

les gens vieux, & ne louënt que le temps passé?

218. D'où vient, que les poissons commencent à se corrompre par la teste, & les autres animaux par le ventre.

219. Faut-il manger beaucoup au temps de peste, ou faut il s'extenuër.

220. Pourquoi vne mie de pain mise dans le laiët, le fait deuenir aygre.

221. S'il est vray, qu'un des vers qui luisent de nuict en esté, empesche le laiët de se cailler, s'il est dans la maison.

222. Est-il vray, que l'homme boit plus que tout autre animal, & que sa fiente est la plus puante, pour la diuersité de ses viandes?

223. Est-il vray, que les animaux qui mangent de la chair de leur espeece, deuiennent ladres: & qu'il
en

en aduiẽdroit de mesme à l'homme?

224. Pour ne sentir tant de faim, est-il bon d'estre ceint estroietement: & pour estancher la soif, de macher du papier?

225. Pourquoi dit-on, qu'en tẽps de guerre il ne faut manger, ne semer, de la mente?

226. Pourquoi parlent les oyseaux, plustost que les autres bestes?

227. Pourquoi la bise est contraire à la poitrine, & le vent austral au cerneau.

228. Pourquoi le vin nouveau enyure tant, & comment sa fumee peut suffoquer vne personne, tandis qu'il bouil.

229. Est-il vray, que l'huile est meilleur au commencement, le vin au millieu, & le miel à la fin?

230. Est-il meilleur signe aux fieures,

ures, que les vers sortent vifs, que mors?

231. Pourquoi l'homme est plus subiect aux maladies, que les autres animaux: & qu'il vit moins que le courbeau, la corneille, le cef, &c.

232. D'où vient, que les bestes sentent plustost le changement du temps, que les hommes: & les plantes, que les bestes?

233. Pourquoi est-ce, que l'vine tant plus elle est retenüe, plus elle put: & au contraire de la fiente?

234. D'où vient, que les ladres ne sont point tant subiects à fièvre, ne prennent si tost la peste, & n'ont point tant de poux, que les autres?

235. Les autres animaux songent-ils comme l'homme?

236. Les songes viennent-ils, de ce que nous auons autresfois veu, & ouy, ou de ce que nous désirons.

ou de la condition de noz humeurs, ou par diuine inspiration?

237. Est il vray, que le vin pur altere d'auantage?

238. Pourquoy ceux qui sont mutiliez de quelque membre, deuiennent plus gras au reste du corps.

239. Vaut il mieux manger peu, & souuent, qu'autrement?

240. Est-il meilleur de boire peu, & souuent, comme font les Allemans, ou à grans traicts comme font les François? & vaut-il mieux tremper le vin, ou boire le vin à part, & l'eau apres, à la mode des Grecs?

241. Le feu, l'amour, & la toux, se cognoissent par dessus tous.

242. Pourquoy dit-on, qui me veut mal, me fait blanchir & qui me veut bien, me fait rougir?

243. Est-ce biē dit, vestez chaudement, mangez escharsement?

Que

244. Que le sepulchre, la vulue, la terre seiche, la mer, & le feu, ne disent iamais c'est assez?

245. Que veut dire, pour vn plaisir mille douleurs? & si la consolation des mal-heureux est, d'auoir compagnie?

246. Pourquoi dit-on, menteur comme vn arracheur des dents?

247. Pourquoi dit-on, au confesseur, au Medecin, & à l'Aduocat, il ne faut rien celer?

248. Pourquoi dit-on, sain comme vn poisson?

246. Pourquoi est-ce que les enfans, les vieillards, & les malades, ne peuvent eugendrer?

250. Est-il vray, que l'homme soit vn petit monde & que toutes les bestes son en luy, quāt à la forme, & aux meurs, ainsi que montre la physionomie?

251. Est-il vray, que les hommes
"ensuy

ensuyuent le naturel des cheuaux
de leur pays?

252. Pourquoy dit-on, q̄ force en-
fâs est la richesse des pauvres gēs?

253. Pourquoy les femmes sont
plus grosses de la ceincture en bas
& les hommes de la ceincture en
haut : & presque toutes les fēmes
sont sans iaretieres?

254. D'où viēt, q̄ de retenir le sou-
fle on oit mieux, & que de fermer
vn œil, on void mieux de l'autre?

255. Est-il vray, que le vin trempé
cause vomissement?

256. D'où viēt, que les masles sont
plus grāds que les femelles, & ont
plus grand voix, fors que la vache?

257. Que les bestes ne perdēt leur
semence en dormant.

258. Que les gemeaux commune-
ment ne sont point tant fors que
les autres.

259. Pourquoy est-ce, q̄ les vieil-
les

X

les

les gens vouſ regarder quelque
choſe, l'eſloignent de leurs yeux?

250. Pourquoi dit-on, femme
barbuë de loin la ſaluë, avec trois
pierres à la main?

261. D'où vient, que l'amour rend
vn couïard hardy, vn melancholi-
que ioyeux, vn lourdaut bië diſant?

262. Pourquoi eſt ce, que le vin
blanc faiſt piſſer, plus que l'autre?

263. Pourquoi eſt-ce, qu'apres a-
uoir mangé de la ſalade, ou du
fruiſt mol, on trouue le vin de
mauuais gouſt?

264. Eſt il vray, que ceux qui ay-
ment fort le vinaigre, & le ſel, ſont
mal ſains, & ont le foye brulé?

265. Eſt-il vray, que pour auoir
mâgé des pigeons ont parle gros?

266. Pourquoi dit-on, qui parle
du loup il en voit la queue?

267. Si le boire auant manger, eſt
fort mal ſain.

Qu'il

268. Qu'il n'y a plus beau fard,
que l'embon point.

269. Que le vinaigre est la mort
de la cholere, & la vie de la melan-
cholie.

270. Que l'eau d'un puis souuent
tiree, devient meilleure.

271. D'où vient, que le plus sou-
uent les bastards sont de meilleur
esprit, que les legitimes: & m plus
fors, plus meschans, & gauchiers
pour la plus-part?

272. Pourquoi dit on, que les fê-
mes ont visage d'Ange, teste de
diable, & œil de basilic?

273. La nourriture trop delicate,
corrompt elle le bon esprit?

274. Le sang de taureau est-il veni-
meux?

275. Que la seule odeur d'une Me-
decine peut purger suffisamment.

276. D'où viêt, que les enfans ap-
prennent bien tost par cœur, mais

ne retiennent pas longuement: & les vieux au contraire?

277. Pourquoi est-ce, que les enfans aiment fort les lardons, & ne font pas les vieux?

278. D'où vient, que ceux qui ont bon iugement, n'ont pas grande memoire: & au contraire?

279. Est-il vray, que la morsure de tous animaux, voire de l'hôme, est venimeuse: & pourquoy celuy qui est mordu du chien enragé, semble voir le chien dans l'eau?

280. Dequoy sert de mettre du beurre à la semelle du pié des enfans, avec des estoupes contre le rheume: & de leur mettre des patenostres de corail au bras & au col, encontre le venin?

281. Comment l'Aconite chasse le venin hors du corps: mais s'il n'y en a point, il empoisonne.

282. Pourquoi oit-on mieux la nuit, que le iour? Pour

283. Pourquoi les animaux de mer sont pl^s sains, q̄ ceux de terre.

284. Que les animaux sont tous Medecins.

285. Que veut dire, le ventre n'a point d'oreilles?

286. Est-il vray, qu'il ne faut point mettre de sel au potage des malades, s'ils ont fièvre: ny des herbes, s'ils ont flux de ventre: & s'il est permis d'y mesler vn peu de lard, ou de bœuf, pour oster la saueur?

287. D'où viēt, que les bestes chassrees ont la chair plus tendre & sauoureuse?

288. Pourquoi les femmes sont plus choleres que les hommes: & les malades que les sains.

289. D'où vient, que la ciguë ne peut faire mal, si on boit du vin apres: & si on la mesle avec du vin, elle est plus venimeuse?

290. D'où vien que les corps tuez

X 3 de

de la foudre se gardēt long temps
sans corrompre?

191. Pourquoi change on de cou-
leur, plustost au visage, qu'aux au-
tres parties?

192. Se faut-il contraindre de ma-
ger, si on n'a point de faim?

193. Pourquoi les femmes s'en-
yurent malaysement, & les vieil-
lards facilement.

194. Si les raisins sont meilleurs,
apres auoir esté pendus, que frais.

195. D où vient, que quelques vns
ne vont à selle, qu'apres le repas?

196. Qui est plus necessaire pour
la vie humaine le feu ou l'eau?

197. Pourquoi est meilleure l'eau
des fontaines, qui regardent le le-
uant?

198. Comment l'urine des chau-
ue-souris, & la fiente des Arôdel-
les, peuvent faire perdre la veüe.

199. Si les fructs nouveaux sont
rel

refner, & les febues auffi.

300. Comment les habillemens refroidiffent en esté, & eschauffent en hyuer? Et comment le soufflé refroidit, & eschauffe de mesme?

301. Si vn homme sain a besoin de Medecin.

302. Pourquoi mange-on plus en Automne qu'en autre saison?

303. D'où vient, que ceux qui nauigent vomissent?

304. Comment l'odeur des roses peut oster le mal de teste: & la senteur des fleurs garde d'enyrurer.

305. Apres le repas, qui est le meilleur, ls pourmener, ou reposer?

306. L'enfant respire-il dâs le ventre de sa mere?

307. Est-il vray, que la tristesse empesche les femmes de conceuoir?

308. Est-il pl^s sain, d'habiter hors la ville, que dedans?

309. Si le vin doit estre chassé par

le vin.

310. Est-ce bien dit, viure faut selon raison, non selon l'appetit?

311. Pourquoy se lassé-on plus, en cheminant par vn lieu plain & droit, que s'il est inegal?

312. D'où vient, que les bestes ne sont subiectes qu'à certaines maladies (comme le chien à la rage, la brebis à la rongne, le pourceau à la lepre) & que l'homme est subiect à mille sortes de maux?

313. Pourquoy est-ce, que les femmes craignent tant l'eau froide au visage?

314. Est-il possible, de rendre par le bas quelque chose à l'instant qu'on l'a prise, & de pisser à mesure qu'on boit?

315. Quand on s'est brulé, il est bõ d'aprocher du feu la partie brulée?

316. Pourquoy est-ce, que l'eau du puits dõne la colique, plustost que celle

celle de fontaine?

117. Pourquoy l'homme a il plus de ceruelle que tout autre animal?

318. Est il vray, que la femme est en plus grād dāger, quād elle a auorté, que quand elle a porté à tēps?

319. Pourquoy dit-on, il est alteré comm'vn trespaslé, & il boit comme vn templier?

320. D'où vient, que les chiēs ont tousiours le nez froid?

321. Est-il vray que de manger des croutes de pain, & des nerfs ou parties nerueuses, on deuient fort?

322. Est-il vray, que vin faict le bon sang, & le bon sang faict le bon entendement?

323. Pourquoy dit-on, viande bien departie ne fit iamais mal?

324. Pourquoy dit-on, les febues sont en fleur, il doit auoir belle peur?

325. D'où vient ce qu'on dit, il ia-

X 5 se

se, il a les pieds chauds?

229. Est-il vray, que les chastaignes cruës engendrent des poux?

327. Pourquoy dit-on, jamais on ne mange fourmage, que l'on n'y ayt honte, ou dommage?

328. Pourquoy dit-on, Medecin d'eau douce?

329. S'il est bon de dormir sur le lait, l'orge modé, bouillon, consumé ou preparatif, & autres choses que l'on prend au matin.

330. Est-ce bien dit, plus rheubarbe & moins de regime?

331. Pourquoy dit-on, que la merde soustient?

332. Pourquoy dit-on, de ceux qui ont les yeux verts, que toutes bonnes choses leur sont contraires?

333. Est-il plus sain de se lever matin, que de dormir la grasse matinee?

A T R E S



A TRES-VERTVEUX
ET VENERABLE SEI-
GNEUR, M. Estienne de Rate,
Conseiller du Roy, & General en
la souveraine Cour des aydes à
Montpellier, Jean Imbert compa-
gnon Apoticaire, S.

MONSIEUR, j'ay fait
comme le Singe du Me-
decin de Montpellier, du-
quel M. Ioubert fait le
côte en son traicté du Ris. Ce fin-
ge voyant que tous les seruiteurs
du Medecin, estant à l'article de
la mort, desroboyent l'argent &
autres meubles, il se va saisir du
chapperon doctoral. Ainsi quand
j'ay veu q M. Cabrol d'yn costé,
&

Liv. 3.
chap. 14.

& Beauchastel de l'autre, faisoient
 imprimer quelques chapitres &
 roolles des Erreurs populaires du-
 dit S. I O V B E R T, à la desrobbee
 (comme ils cōfessent eux mesmes
 libremēt) i'ay pensé d'en faire au-
 tant de quelques petits cayers que
 i'ay peu crocheter, cōcernants les
 remedes translatez ou metapho-
 riques, & ceux qu'il nōme extra-
 uagans. Desquels i'auois tousiours
 esté fort curieux, & il m'auoit fait
 cet honneur de les me communi-
 quer autrefois. I'ay trouué parmy
 cela vne liasse de certaines Phrases
 & locutions vulgaires, touchant
 les maladies, & autres propos de
 la Medecine : où il recherche les
 sources de ces termes. Item, quel-
 ques propos fabuleux, desquels le
 peuple est en erreur. Je mets tout
 en lumiere, sçachant qu'autāt crie
 mal batu que bien batu. Aussi tost
 aura

aura-il pardonné à trois qu'à deux.
 Nous passerons tous sous vne
 mesme grace. Pour mon regard, ie
 n'en fais aucune doubte, scachant
 le credit que vous auez enuers M.
 IOVBERT, vostre singulier amy,
 & affectionné seruiteur: comme il
 se dit par tout, & en public & en
 priué. Doncques ie vous donne &
 dedie ma part du butin: vous sup-
 pliant, Mōsieur, l'accepter de bon
 cœur, & de croire que ie pèse m'e-
 stre adressé à celuy, qui me pour-
 ra bien remettre en bonne grace,
 si besoin est: me recommandant
 treshumblement à la vostre.

De Paris, ce 20. de Feurier. 1579.

EXPLICATION DE QUEL-

ques Phrases & mots vulgaires, touchant
 les maladies principalement,

Fleurs, Flus, Flux menstrual,

Mois, Menstrues, Perdement,

Rhedon, Chemise, Doit auoir,

SON

Son car, Malade, Male semaine, - STUE
 Temps, Cardinal, Marquis.

Fleurs.

Les Fleurs d'une femme, sont dictes à la similitude des plantes qui fleurissent communément, avant que produire leur fruit. Car les femmes qui sont pour avoir fruit (ainsi appellons nous vulgairement l'enfant, qui est dans la matrice, comme d'une graine) doivent tant abonder en sang, qu'il verse par fois, tesmoignant qu'un autre corps en pourroit bien estre nourry. Quand on voit ce flux, on dict que la femme a ses fleurs, & elle promet fruit, si elle vient à la conionction. Et au contraire on dict, de celles qui n'ont ce perdemment (& par consequent sont steriles) *qui non flourent, non grane.* Car aussi les plantes qui ne fleurissent jamais, comme la feugiere, & les herbes capillaires, jamais ne portent

tent graine ou semence: dont elles
sont nommees des Grecs *Agones*.

Peut-estre aussi qu'on dict fleurs,
d'un mot corrompu pour dire *Flus*. *Flus.*

Car le sang fluë & se verse en de-
hors. Mais aussi on dit, le *flus* de
la femme, & le *Flus menstrual*: par *Flus me-
strual.*

ce qu'il fluë tous les mois, si la
femme est bien disposée, Par mes-
me raison on l'appelle aussi absol-
ument, les *Mois* de la femme, ou *Mois.*

les *Menstrues*, en suppleât ce mot,
des purgatiōs. Il y en a qui appel-
lent cela *Perdement*, d'autant que *Perdement.*
c'est vn sang qui se perd, & ne

profite à rien. La populasse de
Languedoc dict en jaserie, *Elle*
est de Rhodais (qui est la principa- *Rhodais.*
le ville du pais de Rouërgue) pour

signifier, que la femme a ce per-
dement. Et ie pense, que c'est vn
mot retenu du Grec, *Rhein*, qui
veut dire fluër. Duquel aussi la
rose

rose est dicte *Rhodon*, à cause de la grand odeur qui en defluë & sort.

Ou parauenture on dit, estre de *Rhodais*, parce que le terroir d'alentour de ladicte ville est communement rouge. On dit plus

Chemise. honnestement, ell' a sa *Chemise*,

*Doit a-
noir.* en suppleant ces mots, *tachée de sang*. Item, elle a ce que *Doit auoir*

yne femme. Car cela est naturel à

la femme, & ne se peut bien por-

ter, ne porter des enfans, qu'elle

n'ait ceste purgation naturelle &

spontanee. Les autres disent,

*Son cas
Malade.* auoir *Son cas*. D'autres disent, elle

est *Malade*: combien que ce flus

ordinaire, quand il est moderé, ne

soit au nombre des maladies, non

pas mesmes des affections contre

nature: mais parce que les fem-

mes se sentent plus faschees du-

rant ceste purgation, que deuant

ou apres, elles se disent honnestement (pour couvrir ceste infirmité, ou necessité naturelle) estre malades. Pour cela mesme on dit, auoir sa *Male sepmaine*: d'autant *Male sepmaine.* que cela va par sepmaines, comme la Lune: & a plusieurs femmes telle purgation ne demeure guieres moins d'une sepmaine. A cela mesme reuient ce qu'on dit, elle a son *Temps*: comme si on disoit, Elle *Temps.* est au terme de sa purgation. Les autres disent, auoir son *Cardinal*, *Cardinal.* pour la couleur rouge: & les autres son *Marquis*, d'autant que cela *Marquis.* marque les chemises & linceuls.

Auorter, Affouler, Bleffer, Dessarrier, Gaster.

A*uorter*, est du mot latin *Abor-* *Auorter.*
tus, qui signifie preuenir la
naissance, ou maturité limitee de
Y Natu-

Nature: ou priuer l'enfant de son
Ortus, & legitime naissance. No-
 stre vulgaire dit, *Fouler*, & *Affouler*,
 le mal qui est de contusion: cōme
 par cheute, coup de bastō, de pier-
 re, ou autre coup orbe. Et d'autant
 que telle est la plus cōmune cause
Affouler. de l'aduortissement, on dit *S'affou-*
ler, pour aduorter. De mesme est
Blessier. ce qu'on dit en France, *Blessier*: car
 il semble qu'une femme est bles-
 see & nauree, quand aduorté: d'au-
 tant qu'elle a beaucoup de mal, &
 perd beaucoup de sang, par vn
 moyen contre nature. En autres
Dessarrier pais on dit, *Dessarrier*, quasi dissar-
 rer le ventre, qui estoit serré, clos
 & tendu: maintenant il lasche &
 se desbande mal à propos. Les au-
Gaster. tres disent *gaster*, comme de toute
 autre chose qui ne vient à aucun
 proffit.

Desuer

*Desuerdiat, Desantourat, Desou-
rat, Deflorer.*

ON dit cela des plâtes, & me-
taphoriquement des filles
qu'on depucelle trop ieunes. Aux
plantes *Desuerdiat*, & quand on ^{*Desuer-*}
cueil leurs fleurs ou fruiçts mal à ^{*diat.*}
propos: ou quand on les contraint
par fumier, chauds, ou eau chau-
de, de porter auant leur saison. Dõt
elles acheuent bien tost leur vie, &
ne gardent longuement leur ver-
deur, vigueur, & gaillardise. Cela
est proprement *desuerdiar*: comme
on diroit, *Desuerdir*, ou priuer de
sa verdure. Semblablement *De-* ^{*Desanto-*}
santorat, est dict d'un mot grec, ^{*rat.*}
Anthos, qui signifie fleur: comme
si on vouloit dire, *Desanthorat*, pri-
ué de sa fleur, & tel qui ne portera
point de fruiçt. Ainsi on dit *Des-* ^{*Desflorer.*}

Y 2 *florer*

florer une fille : c'est luy oster son pucelage, & sur tout quand l'aage n'y est competant. Dont elle n'est depuis si vtile en mariage: cōme i'ay remonstie à la fin du second chapitre du second liure des Erreurs populaires. Ainsi les fructs cueillis avant leur maturité, ne sont de si longue duree, & se fletrissent plus que les autres. Quelques vns *Desfourat.* appellent cela *Desfourat*, qui est comme preuenir *L'ouure*: c'est à dire, cueillir avant heure,

Retalhat.

Retalhat. C'EST vn Iuif, ou vn Turc, qui a quitte sa religion: que les siens nomment depuis *Retalhat*, comme nous disons *Reuolté*: mais c'est en autre sens, & pour autre occasion. Sçauoir est, que le Iuif & le Turc, ayant esté circoncis, quit-
tant

tant despuis ce party-la, & desirāt
n'en auoir plus la marque, il se fait
recourir la teste du membre viril.
C'est vne chirurgie enseignee de
Paul Æginete, & autres bons au-
teurs Grecs & Arabes, pour con-
trefaire vn prepuce. Il faut inciser
la peau du membre viril, contre sa
racine, tout à l'entour. Quand elle
a ainsi perdu sa continuité, on la
tire de peu à peu en bas (comme
on despoüille vn balton de saule,
pour faire vne trompe) iusques à
tant que la teste en est couuerte.
Puis vers la racine, là où manque
autant de peau, on fait vne cicatri-
ce qui tient sa place. Voila com-
ment il est *Retalhé*: c'est à dire, vne
autre fois, ou deteche taillhé. Car
on le tallia premierement quand
on le circoncit: & despuis on le re-
taille, pour couvrir le defaut du
prepuce. Le Latin l'appelle *Recutit*, *Recutit*.

342 *Explication des phrases*
comme ayant recouuert la peau,
qu'on nomme *avant-peau*.

Mel de Maire.

C'Est que les Medecins appel-
lent Suffocation de matrice:
quand l'amarry ou matrice (qu'on
appelle aussi maire, d'autant qu'elle
produit les enfans: comme la terre
est nommee, la maire commune
de tous) s'enfle de quelque vent
ou vapeur, & presse tât les parties
voisines, que si les boyaux cōpri-
ment de mesme le diaphragme &
la poictrine, il s'ensuit vne suffoca-
tion. Dont le col de la femme
quelquefois engrossit, & s'enfle
euidemment: autresfois sans ap-
parence externe, elle suffoque &
perd la respiration pour quelque
temps, avecques la parole. Aucu-
nesfois tous les sentimens & mou-
uemens

uemens luy defaillent, comme en l'Apoplexie. Mais il y en a au contraire, qui crient, & rient, & ne fôt que parler.

Dysanterie, Eprensas, Seintegne, Cague-sangue.

LA Dysanterie, est vne douleur ^{Dysanterie.} de ventre, à raison des boyaux escorechez par dedans, tellement qu'il en sort des racleures, & du sang, quelquefois de la bouë, ou puts. C'est vne douleur tres-cruelle, qui inuite souuēt d'aller à selle, & on n'y peut rien faire, ou bien peu. Dôt le malade s'espraint fort: & de là on appelle ce mal en Dauphiné, *Eprensas*, & en Gascogne, *Espremason*. En Languedoc est nommé *Seintegne*, du mot grec *Dysenterie*: qui signifie proprement, difficulté de boyaux: c'est à dire, que les

Y 4 boyaux:

344 Explication des phrases.

boyaux: c'est à dire, que les boyaux
ont difficulté, peine & travail en
leur action. L'Italien appelle ce
Cagasan- mal, *Cagasangue*: & en fait impre-
gue. cation, comme du *Cancaro*, & del-
la *Ghiandozza*: c'est à dire du
Chancre & de la peste: comme le
François, de la fièvre quartaine.

Nephritique, Phrenetique, Colique
ventreuse, nephritique, &
pierreuse.

Nephriti-
que.

Nephritique & douleur renale.
Car en grec le rognon est dit
Nephros. Quelques vns equivo-
quent, disans *Phrenetique* (qui sig-
nifie resuerie & folie, à cause de
l'inflammation du cerueau) pour
Nephritique. Ceste douleur de reins
procede communement des pier-
res (dictes calculs) ou gros sa-
blon & grauiier engendré aux
ro-

rognōs. Plusieurs abusans du mot
 de *Colique*, font ceste distinction *Colique*
 que l'une est venteuse, & l'autre
 renale. C'est bien proprement
 dit, *colique venteuse* (encor que *Colique* v^e
 toujours elle ne soit de pur vent) *teuse*.
 mais non pas *Nephritique*. Car ce *Colique* ne
 sont appellations prises des par- *phritiques*
 ties, & non de la cause du mal. Dōt
 colique est mal de boyau, & ne-
 phritique, c'est autant que si on di-
 soit, mal de boyau au rognon. Les
 autres disent, *Colique pierreuse*: *Colique*
 voulans par ce mot de *Colique*, *pierreuse*,
 entendre toute douleur de ventre,
 en quelque endroit que ce soit. Il
 est biē vray, qu'il y a des douleurs
 coliques (c'est à dire, du boyau
 nommé *Colon*) prouenant de
 pierre, engendree dans le boyau:
 comme les anciens tesmoignent,
 & nous l'auons veu de nostre tēps.
 Mais ceux qui parlent de la facon

346 Explication des phrases
suscite, l'entendent autrement.
Car ils veulent, que Colique pier-
reuse, soit douleur à cause de la
pierre, qui est au rognon.

Colique, Masclon, Colique d'e-
stomac.

IL y a vn des plus grāds boyaux,
qui se nomme Colon: & parce
qu'il est plus subject à douleurs,
qu'autre boyau qui soit, on appel-
Colique. le vulgairemēt Colique, toute dou-
leur de ventre, encor qu'elle ne
soit à l'intestin Colō. En quelques
Masclon. pays on l'appelle Masclon: d'autāt
que les males (qu'on dit masclēs)
y sont plus subjects, que les femel-
les: lesquelles ont par cōtre, la sub-
iectiō au mal de maire, qui est leur
Colique selō le vulgaire. Car tout
mal de ventre aux femmes, est de
la maire, & aux hommes du mas-
clon.

clon, selon leur aduis. On dit aussi
improprement, *Colique d'estomac*, ^{Colique}
parce que la douleur est en l'esto- ^{d'estomac.}
mac, semblable à celle du Co-
lon, son prochain voisin.

*Goutte, Descente, Rheume, Ca-
rarrhe, Goutte natu-
relle.*

Goutte est le mal des ioinctu-
res, avec inflammation, que
les Grecs nomment *Arthritu*, du
mot *Athron*, qui signifie article ou
iointure, c'est à dire, conionction
de deux os pour le moins. La tu-
meur ou inflammation douloureu-
se, se fait par fluxion des humeurs,
qui descoulēt à ces parties là gout-
te à goutte: & pourtant le mal a e-
sté nōmé *Goutte*. Il y en a qui l'ap-
pellent *Descente* pour le commen- ^{Goutte.}
cement,

Descente.
Rheume.
Catarrhe.
Goutte naturelle.
cement, ou Rheume, ou Catarrhe:
d'autant que le nom de Goutte &
fort odieux, sur tout à ieunes gens.

Quelque fois on dit, *Goutte naturelle*, pour faire entendre la cōmune, & qui est le plus souuent hereditaire: à la difference des Gouttes de la grosse verolle, que chascun acquiert pour soy: combien qu'elles puissent venir aux heritiers.

Sciarique.

C'Est vn mot corrompu, pour dire *Ischiatique*: qui signifie la goutte en la hanche dicte en Grec *Ischion*, là où la cuisse s'emboëte, & a son mouuement de la partie superieure. De là est dicte *Ischias*, en Grec, la goutte de ceste ioincture: des vulgaires medecins *Ischiatique*, passio: du peuple ignorant *Sciarique*.

Squi-

Squinance, morceau d'Adam.

Squinance est vne inflammatio
 au gosier, enuiron le larynx
 (qu'on dit vulgairement le mor-
 ceau d'Adam) laquelle estrangle &
 suffoque le patient. Les Grecs la
 nomment *Cynanche*, & *Synanche*, *Cynanche*
 qui signifie lasset ou licol, à estran- *Synanche*
 gler vn chien, ou autre animal. De- *Squinance*
 quoy on a prins ce mot corrompu
 de *Squinance*, pour dire *Synanche*.

Quant au *morceau d'Adam*, c'est la *Morceau*
 teste de la gargamelle, composee *d'Adam*
 de trois cartilages ou tendrons: la-
 quelle est fort prominante à quel-
 ques vns. A tous elle est bien ma-
 niable, & parce qu'on la trouue
 dure & ronde, les bonnes gens di-
 sent, que c'est le morceau de la
 pomme, qu'Adam ne voulut aua-
 ler, se repentant dès aussi tost qu'il
 l'eust

l'eust au gosier, & la retenant avec la main, dont elle s'arresta là : & depuis en est demeurée la marque au mesme endroit à ses successeurs. Mais si cela estoit vray, les femmes n'auroient cela mesmes comme elles ont toutes : & quelques vnes plus apparēt, qu'il n'est à plusieurs hommes.

Noli me tangere.

ON appelle ainsi le chancre au visage, d'autant qu'il ne le faut traiter tant soit peu rudement, parce qu'on l'empiroit. Il en est de mesme du chancre des autres parties : mais au visage on l'estime dangereux, à cause de la beauté qui en diminue : & pour le dangier imminent, à cause du cerveau qui en est fort voisin, de quoy la mort s'en peut ensuyure.

Sab-

Saigner du nez.

ON dit volontiers cela, de ce-
luy qui est failli du cœur:
comme ayāt entrepris ou promis
quelque chose, laquelle il n'a cou-
rage de tenir ou executer. On dit,
il saigne du nez, ou il a saigné du
nez. C'est que la saignée affoib'it
le cœur, quand elle est copieuse.
Car les forces consistent au sang
& aux esprits, qui se perdent en-
semblement: & de ceste perte, le
cœur estant refroidy, deviēt crain-
tif, & on n'ose entreprendre ou
executer, ce où l'on voit quelque
peu de dangier?

Migraine.

C'Est la douleur d'une moitié
de la teste: mot corrompu
du

du Grec *Hemicranie*, qui signifie demy-telt. On a dit premieremēt, en corrompant le mot, *Micranie*, puis *Migranie*, & puis *Migraine*: qui signifie vne grenade en Languedoc: fruct ainsi nommé, pour la pluralité des grains, excellēs à rafraischir & desalterer. Il y a vn des Royaumes d'Espagne qui en porte le nom: ou bien, ce fruct a prins son nom de là.

Lunatic, & tenir de la Lune.

LEs Grecs nomment *Seleniaques* (c'est de mot à mot, *Lunatics*) ceux qui au defaut de la Lune sont esgarez de leur sens. Et mesmes tous maux qui suyuent fort euidemment le cours, & les faces de la Lune, sont dits, *Seleniaques*. Comme le mal caduc, dit en Grec *Epilepsie*, & quelque espece
d e

de folie, dictée Melancholie. Ainsi dict-on cōmunemēt, que les femmes tiennent de la Lune, d'autāt que la Lune deffinit les mois: & les fēmes se purgent tous les mois. Dont leur purgation est dictée *Mou*, & *Menstrue*. Puis donc qu'elles sōt regies & conduites de la Lune, on dit quelles *en tiennent*, supplēez (afin de sauuer leur honneur) le principal point de leur santé, & de la fecondité. Autrement on dit, *Tenir de la Lune*, pour dire estre in-

*Tenir de
la Lune.*

constant & variable, comme la Lune, qui change tous les iours de face. Ce qu'on attribue volontiers au sexe féminin: toutesfois c'est vn reproche d'honneur, entant que cela procede d'une grande pureté & simplicité de matiere, qui rend les femmes legieres & muables, comme le ciel. Dequoy ie loüe leur condition, contre l'opinion

Z vul-

*Au chap. vulgaire, en mes Erreurs popu-
6. part. 2. laires.*

*Mal caduc, Man de terre, Mal S. Ian,
Man de las passeras, Haut-
mal.*

C'Est le mal qu'on dit en Grec
Epilepsie : lequel signifie, sur-
prise ou retention de tous les
sentimens. Dont il aduient que
l'homme chet à terre, s'il n'est
soustenu. Car il perd tout à vn
coup la veüe, l'ouye, & autres sen-
timens, comme par vne synco-
pe, vulgairement dicté *Esuancis-
sement* ou comme par vn Apople-
xie. Mais il y a grand difference:
en ce que par l'apoplexie, & par la
syncope, il n'y a non plus de
mouuement, que de sentiment:
& en l'epilepsie, le corps se de-
mene fort roidement, trauaillé de
con-

convulsion, en Grec dit *Spasme*.
 On l'appelle *Mal caduc*, de tomber *Mal ca-*
 & choir à terre : comme vn hōme *duc.*
 fort vieux, & dit caduc, quand il
 est courbé inclinant vers la terre,
 & qu'il a (comme dit vulgaire-
 ment) vn piéd dans la fosse. Pour
 mesme raisou (à mon aduis) on
 appelle ce mal en Lāguedoc, *Mau Mau de*
de terre, à cause qu'il iette par ter- *terre.*
 re celuy qui en est atteint pour ro-
 buste qu'il soit : comme si on luy
 auoit donné vn coup de masse sur
 la teste. On le nomme aussi
Mal de S. Ian, pource (parauē- *Mal de S.*
 ture) que la teste de S. Ian Bap- *Ian.*
 tiste cheut à terre, quand il fut de-
 capité : puis mise dans vn plat,
 à l'appetit d'Herodias. En Gas-
 cogne on l'appelle *lou mau de las Mau de*
passeras, c'est à dire, des passe- *las passe-*
 reaux : d'autant que les moineaux *ras.*
 y sont fort subiects. Le com-

Haut-
mal.

mun des François l'appelle *Haut-mal*, pour sa grandeur & vehemence: ou pour les susdites raisons, qu'il fait tomber l'homme de son haut.

Mau loubet.

C'Est vne des imprecations du vulgaire de Languedoc, comme le susdit *Mau de terre*. Je pense qu'ils signifient le loup, qui est vn chancre vlcéré aux cuisses & aux iambes (mal incurable de vraye cure, sinon par extirpation) comme celuy du visage est dit, *Noli me tangere*. Et en diminutif ils l'appellent *loubet*, qui signifie petit loup. Car ils disent *loub*, *loube* & *loubet*, pour loup, louue, & louueton.

La

La male bosse, la Ghiandozza.

C'est vne troisieme imprecation du mesme pays, qui signifie la peste: sçauoir est, la tumeur ou bosse pestilentielle, laquelle (sans doute) est male & mortelle. Ainsi les Italiens (comme dessus auons noté) disent *La ghiandozza*, par imprecation. Car ^{Ghiandozza.} la peste proprement dicte, est vne bosse ou tumeur & enfleure en quelque glāde (*ghiande* en Italien) de celles qui sont au col, aux aisselles, & aux aines.

Escannar.

C*anne* est la gargamelle, ou le sifflet par où nous respirons. Ceux qu'on estouffe & estranglé, sont priuez de leur canne: &
Z ; par

358 *Explication des phrases*
par conſequāt ils ſont *Eſquannez*,
que le Languedogeoir (amy des
SS.) prononce *Eſcannats*.

*Aualisque, Eſuanouyr, Spafme, Paſ-
maison.*

A *Valir* en Languedogeois, eſt
ſe perdre & diſparoir, de ſor-
te qu'on ne le voit plus, comme ſi
le diable l'auoit emporté, ou qu'il
fut abismé. Noſtre vulgaire de
Montpellier, a ce mot fort fre-
quant en la bouche, & le dict
quelque fois en riſee & familiere-
ment. On le peut dire en François
Eſuanouyr. *Eſuanouyr*, ſignifiant ſe perdre en
l'air, & au vent: comme quand on
dit, cela *s'eſuanouyr*, & ne ſçait-
on qu'il deuient. Mais autre cho-
ſe eſt *Eſuanouyr*, qu'on dit autre-
Paſmai- ment tomber en *Paſmaison*. C'eſt
son. quand ſoudain toutes forces de-
fail-

faillent, que nous disons en terme
Grec *Syncoiser*. Spasme est un au- *Spasme.*
tre mal, duquel l'epilepsie est e-
specie: mais on abuse vulgairement
dudit mot, pour desnoter l'esua-
noüissement & foiblesse de cœur.

Desjeuner, Boire, resiner, Gouster,
Souper, Desmentir.

Desjeuner, est proprement *ro.* *Desjeuner.*
pre le ieusne. Car on est à
iun iusques au premier morceau
que'on mange: & la syllabe *De*,
est icy priuative, comme en *Desdi-*
re Desmordre, Desfaire, Desdier, Des-
noüer, Desalterer, Desopiler, Desany-
urer, Desployer, Desannuyer, Desmē-
brer, Desmucbler, Despriser, Desobeyr,
Desbrider, Desangager, Deshonnorer,
Deschausser, Desbander, destendre
Descroüer, Descroüiller, Desserrer,
Descoüdre, Descouvrir, & sembla-
bles.

bles. Ainsi *Desmentir*, est oster la
menterie: comme quand quel-
qu'un ment, & vous luy dites qu'il
Desmentir a menty, c'est *Desmentir*, qui signi-
fie oster ou se priuer, exempter &
vindiquer de la menterie. Ainsi
est *Desieuner*, priuation de ieusne.
Dont ceux-là abusent fort du mot,
qui disent, j'ay desieuné aujour-
d'huy deux fois, trois fois, &c. Car
on ne peut desieuner (qui est à di-
re, rompre le ieusne) qu'une fois le
jour: & c'est au premier morceau.
Car on n'est pas à ieun, pour peu
qu'on ait mangé. Que les autres
repas soyent appelez comme on
voudra, le premier sera tou-
siours le desieuner, quand ce se-
roit bien à midy, voire au soir: &
lors on dira, j'ay ieusné iusques au
soir. Et si on ne fait que deux
repas, qu'on appelle *Disner* &
Souper, le *disner* est vrayement
desieu-

desieuner. Si on en faict trois, le
second, Disner. Mais si le premier
est assez tard, on le nommera Dis-
ner, le second sera le Gouster, ou
Ressiner, & le tiers, Souper. Le-
quel semble estre dit de la Soup-
pe, que l'on mangeoit au soir,
plus qu'à autre heure. Gouster est
dict de sa petitesse: d'autant que
c'est comme vne collation, en la-
quelle on gouste & taste quelque
fruct, ou l'on ne fait que boire, a-
uec vn morceau de pain. Le boi-
re absolument est dict pour le
Desieuner, à cause que les An-
ciens, auteurs de ce repas, ne
faisoyent que tremper du pain
au vin pur, & beuuoyent cela,
qu'on disoit *Acratisma*. Ainsi
en Languedoc, on n'vse que du
mot Boire, pour le premier re-
pas, que les François appellent
Desieuner: & le mot Desieuner

Souper.

Gouster.

Boire.

352 *Explication des phrases,*
est prins tout au contraire, pour
dire, Ieuser & abstenir. Ainsi
l'Italien dit, *Io son digiuno*, pour
dire, Je suis à ieun.

Grasse matinee.

LE matin, n'est ne gras, ne
maigre : toutesfois on dit
communement, Dormir *La gras-*
se matinee, parce que le dormir
du matin engraisse fort. Car,
comme ainsi soit, que la pre-
miere coction (action du ven-
tricule) est plus tardive la nuit
& en dormant, que n'est pas le
iour & en veillant : & que le dor-
mir fauorise plus la seconde con-
coction, qui est generative du
sang, duquel (estant plus co-
pieux & doux) prouient la gras-
se : il est certain, que le dormir
tard, comme la matinee, engrais-
se

se & faict l'en-bon-poinct. De-
quoy sont communement priuez
les grands estudians, qui sont fort
matiniers: parce que l'aube est a-
mie des Muses.

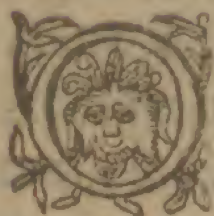
Penser vn malade.

C'Est vne phrase & façon de
parler vulgaire, pour dire,
aduiser, pouruoir, & instituer ce
qu'il faut au malade, & de fait y
y mettre la main, si la Chyrurgie
y a lieu. Ainsi dit-on, penser les
cheuaux: qui n'est pas les imagi-
ner, & auoir en pensee ou cogi-
tation, ains les estriller, frotter,
bouchonner, nettoyer leurs pieds,
donner à manger & à boire, leur
faire bonne litiere, &c. C'est
donc vn soin & pansement a-
uec effect, de ce qui est ne-
cessaire au malade, quand les
me-

364 *Explication des phrasés*
medecins ou chirurgiens le pen-
sent: comme si on disoit, pense
au malade, & pourvoir à ce qui
luy faut.

R E M E D E S
M E T A P H O R I Q V E S
E T E X T R A V A -
G A N S.

*Pour la multiplication de semen-
ce, & la fecondité*



N tient, que l'vsage du
poisson engendre beau-
coup de semence. Il
faudroit dōc, qu'il nour-
rit mieux que la chair: car la se-
mence n'est que superfluité de
bonne nourriture. Il est bien
vray

vray, que l'usage du poisson excite plus au coït, d'autant que la semence qui en provient, est plus fereuse ou aigueuse, & picquante: dont elle sollicite la vertu expultrice. Et de cela on peut estre abusé, comme si le poisson faisoit à la multiplication de la semence, telle qui ne pescha sinon en quantité. Peut estre aussi, que l'abus vient, de ce qu'on voit les poissons plus feconds sans comparaison qu'autre sorte d'animaux: tesmoin l'infinité des œufs qu'ils produisent. D'ont quelqu'un s'est peu persuader, que le manger du poisson, faict en nous semblable habilité, ou aptitude. Pour ceste raison aucuns recommandent fort la Carpe (mais sur tout la langue, comme partie plus friande) pour devenir plus gaillard à l'acte venerien.

nerien, & faire beaucoup d'enfans : d'autant que la Carpe faict des œufs cinq ou six fois l'annee, & tousiours vne infinité. Mais il faut entēdre l'abus de la translation : C'est qu'il ne s'ensuit pas, si vn animal est fort fœcond, que pour en manger l'homme deuienne tel : ains pour cest effect il conuient vser des viandes qui nourrissent beaucoup, pour engendrer quantité de louable semence. Ainsi (par aduanture) est-il de ce qu'on escrit, que de manger des moyneaux ou passereaux l'homme est plus gailliard à l'amour, parce que le moyneau est fort pailiard. Mais il faut (à mon aduis) que ce soit des ieunes, qui n'ont encor faict la folie de leur corps. Autrement, comme les passereaux viuent fort peu, il faudroit

droit aussi dire, que l'homme
vsant de moyneaux abregeroit sa
vie, d'autant que le moyneau
l'a fort courte. Et au contraire,
qui mangeroit des corbeaux,
des corneilles, & des cerfs, vi-
uroit infiniment. Car on dit,
que le corbeau peut viure trois
cens ans, la corneille neuf eages
d'homme: & qu'on a veu Cerf
qui auoit vescu cinq ou six cens
ans. Par semblable raison, qui
voudroit deuenir fort agile &
dispos, il deuroit manger des
Cinges. A ce propos, il me
souuient d'une Dame, qui repli-
qua de fort bonne grace, à vn
medecin, lequel auoit ordon-
né à son mary l'vsage du laiët
de chieure, pour deux ou trois
mois: & quoy, MONSIEUR?
on dit que ceux qui en vsent lon-
gue-

guement, deuiennent si remuans, qu'ils ne font que sauter, danser, monter & courir, tellement qu'on ne les peut tenir en vn lieu. Mon mary n'a pas faute de cela: & ie ne voudrois pas qu'il eust plus de gaillardise. On dit aussi, qu'il y auoit vne fille à Paris, laquelle pour auoir tousiours esté nourrie d'une chieure, tousiours vouloit grimper, & sauteler.

*Pour enfanter plus aysément &
pour empescher l'auor-
issement.*

NOz femmes appliquēt à l'v-
ue des cuisses (selon qu'el-
les pensent l'enfant estre, masse
ou femelle) ou à toutes deux,
pour ne faillir point, vn ay-
mant, quant la femme est au tra-
uail de l'enfāt, pour en auoir meil-
leur

leure deliurance. Et durāt la groisse, si on craind l'auortissement, on l'attache à l'vn des bras, ou à tous deux, pour la susdicte raison. Car l'aymant (qui est dit *Calamita* en Italiē, & *Azimāt* en Lāguedoc) tire à soy le fer: & de là on transporte le remede à l'enfantemēr: comme s'il pouuoit encor mieux tirer à soy l'enfant. Voire mais, l'enfant n'est pas de fer: & l'Aimant n'attire pas la chair, ne les os. Ce n'est pas à dire, que s'il tire le fer, il tirera bien autre chose. Car cela est de sa propriété, & non pas d'une force animale: Comme on diroit de l'homme, ou de quelque beste, que s'il peut tirer ou porter vn quintal de fer, il portera biē trente liures de chair. Encor la comparaison ne reuient pas du tout: car il s'en faut beaucoup que le petit Aimant qu'on applique au

A a bras,

bras, ou aux cuisses, puisse tirer autant gros de fer que l'enfant est. A peine tireroit il vne grosse esguelle, ou feroit hausser vn poinçon. Mais il y a du mystere & secret en ceste façon de faire, que les anciens Medecins ont ordonné (car ce n'est pas de l'inuention des femmes) pour quelque bon respect, qu'il n'est licite d'expliquer au vulgaire. I'étens que plusieurs femmes vsent aussi de l'Aimant, à prouoquer ou arrester le flux menstrual: à quoy leur seruira la mesme remonstrance.

Pour rompre la pierre dans le corps.

PArce que la poullaile digere les pierres, & le grauiier, de là on a prins opiniõ, que la peau interne du gousier ou perrier (ainsi dict, des pierres qu'on y trouue souuent) peut rompre & fondre les pierres de l'homme. Mais on ne

ne comprend pas, que c'est la forte chaleur (avec propriété toutes-fois, de l'estomach bien charnu de la volaille) qui faict que la volaille digere les choses dures. Ce qui est commun à tout oyseau. Dont il ne se faut autrement esbahir, de ce que l'Autruche digere le fer. Item, parce que le ius de limon fond les perles, qui sont biē dures, on a pensé, qu'il romproit aussi bien les pierres de la vescie & des reins. Et d'autāt que le sang de bouc taille le Diamant, qui est plus fort & dur qu'aucū autre rocher, de cela on infere qu'il romproit encor mieux la pierre du corps humain. Mais il faut voir, si c'est point d'une antipathie, & singuliere propriété, que le sang de boucrompt le Diamant, & non autre espece de pierre. Il n'est pas toutesfois à mespriser, quand il

Aa 2 est

est preparé cōme il faut : car nous
en vsous bien heureusemēt, à dis-
soudre & mettre en pieces le calcul
del hōme. C'est, quād on a nour-
ry le bouc, âgé de trois à quatre
ans, durant les iours Caniculiers,
de toutes les herbes saxifages
(c'est à dire, rompantes la pierre)
qu'on luy peut faire manger, l'a-
breuant de bon vin blanc, & le
faisant tous les iours fort courir.
Son sang empūe, acquiert, & re-
tient la vertu de dictes herbes,
tout ainsi que le moult vineux,
qu'on prepare à mesme effect. Mais
il y a plus de vertu audict sang,
comme souuent nous auons es-
prouué. Du jus de limons y a au-
tre raison, par laquelle il peut aus-
si rompre ou dissoudre les pierres
du corps humain : ou pour le
moins les remollir, comme le vin-
aygre rend molle la coquille d'un
œuf.

ceuf. Mais la qualité ainsi tranchante, nuict grandemēt à l'estomach & aux boyaux, si on en vse quantité: cōm'il faudroit pour dissoudre la pierre. D'ailleurs, le faict n'est pas semblable, entant qu'on met la perle dans le jus de lymon, ayāt son entiere force: & le jus de lymon pris par la bouche, est fort affoibly & rompu du sejour qu'il faict dans l'estomach, & plusieurs autres parties, par où il luy conuient passer: esquelles il rencontre tousiours quelques humiditez, qui detrempent & debilitent sa force.

Contraire à la memoire.

ON tient pour suspect à la memoire, lvsage du cerueau de Connil: parce que cet animal a la memoire (qui consiste au cerueau) si courte, que ne se souuenant du danger qu'il vient de pas-

A a 3 ser,

fer, il ne laisse de retourner au gite
d'où il s'est lené vn peu aupara-
uant. Mais on peut auoir autāt su-
scept et tout autre cerueau: d'autant
qu'il engendre sang pituiteux, le-
quel offence grandement la me-
moire: comme on void par le mal
dict *Letarge*, qui signifie oubliance
& nonchaloir.

DES REMEDES SUPER-
stitieux ou vains, & ceremonieux.

IL y a mille superstitieux reme-
des, qui n'ont aucun fondement
en raison, ny en experience: jaçoit
que plusieurs s'abusent, en croyāt
qu'ils soyēt bien esprouuez. Leur
erreur procede, de ce qu'il aduiēt
quelquefois, qu'on guerist pour
lors, & durant qu'on en vse: tout
ainsi qu'il aduient de guerir apres
plusieurs choses prises, appli-
quees,

quees, faictes, ou dictes, ausquel-
les on attribuë toute la guerison.
De tels remedes vains, & ineptes
moyens, i'en reciteray quelques
vns, qui m'ont esté communiqués
de diuerfes personnes, pour grāds
secrets. Il est bien vray, qu'en au-
cuns il ya quelque mystere, & que
ils guerissent, non pas de soy, ains
par accident : comme ie pourray
expliquer apres les auoir propo-
sez. Toutesfois le peuple est en
erreur, de ce qu'il ne sçait la vraye
cause, & attribuë tout l'euenemēt,
à ce qui luy appert, soit faict, soit
dict, ou appliqué.

Pour arrester tout flux de sang.

IL faut auoir vne esguillette rou-
ge, qu'un marié ait dōné le iour
de ses nopces. Serrés-en fort le pe-
tit doit de celuy qui saigne: & que
ce soit de la main qui respond à la
partie saignante. Le sang tantost

Aa 4 s'ar

s'arreſtera, de quelque part qu'il verſe, & fut ce d'une playe.

Item, la pierre du cerueau d'une carpe, miſe contre le ply du petit doit, reſpondant à la partie qui ſaigne, arreſte le flux de ſang, le plus impetueux qui puiſſe eſtre.

Item, mettre vne paille en croix ſur le doz de celuy qui ſaigne, eſtât veſtu, & qu'il n'en ſçache rien. Ou le faire ſaigner ſus vne paille en croix.

Contre la iauniſſe.

TRouuez du plâtain qui naiſſe ſus vne maiſon. Que celuy qui a la jauniſſe, piſſe deſſus par pluſieurs fois, tant que la plante en meure. A meſure qu'elle mourra, la jauniſſe ſe paſſera.

Contre la goutte grampe.

FAut porter toute la nuit aux pieds, contre les cheuilles, vn jazerât, côme des braſſeleſ, faiât
de

delecton vierge.

*Pour faire sortir plustost les dents
aux petits enfans.*

Prenez le tuyau d'une plume,
remplissez-le d'Alun, soit bien
bouché des deux bouts: & que l'en-
fant le porte pendu au col.

Pour ne vomir point sur mer.

Mettez du sel sur vostre teste,
quand vous entrerez au
vaisseau.

A faire perdre le laiçt.

Que la fême aille sauter trois
fois, ou durât trois matins,
sur la sauge du iardin d'un prestre.

Contre toute fieure.

Portez vne araigne viue dans
vne noix, pendue au col.

Contre la fieure quarte.

Qu'un frere mendiant la vous
demande pour l'amour de
Dieu: vous la perdrez, & il la prê-
dra.

Aa 5

PONT

Pour faire perdre ſes verruës.

TOuchez en la robbe d'un que vous ſçachiez bien eſtre coqu: en quelque endroit de ſon habillement que vous le touchiez, ſans qu'il s'en aduiſe, voz verruës ſe perdront. On dit auſſi, que ſi voulant trancher vn leuraut, cōit, perdris, volaille, &c. vous eſtes empesché à trouuer les ioinctures, penſez à coqu, & vous les trouuerez.

Item, pour perdre les verruës, faiſtes les conter à vne perſonne qui ſoit plus ieune que vous: elle les prendra, & les pourra auſſi donner à vn'autre plus ieune, par ſemblable moyen.

Item, faiſtes les toucher avec autant de poix, à qui que ce ſoit, & il les vous prendra.

Item, prenez vne poignée de ſel, & allez tout courant le ieſter dās vn four, & les verruës ſ'eſuanouiſſont.

Pour

Pour guerir l'hydropisie.

IL faut pisser durant neuf matins
sur le marrube, avant que le So-
leil l'ait touché: & à mesure que la
plante mourra, le ventre se desen-
flera.

Contre le masclon.

POrtez vn anneau de lecton au
petit doit. On dit que ce reme-
de est bon aussi cōtre le haut mal.

Contre le mal de maire.

IL faut porter au doit vn an-
neau, qui soit de trois filets en-
tortillez: l'vn d'argent, l'autre de
lecton, & le tiers de fer.

Coniuratiō de l'amarry desloüee,
en langue Agenoise.

*Maire, mairis, que as cinquãto dos ra-
fits;*

Et vno mais que l'on non dits:

Tiro te das coustas.

Aqui non son pas tous estas.

Tiro te de las esquinas:

380 Remede superſtitieux

A qui non ſon pas ras eſinas.

Tiro te del ſon del ventre:

A qui no te podes eſtendre.

Mais boute te a l'ambounil,

Là on la vierge (Mario) portet ſon
(car) fil.

Cric, croc, Mairo torno te al loc.

Pater noſter. Aue Maria. Faut
reitere cela par trois fois.

C'eſt à dire en François.

Amarry meraffe, qui as cinquante
& deux racines.

Et vne plus que l'on ne dict,

Tire toy aux couſtez:

Ce ne ſont pas là tes eſtres, ou pla-
ces.

Tire toy vers l'eſchine:

Ycy ne ſont pas tes ayſes.

Tire toy au fond du ventre:

Ycy tu ne te peux eſtendre.

Mais boute toy au nombril,

Là où la vierge (Marie) porta ſon
(cher) fils.

Cric,

Cric, croc, mere retourne à ton
lieu. *Pater noster, &c.*

PROPOS FABVLEUX.

LE peuple erre en plusieurs
propos des animaux, lesquels
il n'a pas inventé, ains les tient des
anciens: qui ne les ont pas bien en-
tendus, ou expliquez, ou (parauentu-
re) ont expressément feind telles
choses, pour quelque bonne rai-
son: comme les sages & diuins
poëtes ont enseigné la vertu aux
hommes bestials, par fables & in-
ventions plaisantes. Ce que leur a
esté & sera tousiours permis, non
moins qu'aux Peintres: ainsi que
tesmoigne le gentil Horace, di-
sant:

*Tousiours esgal pouuoir & har-
diessé ont eu,*

*Le poëte & le peintre, en ce que
ils ont voulu.*

Quant

Quant aux peintres, voyez comment ils representent vn Ange en forme de iouuenceau, reuelu d'une estoille blanche ceincturee, la teste nuë, ayant des ailles comm'un oyseau: Et l'Ame de l'homme comm'un petit enfant tout nu: Le diable avec des cornes, & vne queue. Toutesfois ce ne sont qu'espris sans corps, lesquels ne ressemblent à aucune creature visible. Ainsi l'enfer, qui n'est qu'un lieu, est figuré comme vne grand gorge. La mort, qui n'est sinon priuation de vie, comme l'ossement d'un trespasé, tenant vne faux en sa main. Ainsi l'amour, qui n'est que passion & accident, ne subsistent aucunement de soy mesme, est peint & representé comm'un enfant nu, & au eugle, ayant des ailles, vn arc, & vn carquois garny de fleches. Les vents qui ne sont
que

que l'air esmeu & agité, sont peins comme testes d'homme ayans les ioues fort enflées, ainsi qu'un sonneur de trompette. Et quand les Astrologiens se sont voulu seruir des peintres, pour instruire les ignorans, ils ont faict représenter les douze signes du Zodiaque) qui ne sont que certaines estoilles, disposées en diuerses figures) l'un de la forme du Belier, l'autre du Taureau, le tiers de deux enfans gemmeaux, &c. Ainsi les images du ciel qui sont hors du Zodiaque, l'une en Ourse, l'autre en Aigle, les autres en riuere, en Harpe, en chien, dragon, &c. Puis les planettes, qui ne sont que estoilles ou astres, Saturne, Iuppiter, Mars, Mercure & Venus, en personages de diuers habits & cōtenances. Le Soleil autrement, & autrement la Lune. Les peintres
ont

ont tousiours retenu, la figure des estoilles à cinq rayons, denotans leur brillante lueur: jaçoit q̃ toutes n'estincellent pas ainsi: & on sçait bien, que toutes sont de figure ronde, sans pointes, ne rayōs corporels. Quant aux elemens, ils peignent le feu (qui est invisible) cōme nostre feu artificiel; ce que n'est trop mal à propos. L'air ne peut estre peinct, non plus que le ciel, corps diaphanes & transparents: mais on les represente de couleur bleuë. L'eau est figuree à ondes, & la terre en globe, comme vne boule. Des animaux, ils en cōtrefont quelques vns fabuleusement: comme la Salamandre, qui n'est pas telle qu'on la peinct, ny le Dauphin aussi, comme on le met en deuises & armoiries. Non pas mesme la fleur delys, qui est assez vulgaire. Et le cœur, soit de l'hom

l'homme, ou d'autre animal, n'est pas de la figure que les peintres le font. On peint le Pelican, ayant le bec aigu tourné cōtre sa poitrine, qu'il bequette pour en sortir du sang à nourrir ses petits, tant qu'il en meurt: & toutesfois nous voyons, que le Pelican a le bec moufse, plat & large, iustement à la façon des spatules d'Apoticaire: tellement qu'il n'en peut blesser sa poitrine. Aussi le nom Grec Pelican, signifiāt vne hache ou doloire, monstre bien que son bec doit estre plat. Ioinct qu'on dit, que le pere bat les petits comme à coup de soufflets, tant qu'ils sont presque morts: & que la mere se blesse pour les restaurer de son sang. Or les soufflets se donnēt de quelque chose plate, & non d'un bec pointu. Le Phœnix, qu'on represente, se bruslāt au feu qu'il s'est prepa-

B b

ré,

ré, est encor plus fabuleux. Mais tout celà est permis aux peintres & aux poëtes: (comme nous auons dit) pour quelque bon respect & secrette raison, qu'il n'est besoin d'expliquer en ce lieu: où ie veux seulement faire mention de certains propos fabuleux, que le vulgaire tient pour tres-certains & veritables. En quoy il est fort excusable: car plusieurs grands philosophes & Medecins anciens, ont soustenu telles opinions.

De la Vipere.

C'Est vne fort ancienne opinion, que la Vipere se conjoinct à son marie, en receuant dās sa bouche la teste d'iceluy, à faute d'autres parties genitales: & que la femelle, du plaisir qu'elle en prend, ferre si fort ses dents, qu'elle trence la teste à son mary, de quoy elle

le deuiant enccincte. Puis quād ce
vient à la deliurance les petits n'a-
yant autre yssuë, & comme pour
venger la mort de leur pere, rōgēt
le ventre & les flācs de leur mere,
laquelle en meurt. Et voila pour-
quoy on dit du posthume, diuquel
la mere meurt en le faisant, *Il est
cōme la Vipere, qui ne vit ont pere ne
mere.* Et il y a vn Embleisme, que
Jean de Tournes, imprimeur (des
meilleurs de la France) a pour en-
seigne, avec ceste deuise, *Quod tibi
fieri nō vult, alteri ne feceris.* Tout ce-
la est faux, & mal aduancé, à faute
d'auoir bien entendu ce que dit
Aristote C'est, que la Vipere con-
çoit des œufs, lesquels s'esclouient
dans son ventre, & deuiennent pe-
tits viperōs. Ils n'aislent tous for-
mez, s'estāt despoulliez de la mē-
brane ou taye qui les contenoit
dans l'amarry. Et c'est leur arriere

fais. Mais les derniers, meü d'im-
patience, rongent ceste mēbrane,
pour sortir plus hastiuement. Car
la mere en porte plus de vingt, &
n'ē faiēt qu'un tous les iours. Cela
rend les derniers impatiens, & les
contrainēt de ronger leur tunique
ou membrane, mais non pas les
coustez, ou le ventre de leur me-
re. On se peut estre failly sur l'ori-
gine & etymologie du mot, com-
me si Vipere estoit dictē, *quasi vi*
pariens. Mais c'est de, *uiuum paries*.
Car il n'y a aucun serpent qui fa-
ce les petits en vie, que la Vipere.
Les autres font des œufs, qui hors
du ventre sont conuertis en ser-
pens.

Du Bieure, dit Castor.

ON tient vulgairement, que
cette beste arrache ses testi-
cules à belles dents, quand elle se
sent poursuyue des chasseurs:
ayant

ayant naturellement cognoissance, qu'on le recherche pour cela. Dont on pèse, que ce nom *Castor*, luy a esté donné, parce qu'il se chastre, & par consequent devient chaste. Cela est faux: car, comme iadis a escrit Dioscoride, il ne peut toucher ses testicules. Ce ne sont pas les deux tumeurs qu'il a aux aînes, cōme apostemes pleines de matiere graisseuse, dicte *Castorium*: lesquelles aussi il ne s'arrache pas. Et n'est point dict *Castor*, du chastrer ou de la chasteté, ains du mot Grec, *Gaster*, qui signifie ventre, parce qu'il est fort ventru: & il n'y a eu que changement de la lettre G, en C. Voyez la dessus la tres-docte histoire de M. Rondelet, au dernier chapitre du second tome.

*Liv. 3.
ch. 23.*

De la Salamandre.

B b 3

Il

IL y a aussi grand erreur sur le naturel de cest animal. qu'on dit viure dans le feu, & l'estaindre. Dont fut prise la deuise du grand Roy François, premier de ce nō, pere des arts & sciences, *Nutrisco & extinguo*. Dioscoride auoit bien remontré le contraire, & Galen aussi, disant: que la Salamandre resiste quelque temps au feu, mais elle se bruste y demeurant long temps. Toutesfois on a mieux aimé se tenir avec Aristote, disant, que la Salamandre n'est pas brulée du feu, ains s'y pourmene dessus, estaignant flamme & charbons. L'experience (qui est plus forte que toutes les autoritez des pluz sçauans du monde) nous enseigne, qu'il n'en faut rien croire. Quant à la figure, la Salamandre qu'on peind est fabuleuse, & controuuée des peintres, qui se la sont ima

*Liv. 2. ch.
56.*

*Liv. 3. des
temper.*

*Liv. 5. de
l'hist. des
ani. c. 19.*

imaginee telle : faisans aussi mon-
trer la beste plus grande qu'elle
n'est. Elle ressemble assez aux pe-
tits lazardeaux , qui hantent les
murailles en Lâguedoc, nommez
Langroles, en Dauphiné, *Larmuses*.
La Salamandre est vn peu plus
grande , marquee de plusieurs ta-
ches. Son corps est farcy d'un suc
blanc, & espais comme lait, qu'on
fait sortir par les pores du cuir,
en le pressant. Ce lait est tant
froid , que la Salamandre peut re-
sister quelque temps au feu, mais
non pas guieres sans se bruler, ro-
tir , & en mourir : comme nous a-
uons veu plus d'une fois. C'est biẽ
loin de l'estaindre , & encor plus
d'y viure, ou d'en viure, comme le
Camæleon vit de l'air, s'il est vray
ce qu'on en dit. Je n'en ay point
encores veu de vif, pour le veri-
fier.

ON dit que l'Ours n'enfante qu'une piece de chair, sans forme d'animal : & que despuis il leische tant cela, qu'il le façonne & luy donne sa forme. C'est vne maniere de parler hyperbolique: pour dire, que le faon est fort lourd de premiere naissance, tout couuert de baue, en telle quantité, qu'il ne semble qu'un loupin de chair, sans aucune distinction des parties. La mere le nettoye incontinent de cela, en leichant ces moruës longuement. Dont le faon paroît despuis en forme d'animal. Ainsi qui verroit sortir un chien (ou autre beste parfaite) de la bourbe fort gluante, il ne scauroit cognoistre que c'est d'un premier rencontre. Apres qu'il en est nettoyé, on recognoit toutes ses parties distinctement.

A MON



A MONSIEVR MON-
SIEVR IOVBERT CON-
seiller & Medecin ordinaire du
Roy, & du Roy de Nauarre,
Chancelier de l'Vniuersité en
Medecine de Montpellier, à
Paris.



*Il est bien raisonnable, Mō-
sieur & tres-honoré pere,
que ie vous rende raison de
mes estudes, tāt pour obeyr
à vostre commandement, que pour
demonstrer par quelque bon effect (cō-
me ie desire tousiours) le progres de
mon petit sçauoir, despuis vostre de-
part. Monsieur Giraud, mon bon mai-
stre & tresmethodiq^z precepteur, m'a
baillé ces iours passez à traduire pour
mō exercice, deux de voz Paradoxes:*

Bb s &

Et ayant approuvé ma version (après
 l'auoir vn peu corrigée) il a bien vou-
 lu, que i'entreprinse de la vous en-
 uoyer: comme pour monstre de ce que
 ie scay faire. Ma-damoiselle, & tres-
 honoree mere, continué avec nous tous
 voz enfans, le meilleur portement qui
 se peut en vostre absence: laquelle nous
 estant griesue, nous diminuë autre-
 ment la bonne chere. Mais nous espe-
 rons vous reuoir en brief, ayant ache-
 ué de seruir ce quartir chez le Roy,
 ainsi que promettez par toutes voz
 lettres. Dieu nous en face la grace, &
 vous maintienne tousiours en bonne
 prosperité. Nous vous baisons tous les
 mains, saluans tres-humblement voz
 graces. De vostre maison, ce premier
 iour de lanuier (pour estraines) 1579.

Vostre tres humble, tres affe-
 ctionné, & tres-obéissant
 fils, ISAAC.

SI ON PEVT LIMITER QVE LES POISONS *C'est le dernier Parad. de la 2. Decade.*
 ne peuuent estre baillees à certain
 iour, ne faire mourir à certain
 temps: au tres-renommé Docteur
 en Medecine, M. PIERRE
 PERREAUV, le ieune.



Ombien que vous puis-
 siez beaucoup plus pro-
 prement & plus exacte-
 ment expliquer ce dou-
 te, tres-docte PERREAUV, tou-
 tesfois puis qu'il vous plaist d'en
 ouyr aussi mon aduis, sur la limi-
 tation & efficace des venins à iour
 presis, ie vo⁹ diray en brief ce que
 i'en pèse. I'ay bien tousiours esti-
 mé absurde & ridicule, ce qu'on
 affirme vulgairement, que les ve-
 nins soyent limitez des empoi-
 sonneurs à certain temps. Car cō-
 me

me ainsi soit, que des medicamēts, voire qui sont vtils, la vertu) de la notice de laquelle on limite à chacun sa quanté & dose) ne peut estre apprise, que par longue & frequēte experiēce, & icelle estāt cognuë, ne no^r laisse encor vn art certain, ains coniectural: ie ne voy point par quelle raison, les empoisonneurs ayent vn temps prescript à l'efficace de leurs venins. Car il n'est pas loisible de les esproouuer sans danger, ne mesme sans punition, tout ainsi qu'on experimente l'action des medicamens salubres. l'ay opinion qu'ils essayent les leurs sur des bestes, chiens, porceaux, & oyseaux: & que de là ils se constituent des reigles, ayant obserué diuers temps de mourir, selon la nature des venins. Cōme si les natures, de l'hōme (le plus temperé des animaux)

&

pour certain temps aux pois. 377

& des autres, n'estoyent fort différentes. Outre ce, qu'il est beaucoup plus facile, qu'une heure certaine & précise de l'évenement, aduienne aux bestes, qu'aux hommes. Car les animaux priuez de raison, ont fort peu de diuersité chacun en son espece, paissans le mesme pasturage, & n'estans adonnez à diuers estudes (ou occupations.) Dont il s'ensuit, que des mesmes choses les bestes endurent presque semblable passion. Mais les hommes, jaçoit qu'ils conuiennēt en vne espece, toutes fois ils sont tant differens, qu'iamais vous n'en trouuerez deux sēblables (de face.) Et de diuerses complexions, conditiōs, & occupatiōs, cōbiē de milliers en trouue l'on? Certainemēt ie pēse, qu'ē la seule espece des hommes, il y a autant de difference entre les particuliers, qu'il y a d'especes diuerses

les au reste du genre des animaux.
Et pourtant il faut estimer totale-
ment abusive & nō ferme, la con-
iecture des empoisonneurs: com-
me il est aysé à entēdre, de ce que
j'ay à dire incontinent. Commen-
çons donc nostre besoigne.

Plusieurs cuident & tiennent,
que Theophraste (tres-grave &
aprouné Philosophe) soit autheur
de ceste opinion, parce qu'il escrit
" ainsi de l'Aconit. On dit, qu'on le
" compose de telle sorte, qu'il peut
" faire mourir à certain temps: sça-
" uoir est, dās deux mois, trois mois,
" six mois, vn an entier, & quelque
" fois en deux ans. Et dit-on, que
" ceux-là meurent plus miserable-
" ment, qui y peuuent plus long-
" temps resister. Car il faut que leur
" corps transisse petit à petit, peris-
" sant d'vne langueur diurne: &
" ceux qui meurent soudain, on la
mort

mort plus facile. Mais l'autorité
de Theophraste ne nous doit rien
esmouuoir, veu qu'il escrit cela,
plus de l'opinion d'autrui que de
la sienne, comme les mots recitez
declare tres euidentement. Et si
quelqu'un requiert la cause de ce-
ste persuasion, il la trouuera dou-
ble. La premiere est l'astuce des
hommes, qui se flairent trop, & mi-
gnardēt leurs vices. Car combien
en trouuera l'on, qui ne portent
plus patiemment, qu'on leur re-
proche vn mal adueni de cause
externe, que si on le disoit auoir
eu source de la mauuaise tempera-
ture de leurs corps (ou de leur in-
temperance.) Car jaçoit que nul
puisse estre dit cause de sa premie-
re constitution, & que par conse-
quēt le reproche de son imperfe-
ction ne touche pas à luy, toutes-
fois parce qu'elle est nostre, nous
la

la couurons, & luy fauorisons ou-
tre mesure: tellement que s'il arri-
ue quelque faute de la part de no-
stre imperfection, nous craignōs
qu'elle nous soit reprochee. Dont
il aduient, que nous accordons
plus volontiers, la cause du mal
proceder de quelque chose ex-

*L'ignorā-
ce des cau-
ses intro-
duit fort
souuent,
le faux
suspçon le
poison, &
sorcelerie.*

terne, que de l'interieur. Les exē-
ples en sont plus manifestes, en
ceux qui ont moins de sçauoir,
ignorans les bons arts & sciences,
transportez du simple iugement
de l'amour de soy-mesme. Com-
me font les vieux, & le surplus des
idiots: ausquels on ne peut riē dire
de rāt receuable, que si on rappor-
te la cause de leur mal, ou à vn
sainct, ou à la poison secrettemēt
dōnee, ou à l'aspect sorceleux d'vne
vieille. De la procedent les
plainctes, desquelles Virgile en
diēt vne:

Je n

certain temps aux poisons. 381

*Je ne sçay pas quel regard mal-
vueillant*

*Va mes agneaux tendrez enfor-
celant.*

Car ne pouuans mentir proba-
blement, que presentement, ou vn
peu auparauant on ait donné de la
poison, on controuue plus seure-
ment, qu'on l'a baillee long temps
y a. L'autre cause de ceste opiniõ
est, la desprauce interpretation
des theoremes astronomiques cõ-
stituant (ce qui est vray) les di-
uerfes manieres des affections ou
passions des corps inferieurs, estre
de la diuerse conioction, opposi-
tion, & aspect reschangé des su-
perieurs, le vulgaire ignorant a
pris de là occasion, d'establiir &
fonder la varieté des effects, sur
les moindres differences qu'il peut
observer aux corps celestes. Cõme

Cc quand

quand il constitue, quelque plante
auoir efficace à l'encontre des fie-
ures, pourueu qu'elle soit cueilli
auant Soleil leué. Or cest erreu

*Ainsi est-il des her-
bes cueil-
lies la veil-
le de la S.
Ian.* est allé fort auant. Car non seule-
ment de ces differences (certaine-
ment fort legieres) les hommes
construisent communement la di-

uersité des effects en espee, ain-
aussi veulent que les accidens de
ces effects soyent diuers, pour la
mesme raison: comme est, le tēp
de manifester l'efficace des poisōs

” La resuerie desquels escriuāt Theo-
” phraсте dit, que la mort suruient
en autant de temps, que la plante
a esté cueillie. Recherchons donc la
vraye solution de ce probleme par
raison, plustost que par la rela-
tion ou tesmoignage d'aucun. Ce
que nous ferons tres-commode-
ment (si ie ne m'abuse) commen-
çans par la definition du venin ou
poi-

poison : à celle fin qu'on entende plus aisement, qu'est-ce dequoy nous entretenons la dispute.

Nous disons proprement estre venin, tout ce que prins dans le corps, repugne tellement à la nature du corps, qu'il n'en peut estre surmonté : ains au contraire, il change le corps, ainsi que le corps change coustumierement les viandes. De tous venins il y a deux souveraines differences. Car ou ils sont ennemis de la nature humaine, à raison de leur qualité manifeste, ou ils luy sont aduersaires de toute leur substance. D'avantage, les vns peuvent tuer plustost, les autres plus tard, de leur propre naturel. Ceux tuent soudain & en peu de iours, ou dans peu d'heures, qui sont incontinent portez au profond du cœur. Tels venins sont extrêmement chauds, & pour la pluf-

part corrosifs, ou putrefactifs, des Grecs nommez *Septiques*, doüez de parties tres subtiles. Car les froids & grossiers sont paresseux, & s'insinuent tard aux veines & arteres. Il y en a qui infectēt & destruisent nos corps de leur seule vapeur, ou exhalatiō inuisible: autres lesquels tiennent le principal lieu d'atrocité & malice, certains venins artificiels, qui ont la vertu tant subtile, qu'en ayant oinct ou frotté les estrieux, ils penetrens les bottes de l'homme à cheual, iusques à paruenir aux plantes des pieds nues: & de là entrans au corps, par les fouspirals de la peau, corrompent tous les membres. On en infecte aussi les selles & brides des cheuaux: & sont despuis introduicts de la chaleur naturelle, aux veines & arteres de celuy qui est à cheual, par les potes des mains & des cuisses.

certain temps aux poisons. 385

es. Finalement on en empoisonne
es habillemens, liets, & couuertes.
A ce genre peuent estre rap-
portez ceux qui tuent par la seule
veüe, ou par l'odorat, & qui seule-
ment goustez (sans estre aualez)
soudain precipitent l'homme en
ruine, sans aucun retardement.
Tous ces venins apportent avec-
ques eux vne mort presente : de
sorte qu'il ne reste aucun temps de
secours aux miserables qui tirent à
la mort. I'entéds que telles poisons
sont en frequent vsage aux Turcs,
& autres natiōs sauvages. De ceux
cy different les venins grossiers,
qui sont plus paresseux & tardifs à
faire leur action : mais en fin ils
bruslent bien fort, rongent, man-
gent, tourmentent, & du seiour ac-
quierent plus grandes forces, &
plus de malefice. Or il n'y a pas
seulement differente efficace ez

C c 3 poi-

poisons de diuers genre, mais auſſi
il leur aduient grande varieté de
terme de nuire, ſelon la conſtitu-
tion & temperamment de ceux
qui en ont pris. C'eſt que les vn
ſentent pluſtoſt on plus tard la
nuifſance, que les autres, accablés
de la poiſon: quelques vns auſſi en
eſchapent. Car il aduient aucunes
fois, que la force venimeuſe eſt
mitigüee & vaincue de la comple-
xion de celuy qui a prins le venin
ou qu'elle ſoit de ſoy allez robuſte
ou qu'elle ſoit renforcee par le
moyen de la contrepoiſon. Ainſi
de ceux qui habitent en vn meſme
air peſtilent, il y en a qui ne ſont
attains de peſte: & de ceux qui en
ſont malades, les vns meurent ſou-
dain, les autres plus tard, les autres
en fin en rechappent. S'il eſt ainſi,
il ſemble totalement ridicule ce
qu'on affirme, qu'il ſoit poſſible de
bailler

pailler de la poison, laquelle à iour
prefix & en certain temps fasse
mourir: & que ce soit de la condi-
tion du venin. Auquel erreur sem-
ble fauorir vn autre, que nous
auons renuersé dez long temps:
sçauoir est, que les medicamens
prennent de nostre chaleur, le
commencemēt de leur mutation,
comme Galen enseigne. Dont il
s'ensuyt, qu'estant pressez grossie-
rement, ils produysent plus tard
leur effect. Mais encor que ie leur
accordasse cela, toute fois ils n'ad-
uiendrōt pas à ce qu'ils afferment
icy, si ce n'est captieusement. Car
si quelqu'un argumēte ainsi: Ceste
drogue desploye ses forces plus
tard que ceste là, donques il le fera
à certain temps: l'argumentation
sera fausse, & est nommee d'Ari-
stote, *Eslanche au consequent*. Ne
plus ne moins que si quelqu'un

d. soit, La chieure est vne beste
donques la chieure est vn Asne
Car faire tard & faire à certain tēps,
sont especes diuerses de ce qui fait
ses actions en certain temps. Or
que telles gens ne regardent qu'à
la seule cōdition des poisons, cecy
le prouue assez, que vous ne les
oyez faire aucune distinction des
corps, ains seulement feindre l'es-
pece de la poison, à laquelle ils
mettent la limitation du temps, &
nō pas de la complexion des hom-
mes. Mais on a veu souuent, qu'a-
yāt baillé d'vne poison au mesme
poids, & à mesme heure, à plu-
sieurs qui bāquetoyent ensemble,
les vns moururent soudain, les au-
tres apres quelques iours, & qu'à
aucuns elle ne fit guieres de mal.
Nous voyons tous les iours adue-
nir le semblable des medicaments
purgatifs, lesquels estant donnez
en

certain temps aux poisons. 389

en mesme temps, mesme mesure,
& pareille preparation, à diuerses
personnes, ils vident les vns fort
vite, les autres tard : & les vns bie
fort, les autres peu ou rien : & ou
tre ce, les vns vident sans fasche
rie, les autres avec grande difficul
té, grieues trenchees, & frequente
foiblesse de cœur. Et qu'est-il de
besoin alleguer diuers hommes,
quand à vn mesme le mesme me
dicamēt ne produittousiours mes
mes effects? Puis dōc que en la di
uerse & nonpareille complexion
& conformation des corps, nous
voyons telles choses aduenir pour
la pluspart : & d'ailleurs qu'on
ne peut iustement comprendre
la propre temperature de chas
que homme : comment scau
ra quelqu'un, combien de temps
pourra la chaleur naturelle resister
au venin? Quand i'accorderois

Cc 5 bien

bien, que quelqu'un fut si expert
empoisonneur, qu'il pesât d'un
certain iugement le pouuoir de son
poison, autant exquisément qu'on
pese le musc à la balance: toutes-
fois ie n'admettray iamais, qu'on
la puisse tant exactement limiter
au naturel de celuy qui la doit pré-
dre, qu'elle ne faille aucunement
de la fin, ou terme qui luy est pro-
posé. Car la Medecine mesmes est
tenuë pour science fondee en con-
iectures, quant est de prescrire à
chascun homme la quantité & la
propre qualité de ses remedes.
D'autant que on ne scauroit aucu-
nement escrire ou dire la mesure
propre, comme dit Galen, au troi-
sieme chapitre. Et vn peu apres:
„ En l'art de Medecine, il n'y a cho-
„ se, ou remede (dit-il) qu'on ne
„ puisse nommer en espeece: mais

certain temps aux poisons. 391

ce qu'on ne peut dire, n'escri-
re, ne ordonner entierement,
c'est la quantité pour vn chascun.
Il repete cela bien souuent aux
propos qui s'ensuyuent, ensei-
gnant que chasque homme a sa
propre euacuation, & que la
propriété naturelle est indicible,
& incomprehensible d'une exa-
cte science. Le vulgaire des
medecins appelle *Idiosynerasie*,
la propriété naturelle, comme
Galen remonstre. Et parce que
nous confessent, qu'on ne la
peut comprendre, on attribue
le vray art de Medecine à *Æ-
sculape* & *Apollon*. Car le prin-
cipe, & comme fondement,
de la Medecine parfaicte ou ac-
complie, & infailible (laquel-
le Galien nomme, *l'art de vra-
ye medecine*) est la particuliere
cognoissance des naturels. Dont
il

„ il adioute : Si ie sçauois reco
 „ gnoistre iustement la nature d
 „ chascun en particulier, ie pense
 „ rois vrayement estre tel, que ie cō
 „ çoy en mon entēdement auoir e
 „ ité Æsculape. Mais d'autant qu'
 „ ne se peut faire, i'ay deliberé d
 „ m'exercer tant, que i'en approch
 „ le plus pres que peut l'homme : &
 „ i'exhorte les autres de faire cōm
 moy. Donques si la medecine est
 coniecturelle, & non certaine, d
 la partie qui o donne à chascun
 ses remedes. & que cela ne peut
 estre aperçeu, sinon finalement par
 vne longue obseruation & exp
 riance, qui le pourra persuader co
 la des venins? Car si en l'art d
 medecine l'experience est dange
 reuse, comme sagement nous ad
 uertit Hippocras : il est aisé à pen
 ser combien est incertaine la preu
 ue des poisós: parce qu'il n'est pa
 lo

Aph. 1. l. 1.

aucun temps aux poisons. 393

difficile d'experiméter leur vertu,
sans danger & sans punition, ainsi
des medicamens salubres, en
verses personnes Et ce que peut
quelqu'un auoir obserué aux be-
stes brutes, i'ay dit par cy deuant,
qu'il est inepte de le vouloir accõ-
moder à l'homme: d'autant que les
naturels des hommes & des bestes
sont grandement differens, mes-
mes par ceste preuve, que les e-
tourneaux viuent seurement de la
guë, & les cailles de l'ellebore,
qui nous sont medicamens & poi-
sons. Nous pouons en fin colli-
ger de ces raisons, qu'il faut esti-
mer fort erronee & peu ferme,
l'art (si art se peut dire) & la con-
jecture des empoisonneurs: veu
maintenant qu'un venin produit
son action, autrésfois tardive: & ce
non tant à raison de soy, que pour
la nature & complexion du corps,
lasche-

la sçheté ou estroitesse des passages, force ou foiblesse de la chaleur naturelle, & le beaucoup ou le peu des excremens semblables, ou diuers. Car la force du venin demeure quelquesfois vaine, ou fort rabbatuë: comme ez corps de ceux qui ont les facultez de l'ame robustes, à raison d'une tresbonne téperāce. Aussi Galen pense, que le bastiment & la composition du corps, est cause que la ciguë tue l'homme, & nourrit les estourneaux. A quoy il adioust, la force de la chaleur menuisante & subtiliante: à raison de laquelle il pense, qu'il aduient aussi, que les venins froids de monstrer plustost & mieux leur force, à l'endroit des natures chaudes. Ce qui pourra sembler paradoxe à plusieurs: mais ayant esté tres-ouuerrement démontré par ledict autheur, i'en ob-

Comets la preuue à mon esciant.
Quant au naturel des excremens,
ils affoiblissent les actions des ve-
nins, repugnantes à leurs qualités.
Car s'il y a aux entrailles de la pi-
tuite en abondance, la force du
venin chaud en sera grandement
abbatuë: & au contraire, l'hu-
neur chaud haltera l'action de
ce tel venin. Ainsi la cholere co-
pieuse, rebouche & rompt le nar-
cotique qu'on a prins: & la pituite
le fauorite. Ce que peuuent sca-
uoir ces meschans empoison-
neurs, n'est guere autre chose,
sinon qu'ils cognoissent, quels
venins font mourir seulement de
l'euidente condition de leurs qua-
litez, & qu'ils nuisent de toute
leur substance. Tels sont ceux
qui tuent par pourriture ou
corrosion, auxquels il aduient
de se renforcer avec le temps,
com-

comme dit Galen : en lieu que les autres s'affoiblissent par leur retardement. Car tous ceux-là pourrissent avec le tēps, & de tāt plus, que le lieu sera plus humide & plus chaud. Donques ceux qui agissent en pourrissant le temps augmente leur action : parce qu'il augmente la pourriture : veu qu'ils ne cessent de se pourrir, reciproquement ils pourrissent (le corps.) De là procede, qu'ils font mourir long tēps apres, principalement les venins qui sont de substance grossiere & terrestre. Voila (dis-je) que les empoisonneurs peuuent auoir appris par longue obseruation : de sorte qu'ils scachent distinguer les venins qui tuent de leurs insignes qualités d'avec les autres qui font mourir de toute leur substance. Item, que ceux-cy apportent de leur nature à quel homme que ce soit.

mal plus soudain: & que ceux là
desployent leurs forces, sinon
plus long temps. Et outre ce,
de toutes les deux sortes, ils
plustost ou plus tard (sans
aucun esgard aux corps) se-
con qu'il y en a plus grande, ou
moindre quantité. Ils peuuent bien
aussi faire, que tous venins soyent
temperez à leur plaisir, & rendus
plus doux, ou plus aspres, à ce
qu'ils tuent plus viste, ou plus
tard: ce qui est sans aucun secret
ou miracle de nature. Car nous
aussi coustumierement vsons de
cel artifice aux drogues purgati-
ues, aiguisans les plus paresseuses,
& leur donnans comme des espe-
rons: & au contraire, retenans la
trop hastine penetration des au-
tres, en y meslant de ceux qui sont
naturellement plus tardifs, &
grossiers. Mais qu'on limite les
D d effects

effets des poisons à certain iour
& à poinct nommé, nous penson
estre absurde & du tout ridicule
d'autant que la nature de chascun
homme ne peut estre parfaicte-
ment cogneue (ainsi que nous a-
uons cy dessus suffisamment demō-
stré) d'où procedē le tres-incertain
terme de chascun venin, à faire
mourir l'homme. Car toute ac-
tion naturelle rencontre diuers
effets, selon la diuerse disposi-
tion, tant de ce qui agit, que de
ce qui endure. Et cela aduient, nō
seulement à raison des qualités e-
uidentes, ains aussi des occultes &
propres: dequoy procedē aussi,
que à vne autre nuict beaucoup,
ce que profite à cestuy-cy. Pierre
de Abano (lequel on nomme
Conciliateur) là où il explique
ceste question, propose qu'il se
peut faire, que ayant cogneu
cer-

ertainement la duree de la vie
vn homme, par la quantité me-
ree de son humeur radical, on
aille vne poison, qui le consume
en dix ans. Dont il collige, quel-
ques vns estre empoisonnés, qui
ont tousiours en desseignant (on
es appelle en vulgaire, [Italien]
erbati & strigati) & qu'on peut
faire aucunesfois, que la poison
soit limitée. Mais ce qu'il presup-
pose de l'Astrologie, a peine peut
estre bien deuiné. Je confesse que
sous ceux qu'on void transir de
peu à peu, estans empoisonnés,
ils ont vn mal long, mais il est
pour emporter l'homme en temps
à nous incertain. Pline ne dit
pas vn terme plus certain, de la
mort, qu'apporte l'usage du lie-
ure marin (poisson venimeux)
quand il dit: Les hommes qui
en mangent sentent au poisson:

& de ce premier signe on apperçoit ce venin. Au reste, on en meurt en autant d'heures, que le lièvre a vescu. Car qui deuinerà l'aage de ce lièvre, à fin de pouuoir predire l'heure ordonnée à mourir? Et quand bien ie donnerois cela, qu'on peut sçauoir combien de iours a vescu le lièvre, toutes-fois ie n'accorderay pas, que tous hommes en meurent à mesme temps, veu qu'une mesme poison agit fort diuersement, selon la diuersité des corps, ainsi qu'il a esté plus que assez prouué. Tellement qu'il a esté dict plus veritablement (ce que le mesme Plin^e adjouste) ledict venin estre à temps incertain, comme disoit Licinie Macer.

C'est (P E R R E A V) tres amy
& tresdocte, ce que me semble
deuoir estre tenu de la verité de
ce

certain temps aux poisons. 361

e Probleme. Pardonnez moy, si
ay esté vn peu prolix à l'expli-
uer : & sçachez que ie l'ay faict,
pour l'amour de quelques escho-
iers en Medecine, qui par fortune
ont suruenus quand ie le pour-
uensois. Car ils m'ont prié de le ur
onner la copie de ce Discours.
Ce que ne pouuant refuser hon-
nestement, il m'a fallu traicter la
question plus au long, à fin de
n'accommoder à leur capacité.
Vous, excellent en sçauoir & en-
endemēt, eussiez facilement com-
pris en beaucoup moindre
propos, mon aduis là
dessus, cōme vous
l'auez desiré.

Dd

3

QV'IL



QVIL Y A RAISON
 QVE QVELQVES VN
 puissent viure sans manger, d
 rant plusieurs iours & annee
 au tres-renommé Iuriconsult
 M. IAN PAPON, conseil
 du Roy, Iuge & lieutenant gen
 ral au Bailliage de Forest.



A Religion chrestienne
 nous enseigne, qu
 faut soudain adioust
 foy aux proposition
 Theologales qu'on oit recite
 & que ez choses nullement sub
 iectes à preuue, la fiance &
 fermeconsentement, est tres-a
 greable à Dieu: veu que c'e
 luy

ny qui peut rompre les loix de nature. Mais aux disciplines, qui meritent d'estre appellees Mathematiques, & vrayement sciences, autant qu'elles expliquent tout par les causes, d'affirmer quelque chose sans demonstration, & en ordonner comme fait vn legislateur, nous estimons cela ridicule. Car il n'y a rien qui semble plus absurde, que le consentement precipité, sans conseil, & temeraire: enuers ceux mesmement, qui cognoissent l'esprit humain si difficile & tres aspre à rechercher la verité. Toutesfois vous en voyez beaucoup, qui si plusieurs autres ont dit de mesme, ils n'y contredisent pas: & ne pensent point à cecy, s'il est plus licite de dire vray, ou au contraire de mentir, d'une cause commune. O qu'il vaudroit

D d 4 bien

bien mieuz s'arrester là, & doubte
des choses que l'esprit ne peut
comprendre! Ce que i'ay accou-
stumé de faire: & à raison de cela,
plusieurs qui sont de temeraire
consentement, m'appellent incre-
dule. Car ie me suis proposé de
long temps, n'admettre aucune
chose comme vraye, de celles
qu'on peut comprendre par rai-
son & discours, pour grande que
soit l'autorité de celuy qui la pro-
pose. le confesse bien, que la cau-
se de tout ce que l'expetience nous
tesmoigne, n'est pas encores trou-
uee & cognüe de nous: comme
aussi ie tiens pour tresvrayes plu-
sieurs opinions, qui sont Parado-
xes au commun, n'estant enco-
persuadees. Mais comme ie ne
veux pas, que l'on croye aux mien-
nes sans raison, ainsi me soit il
permis de n'accorder les autres,
auant

auant que i'aye apprins de leurs
auteurs les causes de tels effects,
ou que ie les puisse comprendre
en raisonnant moy mesme. Qu'il
soit libre à tous , de n'adjouster
foy aux propos sans demonstra-
tion. Car ceux là semblent peu
aduisez , & (que plus est) fort
lourdaux , qui reçoient les admi-
rables affirmations , esmeus de
quelque vaine opinion du diseur.
Telle est celle que ie proposois
hier, tresrenommé President: que
quelques vns peuuent viure sans
manger, non seulement plusieurs
iours, ains plusieurs mois & an-
nees. Vous auez prudemment
dict, que vous ne la receuriez pas,
ains que ie l'eusse prouuee : d'au-
tant qu'elle vous semble la plus
paradoxe , de toutes celles qu'a-
uez ouy de moy. Toutesfois elle
est tres-veritable , comme les

D d s au-

autres, & desormais vous n'y cō-
tredirés pas. Car vous ne dou-
terés point de venir en mon opi-
nion, veu qu'elle a pour fonde-
ment des raisons tres-euidentes,
prises des choses naturelles. Je
ne diray pas de l'aueir obserué,
mais ie confirmeray qu'il se peut
faire. S'il failloit prouuer le faict
par tesmoins, nous en produi-
rions quelques vns, irreprocha-
bles & de grande autorité. Hip-
pocras limite à vne sepmaine, le
ieune mortel de l'homme. Mais
Pline dit, qu'il n'est pas mor-
tel d'une sepmaine, veu que plu-
sieurs ont duré plus d'onze iours.
I'entens qu'il y a pour le present
en Auignon, vn homme de
soixante ans, qui mange fort
peu souuent, & par longs inter-
ualles, de cinq, six, dix, & plu-
sieurs iours. Ce que Albert escrit,
est

est semblable : qu'il y auoit vne femme, laquelle passoit quelque fois vingt iours sans manger, & bien souuent trente. Il dit aussi, auoir veu homme melancholique, lequel vesquit trois semaines sans manger, ne beuuant que de l'eau vn iour & autre non. Athenæe raconte, que la tante paternelle de Timon, se cachoit toutes les annees dans vne cauerne, comme les Ourfes, l'espace de deux mois, viuant sans aucun aliment que de l'air, à demy-morte, de sorte qu'à peine la pouuoit-on recognoistre. Personnes graues rapportent, auoir esté veüe en Espagne vne fille, qui ne mangeoit rien, & entretenoit sa vie ne beuuant que de l'eau, & auoit desia vingt & deux ans. Plusieurs ont veu en Languedoc vne garce, qui demoura trois ans,

&

368 *De viure sans manger.*
& nous scauons parce qu'en ont
escrit quelques bōs & doctes per-
sonnages, qu'il y en a eu vn' autre
à spire en Allemagne, qui vesquit
autant d'annees sainement, sans
autre viande ou breuuage que de
l'air. Guillaume Rondelet atte-
ste, d'en auoir veu vne autre,
qui de pareille maniere de vi-
ure, paruint insqu'à dix ans:
puis quand elle fut grande se ma-
ria, & eust de beaux enfans. Ian
Bocace escrit d'une Allemande,
laquelle vesquit trente ans, sans
manger aucunement. Pierre d'A-
bano (qu'on nomme Concilia-
teur) raconte d'une Normande,
qui ne mangea rien de dix huit
ans : & d'un autre qui dura trente
& six ans sans manger. On tient
pour certain, qu'à Romme vn
prestre vesquit quarante ans de
la seule inspiration de l'air : cela
estant

69 *De viure sans manger.*

estant bien obserué, sous la garde
du Pape Leon (dixieme) & de
plusieurs Princes, & fidellement
esmoigné par Hermolao Barba-
ro. Mais pourquoy m'arreste-
e tant à reciter ces miracles, qui
peuvent sembler pures fadaizes,
usqu'à tant que ie les aye ex-
pliqués par raison? Certaine-
ment l'autorité & l'observation
des autres est de tresgrand poids:
mais ce ne doit pas estre assés, là
où il n'y a faute de raison à con-
firmer son dire. Je suis bien aise,
que vous n'ayez voulu receuoir
sans cela ma proposition, afin
que ie puisse commodement exer-
cer mon esprit, à recercher sa
cause, ainsi que i'ay dés lōg temps
desiré.

C'est vne sentence ferme & ra-
issee, que tous corps viuans, so-
ient plantes, soyēt animaux, viuēt
à rai-

à raison de la chaleur qu'ils ont enclose en eux: au moyen de laquelle ils attirent l'aliment, le cuisent, s'en nourrissent & soustiennent, croissent & engendrent: outre ce que les animaux sentent & se meuuent: & tant plus parfaites sont telles œuures, tant plus & abondante la vertu & la substance de la chaleur. Pource Aristote, qui a definy la mort par l'extinctiō de la chaleur a laissé pour memoire (comme chose fort remuée & diuulguée) que la vie est contenuë de la seule chaleur & que sans la ne peuuēt viure, ne animaux, ne plantes. A son imitation tous les philosophes d'un consentement, definaient la vie par chaleur, & la mort par extinction de chaleur. Car pour petite que soit la chaleur, le corps qui en a, iouit de la vie, & produit lesdites actions

ctions de foy, encor quelles foyēt obscures. Ceste chaleur est nourrie & entretenüe d'un humeur gras & aëré, qui inferé dans la substance des parties similaires, est du tout inuisible. C'est le premier (ou principal) humeur, commun à tous viuans, auquel sied premierement & par foy l'esprit, muni de chaleur: tellement que ne l'esprit, ne la chaleur peuuent estre, ou durer longuement, sans l'ayde dudit humeur. Donques la vie, & la duree des choses animees, gist au consentement & accotd de ces deux, chaleur & humidité. Ceste-là est tenuë pour ouuriere de toutes actions: ceste-cy luy est soubmise, afin que ladite chaleur dure plus longuement. Et tant que ceste humidité vtile & agreable, peut

peut nourrir la chaleur vitale, autant vit l'animal ou la plante. Dont il aduient, que ceux ont plus longue vie, qui ont plus d'humour naturel, ou iceluy plus espais & plus resistant à dissipation. Car il est de nature gras, huileux & gluant, afin que la chaleur (qui en estant enuelopee, en gaste & consume tout bellement de petites portions) l'esboiue & absorbe plus tard. Toutesfois auant que cela aduienne, l'animal rend l'ame à Nature, luy estant ostee sa propre matiere, languissant l'esprit & la chaleur. Or puis que le corps des viuans s'escoule & diminue ainsi tousiours, si vne substance semblable à l'escoulee n'est restituee, certainement il s'esuaporerà & dissipera tout. Mais il n'y a dequoy remettre, en lieu de l'humide substantific
(com-

comme on l'appelle). consumé,
ne dis pas entāt qu'il s'en dimi-
nuē incessamment, ains seulement
un petit brin de tel. Car il a toute
son origine de la semence, & des
principes de nostre generation: &
nous ne voyōs pas, qu'on puisse
adiouster à noz corps aucune tel-
le chose. De là procede la mort
inevitable: parce qu'il n'y a aucun
artifice de reparer, ce que seul re-
tient la chaleur. On restituē bien
la substance charnuē, espuisee du
transfillement: l'humide primitif,
jamais. Et veu que la pasture estāt
consumee, la chaleur quand &
quand, si elle est cause consuman-
te la pasture (comme certainemēt
elle est) il s'ensuit incontīnēt, que
la chaleur mesme est cause de sa
mort. Il nous reste seulement, que
puis qu'on ne peut totalement de-
stourner la cause de nostre mort,

E c à

à tout le moins nous la retardion
& rebouchions, estant trop haſte
eſt precipitante (s'acheminant vi
ſte de ſon naturel à l'yſſuë de la
vie) afin que l'animal ne s'eſtaigne
ſi toſt. Ce que peut eſtre faiet, au
moyen des alimēs : quand par ad
dition de quelque plaiſante hu
midité, on arrouſe la naturelle, a
fin qu'elle reſiſte d'auantage à la
voracité de ſa chaleur. Car ell' eſt
ainſi plus long temps conſeruee,
quād la chaleur naturelle ne peut
librement exercer ſa force ſur le
ſubjeet humide : parce qu'elle eſt
aucunement rebouſchee, quand
elle agit en la maſſe charnuë, &
aux humeurs nourriſſans, donc ce
pendant elle conſume moins de
l'humeur radical. Toutesſois il s'e
conſume touſiours quelque petite
portion, mais moins quand il y a
de l'autre en quantité ſuffiſante.
Et

De viure sans manger. 375

à ces fins Nature, non seulement aux animaux, ains aux plantes aussi, a donné dès le commencement certaines vertus, d'appeler continuellement ce qui leur faut & manque, afin que tout se preserua de mort, le plus longuement que faire se pourroit. Car tout ce qui est engendré, & tient de la Nature, desire extrêmement estre prorogé tres-longuement, & subsister au monde. Pour ce les animaux n'ont jamais appris d'autre chose à manger, boire, & respirer: mais dès le commencement ils ont ces facultez, qui parfont cela sans recepteur. Dequoy il appert, comme ie pense, que l'usage des alimens est nécessaire à tout ce qui a vie, non pour autre chose, que pour entretenir cet humeur interne (faculté, & vrayement vniue, par la chaleur naturelle) afin

E e 2 qu'il

375 De viure sans manger.

afin qu'il ne soit si tost esbeu. Et
tant que nous le pouuons faire, &
que l'humidité primitiue est d'
reste, en suffisante quantité pou
conseruer la chaleur vitale, nous
sommes autant de temps en vie.

2. De cecy on peut colliger
(pour la seconde proposition, que
nous auons à expliquer) qu'il n'y
faut beaucoup de nourriture,
ceux qui ont la chaleur moindre
& plus languide: parce qu'elle n'
semble auoir grand' efficace à con
sumer son humidité. Tout ain
que le petit feu, ne peut porter
beaucoup de boys, ains est de pe
entretenu: mais le grand feu s'
steind incontinent à faute de pe
sture, si vous n'y adioustez vn gr
amas de boys. Et pource les vieu
endurent facilement le ieusne, cō
„ me dit Hippocras: en second lieu
„ ceux qui sont au plus fort de leur

*Aphr. 13.
lin. 1.*

ag

De viure sans manger. 377

ge: moins les adolescēs: le moins “
e tous, les enfans, & entre autres “
eux qui ont l'esprit plus vif, & “
ont plus vigoureux. Car ceux qui *Aph. 14.*
oissent, ont beaucoup de chaleur *lin. 1.* “
naturelle: dont ils ont besoing de “
beaucoup d'aliment: autrement “
ur corps se consume. Les vieux “
nt peu de chaleur: pourtant ils “
ont besoin de grands viandes, “
autant qu'ils en suffoqueroient. “
ar comme la flamme des lampes
dit Galē) jaçoit qu'elle ayt l'hui-
pour alimēt, toutesfois si on l'y
met tout à vn coup, ell'en fera plu-
tost esteinte, que nourrie, sembla-
lement aux vieilles gens, & au-
res qui ont la chaleur plus remi-
e, l'abondance des alimens leur
uict, en suffoquant la chaleur, &
accablent de sa multitude. Ceux
ui ont beaucoup de chaleur (cō-
ne les enfans & les adolescens) se

E e 3 plai

plaisent à l'abondance des viures: parce que la masse de leur corps se consume fort, & leur chaleur vorace dissipe entierement la naturelle humidité, si elle n'est bridee & retenue par addition d'un familier suc. Doncques la proportion & mesure des alimens est ordonnee, à raison de la chaleur, sans autre enseignement que de Nature. Car la faim ou l'appetit, qui suit la necessité naturelle des alimens, est la reigle certaine: tellemēt que ceux ont besoin de copieux & plus frequent alimēt, qui ont plus souvent & (plus) grand appetit: ceux qui n'ē ont point, ou peu, & moins souvent, n'ont pas affaire qu'on leur donne alimēt, sinon fort peu, & par lōgs interuales. Les laboureurs, artisans, & autres qui travaillent tout le iour aux fortes besongnes, sont contraincts d'vser gran

grand' quantité de viandes, & de repas coup à coup reïterés, pour la faim qui les presse: d'autant que la qualité de la chaleur naturelle, deuēt plus acré, & consomme plus, par l'exercice: de sorte que ceux qui s'adonnent totallemēt au travail, ne peuvent ieusner, sans tres-grand' perte de leur santé & force. Ainsi Galē remonstre, qu'aux *picrocholes*. C'est à dire, bilieux, l'abstinēce est tres-nuisante: & que de ieusner longuement, ils tombent en tres-piquantes & tres-ayguës fieures, desquelles il est ayse de venir aux hectiques, & en outre de celles-cy au marasme rotty. Les sanguins endurent plus facilement le ieusne, parce que l'humide substantifique redonde en eux, & l'alimentaire aussi. D'auantage, leur chaleur est plus remise & moins ayguē, comm' estant

Ec 4 grom

380 *De viure sans mangier.*

grommee de l'humidité. S'ils ne prennent aucun plaisir à l'exercice, ains sont tousiours en repos, paresseux & endormis comme glirons, ils ont peu d'appetit, & tard: ils deuiennent phlegmatics, & le plus souuent se mettent à manger sans necessité, seulement par coustume, aux heures ordonnees. Ceux-cy ont vrayemēt la chaleur plus remise & comme engourdie, laquelle il seroit meilleur d'exciter & aguiser par trauaux: afin qu'estant dissipée, la grand^e quantité de l'humeur superflu, elle approchant de la moderee, fit sentir l'appetit: lequel n'est autre chose, que naturel desir de ce qui defaut & manque à chasque particule, est l'aliment, qui soit substitué au lieu de la substance, qui s'escoule perpetuellemēt par la vertu de la chaleur. Quand donc il n'y a point
d'ap

d'appetit, il est vray-semblable, que la chaleur agit en autre humidité, laquelle est excrementeuse & non naturelle: la consommation de laquelle n'estant point dommageable, qu'est-il de merueille, si sans nuisance ou douleur le desappetit perseuere, tandis que cet humeur superflu amassé resiste à sa dissipation: mesment veu que la chaleur languissante d'oyfueté, ne peut guieres consumer? C'est la seconde raison, pourquoy les vieillards portent le ieune plus aysement, & sans incommodité: sçauoir est, d'autant, qu'outre la petitesse & foiblesse de la chaleur, ils ont à raison de cecy vn grand amas d'excremens pituiteux: & que leur corps lourd, pigre, & tardif, est tres-inepte à tous mouuemens & exercices. Pourtant il leur aduiēt, de n'auoir besoin de beau-

E e 5 coup

382 *De viure sans manger.*
coup d'alimens: veu que leur chaleur, par beaucoup de raisons, dissipe fort peu de la masse du corps. Or ce que nous auons enseigné estre aux vieux, cela mesme conuient iustement aux naturels semblables: car si quelcun est, ou de complexiō naturelle, ou de sa maniere de viure, pl^u humide & plus froid, il aura peu d'appetit, & se souflera aysement de peu de viande: parce qu'il luy manque de la chaleur, qui puisse consumer grād substance. De là vient, que les bestes exangues (des Grecs dictes *anaimés*) auxquels le froid est tres-offensif, à cause de leur petite chaleur, se cachent tout l'hyuer, & viuent sous terre és lieux plus tièdes, sans aliment. Cela est appris de l'experience, à laquelle consent bien la raison. Car si le besoin des alimens est, pour reparer ce que
pe s

perpetuellement s'escoule, afin que l'humeur primitif (pasture de la chaleur naturelle) ne soit si tost consumé : ceux auxquels rien ne s'escoule, & il n'y a presque point de chaleur (aumoins par quelque tēps) n'ont aucun besoin ou profit de la viande. Or les serpens, & lezards, & leurs semblables, sont froids de nature. La chaleur qu'ils ont fort petite, ne dissipe guieres, & durāt l'hyuer encor moins que d'ordinaire : parce qu'adonc elle deuient plus languissante, de la violence du froid. Pource il n'y a comme point deffluxion ou dissipation, la peau estant espaisie & exactement constipee de la force du froid hyuernal. Et tout ce qu'il y a de fuligineus excrement, suscitē de leur amette languissante, il s'amasse au cuir : lequel en fin deuenāt plus sec & plus rude, se despouil

384 De viure sans manger.

pouille & separe de la peau subje-
cte, sans faire mal au corps. C'est-
ce qu'on appelle, la despoüille du
serpent, de laquelle il se deuestit
au milieu ou à la fin du printēps.
Puis quand le Soleil reuenant à
nous, excite leur chaleur, ayant
chassé l'engourdissemēt, lesdictes
bestes deuiennent plus remuan-
tes, & reprennent leur premiere
agilité: car la chaleur conduict &
faict les mouuemens. Dont Vi-
truve disoit: Les serpens se remuēt
“terriblement, quand la chaleur a
“espuisé le froid de leur humeur.
“Durant les petits iours en temps
“d'hyuer, ils sont sans aucun mou-
“uement, engourdis du froid, qui
“prouient du changement de l'air.
Que les glirōs, & les rats de mon-
tagne (dits marmotans) non seu-
lement s'abstiennent tout l'hyuer
de māger, & ne font que dormir,
ains

*Lin. 6. de
l'Archi-
tect. ch. 1.*

De viure sans manger. 385

ains aussi qu'ils en deuiennēt plus gras, il est autant merueilleux, que confirmé de vraye experience. De là est sorty, ce que dit Martial du Gliron, en ses Distiques:

*Durant l'hyuer ie dors,
Et suis plus gras alors,
Que nourry suis de rien,
Sinon de dormir bien.*

Vous respondrez, que les petits animaux se peuent passer quelque temps de la viande, mais non pas les plus grands. Surquoy ie produiray le Crocodil (beste sauvage, de fort grand' taille) duquel seul on a opinion, qu'il croit tant qu'il vit: & il vit longuement. Or Plinē escrit, qu'il passe tousiours quatre mois de l'hyuer à ieun, dās sa cauerne. On affirme aussi, que l'Ours peut viure tout l'hyuer sās
man

manger. Donques cōme les vieillards, à raison de leur froideur, n'ont pas grand appetit, & n'ont besoin de grande nourriture: ainsi toutes les complexions, qui ont plus de froid que de chaud, durent long temps sans viande. Et ont besoing de nouvelle pasture, ceux auxquels la naturelle, ou l'appliquee ne se consume point? Et que consumera la chaleur languissante? Si elle consume quelque chose, & il y a abondance de ce qui luy resiste, on ne sentira pas ce besoin incontinent, ains apres vn long temps. A la dissipation de l'humeur naturel, resiste quelque fois l'alimentaire humidité, quelque fois l'excrementeuse: sur laquelle s'exerceant la chaleur naturelle, & la dissipant, faict cependant moins de dom-
ma

image à l'humeur naturel.

On peut tirer d'icy la troiesme III.

me proposition, qui seruira de
preuue à la conclusion proposée:
çauoir est, que la seule petite cha-
leur, ne rend pas l'abstinence plus
facile, ains aussi l'abondance de
l'humeur superflu, qui amuse la
chaleur naturelle. Car ce que faict
l'aliment tousiours espars, arro-
uant les parties, & abreuuant l'hu-
neur naturel, cela mesme faict
quelque fois le copieux humeur
excrementeux accumulé en noz
corps: quand il reboufche l'acri-
monie & force de la chaleur, &
épésche de consumer vne meil-
leure substance, iceluy se presen-
tant à estre consumé. Pource le
ventricule estant plein de pituite
(sinon qu'elle fut aygre) nous n'a-
uons point d'appetit, & dedai-
gnons les viandes: & (à mon iu-
ge

gement) nous n'auons grand besoin d'aliment, iusques à tant que le ventre ayt digéré ceste matiere-là, ou qu'il l'ait iecté autre part. Il peut bien estre, que tandis que l'estomach refuse les viandes (parce qu'il n'a besoin de nouuelle pasture) les autres membres endurent leur faim naturelle: laquelle n'est pas sensible, dont ils languissent & s'amaigrissent, si on ne leur oütroie de la nourriture. Parquoy souuentes fois il vaut mieux, presenter de la viande à l'estomach, sans attēdre qu'il soit venu à bout du reste. Toutesfois il faudroit au prealable (si faire se peut) artificiellement auoir purgé le ventre, afin que la viande ne s'y corrompe. Si tout le corps vniuersellement estoit plein de mesme humeur que l'estomach, chaque partie n'appeteroit non plus que luy.

8

De viure sans manger. 389

& n'auroit besoin d'autre alimēt,
tandis que tel humeur suffiroit à
la chaleur. Mais l'estomach le plus
souuēt est saou, parce qu'il reçoit
premier tout, & sa cavitē est plus
ample. Il aduient moins souuent,
que tout ce genre d'excremēt s'e-
pande par tout le corps. Ce qui ar-
riue toutesfois aux vieillards, &
aux autres froids de nature: parce
que la petite chaleur ne peut di-
gerer l'aliment ordonnē à chaque
partie, ains laisse par tout beau-
coup de crudité. Ces humeurs
sont pituiteux & doux, conuena-
bles à nourrir la chaleur, s'ils sont
plus eslaborez. Car les Medecins
enseignēt, que la pituite se parfaict
de la chaleur dedans les veines, où
elle se cuiēt à loisir, & se conuertit
en sang louable. Car (comm'ils
parlent) le phlegme n'est que sang
moins cuiēt: lequel seruira à nour-
rir

Ff

rir les parties, apres qu'il aura esté
soigneusement eslaboré. Il faut
donc permettre, que la chaleur
s'exerce à vne si loüable oeuvre:
ce que la viande continuellement
aualee detourne. A cela profitent
les ieunes, fort sains à ceux qui
ont abondance d'humeur pitui-
teux, ou doux, ou insipide, accu-
mulé en tout le corps. Dont Hip-
pocras conseille bien la faim, à
ceux qui ont les chairs humides:
parce que la chaleur vse plus plai-
samment des humeurs, encor que
ils soyent crus, que de la viande
nouuellement receüe. Car la vian-
de est beaucoup plus esloignée de
la forme du sang, & de la nature
des parties, que n'est la pituite:&
la chaleur aura plustost appresté
l'humeur ja faict, que de la viande.
Et s'il ne le faict, d'autant qu'on
uy fournit tousiours nouvelle
ma

*Aph. 61.
lib. 7.*

De viure sans manger. 391

matiere, il est force que tout se corrompe, & que tout deuienne excrement. Lequel estant retenu au corps, par tout pullulent des maladies familiares à tel humeur, edemes, vitiliges, alphas, scirrhes, oupes, neux, & autres infinis maux dela classe des phlegmatics: lesquels celuy eutera, qui permettra à la chaleur, de parfaire & exactement eslaborer cet humeur froid, en ne prenant aucune viande, ou pour le moins en prenant plus tard & rarement. Car comme ainsi soit, que la chaleur se doine toute occuper en cet affaire, elle en est destournée par la nouvelle matiere, laquelle est inutile, & encor dommageable. Mais quand la chaleur a consumé, ce qu'elle a trouué plus commode, pour l'usage des parties qu'il failloit nourrir, delors chacune d'elles com-

Ff 2 men

mence d'auoir bon appetit, & de faire entendre leur indigence, par mutuelle communication iusques au ventricule. Toutesfois, comme nous disions par cy-deuant, quelquesfois l'estomach n'appete rien (à cause qu'il est plain d'humeur) jaçoit que les autres parties ieussent: & au contraire, l'estomach estant vuide & affamé, les autres parties peuvent estre rassasies. Adonc, estās contraincts de la facheuse faim, de prendre de la viande, nous taschōs par autre moyē, de descharger les autres parties de leurs humeurs, afin que la chaleur ne soit accablee de leur trop grande quantité. Mais si la repletion est commune à tout le corps, de sorte que l'on sente le ventricule, ensemble toutes les autres parties, pleines d'humeur pituiteux, lors qu'il n'y a aucun appetit, la
cha

chaleur temperée estant occupee
en beaucoup de matiere, pendant
qu'elle faict ceste autre besogne, il
n'y a pas necessité de viade. Car la
chaleur a prou besoigne, & peu de
force: dont elle ne faict pas euidē-
te consomption de l'humidité na-
turelle des parties, tandis qu'elle
iouryt d'un autre qui luy est tres-
plaisante, comme est la douce pi-
tuite. Cecy fait bien pour ceux,
qui demeurerēt à ieun trois ou qua-
tre iours, & plus long temps. Car
que faut-il presenter des viures,
quand tout le corps verse d'hu-
meur, froid, & malaisé à dissiper, si
nous auons appetit de manger,
seulement lors que la premiere
viande est despeschée? Quoy? si
quelqu'un desdaigne les viandes,
& luy font mal de cœur à les voir,
n'est ce pas vn certain indice, qu'il
n'a grand besoin de viande: de la-

quelle c'est Nature mesme qui nous en a donné l'appetit, sans enseignemēt de personne? Et de qui pourrions-nous entendre l'heure du manger, & la quantité, voire la qualité? En ces choses nous suivons de nous-mesmes, l'inclinatiō naturelle, & le desir exēpt de toute raison. Parquoy celuy qui abhorre totalement la viande, il n'a pas grād besoin: veu que c'est vn appetit naturel, & non pas volontaire, ne qui obeysse à la raison. Il est donc ja plus qu'assez confirmé par nos raisons, ce que l'experience atteste: qu'aucūs ont vescu par plusieurs iours sans manger, & ce sans aucun dōmage de leurs forces & santé: ains (qui plus est) on croid, qu'ils ont preuenü des maladies qui les menaçoient, ou que ils sont eschappez des presentes. Car les maux menacent, ceux qui
sont

ont ainsi saouls, & ont grande re-
lection de tout le corps, si vous
mettez toujours de la viande:
parce qu'il est force, que le tout se
corrompe. Dont Hippocras dit, *Aph. 19.
lin. 2.*
tant plus tu nourriras les corps
mal nets, tant plus tu les offense-
ras. Du mal present excité de ca-
chymie eschappa la fille Alle-
mande, qui ieusna trois ans. Car
on raconte, qu'elle estoit douce
& benigne, taciturne, oyfue, &
endormie, pleine de pustules &
rognes, à raison de l'abondance
de l'humeur pituiteux gros vis-
queux. Elle ayant soustenu, de son
propre mouuement, vn si lon ieus-
ne, en fin les humeurs estans con-
sumez, & la matiere de son mal o-
tée, elle remise en santé, commē-
ça d'auoir appetit. Cecy ne doit
sembler absurde, veu que l'esprit
comprend facilement, que non

seulement il peut ainsi aduenir, ains aussi qu'il se faiet tres-sainement. Peut estre que cela est dur d'admettre que l'action de la chaleur naturelle, perseuere deux ans ou plus, à la consommation des humeurs vne fois assemblez. Vous accorderiez bien, que le plus long terme de ieusner, soit limité à vne sepmaine ou deux, ainsi qu'ont dit Hippocras & Pline. Mais ie feray, que la lōgueur du tēps ne vous retiēdra pas, de venir de pieds & de mains à ma sentence. Moy certainemēt, qui suis moins à condamner du vice de credulité, que d'aucun autre, ne me suis persuadé telles choses sans raison. Et vous cōsidererez (s'il vous plaist) d'où ie collige que cecy peut-estre faiet, apres que vous aurez acheué de lire, ce peu qui nous reste encore à dire.

Quand

Quand l'humeur pituiteux ab- IIII.
breuant le corps, & saoulāt plai-
samment les parties, est copieux,
telle nourriture suffic long temps:
quand il est en petite quantité, la
matiere en brief estant consumée,
soudain l'appetit reuiēt. or si l'hu-
meur n'est pas seulemēt copieux,
ains aussi gros & visqueux, qui
doubtera encores, que la vie ne
puisse estre prolōgee longuemēt,
sans qu'ō y adioustē aucun alimēt?
Soit en outre, la chaleur petite &
languissante, ou de nature, ou par
accidēt: elle ne pourra pas dissiper
beaucoup d'humeur: & pourtant
il luy resistera fort long-temps.
En vn vieillard, vne fille, vn pre-
stre, la chaleur est moindre & plus
remise, à cause de l'aage, du sexe,
& du repos: Et l'abondance des
humeurs gluans, peut-estre si grā-
de en iceux, que la chaleur natu-

relle n'en sera moins agreable-
ment entretenue de son accoin-
tance, que de l'abord d'un autre
alimēt nouveau & journalier. Ce-
la cōtinuē, tant qu'on luy fournis-
d'humeur en abondāce: & il en est
fourny longuement, quand à rai-
son de son espaisseur, viscosité &
froideur, il en est fort peu dissipé
de la chaleur, laquelle n'est vehe-
mente ny acre. Et combien qu'elle
ait esté quelque fois telle, au-
moins elle est maintenāt rebous-
chee. Ainsi nous auons esprouvé,
la Salamandre (que lon croit vai-
nement n'estre bruslee du feu, cō-
me Dioscoride dict) mise sur le
feu, pouuoir longuement resister à
la bruslure, & estaindre le feu s'il
estoit moindre: parce qu'elle est
toute pleine d'humeur froid, es-
pais & cōme lait, en lieu de sang.
De semblable matiere (à mō auis)
sont

Liu. 2.
chap. 67.

ont farcis les corps, de ceux qui
abstiennēt des viandes durāt quel-
ques anneés. Et ie me doute aussi,
que tel est le naturel du Chamœ-
leon, si ce qu'en escript Plinē est *Lin. 8.*
vray: que luy seul d'entre tous ani- *cha. 33.*
maux, vit la bouche tousiours beā
te, sans māger & sans boire, n'vser *Lin. 7.*
d'autre aliment que de l'air. Car *chap. 2.*
ce que luy mēme narre des Asto-
mes (c'est à dire, gēs sans bouche)
lesquels viuent de la seule exhalā-
tion, & des odeurs qu'ils tirēt par
le nez, se faiēt par vn'autre moyen,
si vous receuez le tres-ingenieux
raisonnemēt de Marsile Ficin, qui *Lin. 2. de*
est tel: On dit, qu'en certaines re- *la triple*
gions chaudes, & qui flairent par *vic. c. 13.*
tout de grand odeur, plusieurs de
graisle statuē, & d'estomach debi-
le, viuent quasi seulement des o-
deurs. C'est (parauanture) d'autāt
que la nature du lieu, reduit en
odeur

400 De viure sans manger.

„ odeur presque tous les suc^s des
„ herbes, des grains, & des frui^cts
„ mols : & la mesme nature resoulc
„ en espris, les humeurs des corps
„ humains. S'il est ainsi, que lempes-
„ chement y a-il, qu'ils soyēt nour-
„ ris seulement de vapeur, veu que
„ tout semblable est nourry du sem-
ble? Mais ceux qu'on a obseruez
viuans sans viande en l'Europe, ont
esté pleins de suc froid & visqueux.
Nous pouuons adiouter aux sus-
dictes conditions, le reserrement
des pores de la peau, lequel Ale-
xandre Beniuē a cognu, auoir grād
poix en cecy: quand parlant d'un,
qui à Venise ieusna quarāte iours
continuels, n'a pas seulement no-
té, qu'il fut de mēbres froids, con-
tenans au dedās du phlegme gros
& cru, ains aussi que les pores du
cui^r estoient serrez. Or s'il m'est
loisible de conduire cecy, des ani-
maux

De viure sans manger. 401

aux plantes, j'ay en main plusieurs experiences. Car l'oignon, l'ail, & le froment, plusieurs mois apres qu'ils sont separez de la terre (qui leur fournissoit d'alimēt) non seulement vivent, ains germent aussi: parce qu'ils ont vn humeur gros & copieux, qui resiste beaucoup au flaistringement & seicheresse, entretenant la chaleur naturelle, mēme sans ayde d'aucun humeur nouvellement receu. Ainsi la Ioubarbe, herbe nommee *Semperuive*, l'Aloë (dit *Perroquet*) & celle qu'on appelle vulgairement *Faba inuersa* (on pense que ce soit *Telephion*, des Latins nommē *Illecebra*, & des boutiques *Crassule maior*) estans arrachees de terre & penduës (en l'air) vivent fort longuement: parce qu'elles ont du jus visqueux, & abondant en leurs fucilles bien espais. Et quel besoin ont-elles de

de frequent ou continuel aliment,
puis qu'elles ont vn suc tât gluât,
qu'à peine il peut finalement estre
consumé par les grandes chaleurs?
Et afin que persône ne se mocque
de ce discours (par lequel ie com-
pare les plantes aux animaux, en
ce que concerne la facile abstiné-
ce des viures) ie veux bien qu'on
sçache, qu'il est beaucoup plus
mal-ayfé, que les plantes demeu-
rét quelque tēps viues sans nour-
riture, que les animaux. Car, pour-
quoy faut-il que les plantes loyēt
toufiours attachees à leurs raci-
nes, sinon afin qu'elles attirēt con-
tinuellement du suc, qui leur est
nécessaire à tout moment de tēps?
Nature a donné mouuement aux
animaux, parce qu'il ne leur con-
uenoit pas chercher des vian-
des, sinon par quelques interual-
les. Et pource vous voyez, que les
ani

riuez de viande, viuent aumoins
quelque iours: & les plantes pres-
que toutes se flétrissent, aussi tost
que nourriture leur defaut: & sur-
tout la race des herbes. toutesfois
celles qui ont beaucoup d'hu-
neur, & la substance serree & es-
paissie, sont de plus grãd' duree, &
viuent quelque tēps apres qu'elles
sont arrachées. Car elles retiennēt
une portion de l'humour gluāt, au-
quel l'ame est conseruee, qui suffit
pour plusieurs iours. Ainsi de plusieurs
arbres les rameaux retranchez,
neurent tard. Ainsi des bestes in-
sectes, les parties descoupees se
remuent: parce que l'humour ter-
race est difficile à dissiper, retarde
leur ame cōme enueloppee, & em-
bestree, qu'elle ne s'en voise tost.
Cela mesme fait, q̄ les bestes exā-
gnes puissent (cōme cy deuāt no^r
uons remonstré) viure fort lon-
gue

guement, sans l'usage des viandes.

IV Je pense que rien n'empesche plus, que ie ne concluë estre vray (comme tres-bien preuue) que telle abondance d'humeur gros & gluant, se trouue quelque fois amassée en vn corps froid, que la chaleur naturelle ne fera autre chose durant plusieurs années, sinon le consumer. Cependant le corps n'a besoin de nouueau aliment dequoy le signe est, qu'il n'a point d'appetit. L'experience nous l'a premierement enseigné: la raison preuue cela mesme, avec la comparaison de plusieurs choses semblables. S'il vous plaist examiner cecy plus attentiuement, tres-renommé P A P O N, vous n'y pourrez plus contredire, ains soubscrirez à nostre aduis: & vous esmerueillerez (comme il est bien seâ
à tou

tout homme d'esprit) cumment
les principes les plus petis, & vul-
gairement notoires, ie vous ay ti-
né à l'opinion que vous iugiez tant
rejettable. C'est la force des de-
monstrations desquelles les Geo-
mettriens (beaucoup plus certai-
nement que les autres) inferent
leurs conclusions, de supposition
confessees & cogneuës du vulgai-
re. Car ils ne parlent premiere-
ment que de linges, de poincts, de
superficies, quarres, englets, cer-
cles, & semblables: puis soudain
ils desduisent tellement l'un de
l'autre, qu'en fin sans aucune ca-
ption ou habilité sophistique, ains
de necessaire consequence, ils
conduisent de main en main leur
disciple, à mesurer la grandeur des
cieux, la distance des astres, la ma-
niere des eclipfes, & autres cho-
ses fort cachees. Pareillement ce-

G g luy

luy qui est expert en Physique, & és choses naturelles, scachât trouver par certaine methode les principes & causes de tout, peut facilement affirmer des propositions paradoxes (tres-veritables toutesfois) & les prouver de ce que le sens & l'usage confirment. Cecy suffira à vous, qui estes bien versé en toute discipline, & non tardif, pour confirmation de mon propos : lequel du commencement vous avez pensé, n'estre pas seulement vray semblable. I'en debatroy avec vn autre plus au long, si ces demonstrations ne luy faisoient rien : mais vous y consentez desia (ie le scay bien) & y adioustez vostre suffrage.

Ayant paracheué cecy, j'ay rencontré fortuitement vn lieu d'Auicenne l'Arabe, qui confirme nostre opinion par le phlegme :
lequel

De viure sans manger. 407

lequel estant plus copieux, il
pense pouuoir aduenir, que nous
viuions longuement sans man-
ger, parce que telle matiere
tient place de viande. Il ne nie
pas aussi, que cela ne puisse ad-
uenir aux hommes sains. Je suis
bien aise, de ce qu'un si grand
auteur approuue mon opinion,
laquelle ie pense n'auoir esté
traittée de personne.

*Ce qui s'ensuit est traduit de la se-
conde partie des Opusculs de M.*

*IOVBERT. pag. 136: où
il est noté, pour adiou-
ster à ce para-
doxe.*

OR ie prenoy facilement, que
deux sortes de gens se peu-
uent esmouuoir, ou du seul subiect
de ce discours, ou de ses preuues.

G g 2 Les

Les vns sont ignorans de la Philosophie naturelle, & de la Medecine, personnes venerables pour leur simplicité & pieté: comme le menu peuple, & tous ceux qui n'appliquent leur estude à examiner les causes de chasque chose. Les autres sont diaboliques, qui poursuivent de calomnie tres-impudente, ce qu'ils scauent estre biē dit. Je ne m'arreteray point à ceux cy, parce qu'ils n'attendent pas l'explication [de mō dire] & qu'ils desprauent & infectent de leur poison, tout ce qui est reçu de leur pensée impure. Aux autres il me semble qu'il conuient satisfaire benignement & syncerement. Je voy qu'on me pourroit obiecter

Obiection. cecy: Les ieunes de quarāte iours entiers, lesquels IESVS CHRIST, Elie & Moysē ont soustenu (ainsi que tesmoignēt les sainctes Escriptures,

tures, dictées par le saint Esprit) ne seroient plus tenus pour miracles, si par quelque raison naturelle on peut endurer le ieusne, voire par plusieurs mois & ans. Certainement il seroit vray, si on ne reconnoissoit, que cela eust esté donné totalement contre les loix de Nature, à des hommes parfaictement sains, par certain priuilege, cōme nous croyons piément. Car il leur fut diuinement ottroyée, exemption de l'infirmité de la chair pour vn temps: de sorte que leur condition estoit pour lors, autre quē celle du genre humain. Mais ceux que nous auons appris des histoires prophanes, auoir vescu durant quelques années sans māger (si elles disent vray) il faut qu'ils ayent tous esté mal sains, & pleins de beaucoup de suc froid, duquel le corps a peu estre nourry

410 De viure sans manger.

longuement? comme i'ay demon-
stré amplement par ce Discours.
Ainsi nous apprenons de ce qui
aduiuent iournellement, que plu-
sieurs malades n'ont point d'ap-
petit, à cause que leur ventricule
est farcy de mauuais humeurs: &
ils prennent moins de viande en
vne semaine, qu'ils ne pren-
noient chaque iour quand ils se
portoyent bien. Mais qu'un hom-
me de cœur tressainct, puisse pas-
ser seulement vn iour [ou deux]
sans viande, & n'auoir pas faim,
cela excède les bornes de Nature,
& est vn miracle diuin. Combien
plus est il admirable, qu'un tel
homme iusne quarante iours en-
tiers, de sorte qu'il ne sente point
de faim, n'ait à combattre la con-
uoitise de manger, & n'appete la
viande ou le breuuage, non plus
que l'un des anges? Nous croyons
que

que IESVS CHRIST a eu le corps
extremement temperé & pur, ja-
loit qu'il fut subiect à maladies,
elon la condition de sa nature hu-
naine. Nous recognoissons sem-
blablement, que Moyse & Elie,
quand ils s'abstindrent durāt qua-
rante iours de manger & de boire,
estoyent parfaictement saincts,
pour lors (par certaine prerogati-
ue) exempts de la cōmune vie des
hommes. Dequoy il s'ensuit, qu'à
bon droit on estime cela illustres
miracles, par lesquels l'autorité
de ces Prophetes, & de IESVS
CHRIST, fust establie. Or ce n'est
pas chose nouuelle, que sēblables
effets aduiēent, par l'ordre des
choses que Dieu tres-bon & tres-
grād a prescrit à Nature, & par vn
miracle euidēt cōtre les loix de la
mesme nature. Car telles fieures,
& plusieurs autres maladies, que
les Saincts ont guery, les medecins

oster aussi. Mais les moyens desquels ils vsent, y apportent tresgrande difference. Car les Saints de leur seule parolle, ou de leur attouchement, desfaisoient (moyenant la grace de Dieu) les causes de tels effects, avec la necessité imposée à Nature. Les medecins ne font autre chose, que opposer aux causes naturelles d'autres semblablement naturelles: par lesquelles, si la vertu des remedes donnée du Createur, est plus puissante, & qu'il ne vueille que pour lors elle soit vaine, la cause qui fait le mal est effacée. **I E S V S C H R I S T** guerit parfaictement le sang menstrual inueteré, du seul attouchement de la frange de sa robbe. Nous par art medicinal, duquel luy-mesme (comme pere benin, ayant pitié de la condition humaine) est auteur & vray instituteur, reme-

Remedions à semblable mal par
certains medicamens. Ainsi cer-
tainement, l'humeur phlegmatic
plus copieux, peut induire [natu-
rellement] le ieusne, comme il a
esté aux sus-nommés se portans
bien, de la seule volonté du tres-
haut Dieu. Mais outre ceux-cy, il
y a infinis miracles qui excedent
nostre entendement, lesquels ne
l'art humain, ne la Nature mesme
sçait imiter en aucune maniere.
Telle est la guerison de l'aucugle-
ment naturel: de chasser les esprits
immondes du corps humain: res-
susciter les mors ja à demy pour-
ris, & semblables, qui confirment
l'authorité de Dieu Tout-puissant.
Je pense qu'il appert de cecy, que
les choses qu'on dit aduenir par
certaine loy de Nature (iaçoit que
rarement) ne prouuent point les
vrais miracles, ou ne diminuent à

la foy chrestienne, qui examine diligemment les causes de tels euenemens. Ains plustost : n'en confirme l'on pas mieux, la verité des miracles nō feints: en ostant quād & quand l'occasion des impostures, afin qu'elles n'abusent facilement le peuple mal expert. Car si quelque vn de ceux qui viuent sans manger, à cause de leur intemperature froide, & l'abondance de phlegme, vouloit contrefaire le Prophete inspiré de Dieu, combien de mille hommes precipiteroit-il en tres-graues erreurs, & ruine? Certainement celuy est impie, & ignorāt de la vraye (c'est la diuine) philosophie, quiconque pensant à ces choses, & les estimant, prononcera estre impie & tres-irreligieux, de vouloir distinguer par raisons non fardees, les œuures & (comme les nostres
par-

De vivre sans manger. 415

parlent) miracles de Nature, des
miracles diuins. Ce que tous
gens de bien & de pieté confesse-
ront librement, conuenir fort
à vn homme de bien, reli-
gieux & notamment
charita-
ble.

F I N.





P. REVEILLES, SUI
 LE TRAICTE DES ER-
 reurs populaires, expliqués
 ou refutés par M. IOV-
 BERT.

Tu as fait, mon IOVBERT, que tou
 le monde honoré,
 Faisant preuve de toy, tes si doctes escrits
 Et mesme as estonné les plus rares esprits
 Dont le lustre divin nostre siecle decore
 Icy, tousiours plus grād, ainsi cōme l'Auror
 Dissipe de son sein les bronillars ob-
 scurs,
 Tu chasses les erreurs dōi le vulgaire esprit
 Populaire ignorant, cōme vn Oracle adore
 Tu fais que maintenāt on voit à descouvert
 Ce qu'vn masque trompeur auoit pieçā
 couuert,
 Embrouillé dās l'obscur de mille resueries
 Couragedōc, IOVBERT, tu rabattas l'effort
 Du iēps qui rōge tout, tu rabattas l'ēuie
 Et, hoste du iōbeau, viuras apres la mort

AV

DV MESME.

E louangeroy bien le cours d'une riuere,
 Qui d'un calme sourcil, douce se va roulât.
 Mais ie m'embroûille alors que ie vay
 louangeant,

Le reply mutiné de l'onde mariniere.
 loüeroy bien aussi la science ordinaire,
 Qu'on faict que le cōmun est estimé scauât:
 Mais la riennne qui va les autres surpassât,
 Me fait dementir court, accablé de matie-
 re.

ay qui pourroit loüer le scanoir si exquis,
 Et les granes discours qui ornēttes escrits,
 Et font qu'un seul LOVBERT soy-mesme
 se surpasse? (bler
 l vaut dōc mieux me taire, afin de ne sem-
 Vouloir de tes hōneurs les loüanges embler,
 Par vn chāt trop submis de maritime si basse.

P. REVEILLES.

QVATRAIN.

Voz plumes de formain (ingenieux e-
sprits)

N'vsez, pour enrichir d'une eternelle gloire,
Le nom de mon IOVBERT. Il l'a par ses
escripts

Gravé au haut du cœur du temple de me-
meire.

I. HEROARD.

CATA-



CATALOGVE DE PLV-
sieurs diuers propos vulgaires, &
erreurs populaires, colligez de
plusieurs, & donnez à M.

IOVBERT, par M.

Barthelémy

Cabrol.

* *

*

1. **S**oupe deuant & soupe a-
pres, fait viure l'homme cēt
ans, ou pres.

2. Quand la fucille monte & re-
tombe, l'homme aussi tombe &
retombe.

3. Il ne se garde pas bien, qui ne se
garde tousiours.

4. Les gourmans font leur fosse à
belles dents.

5. Il

5. Il faut mourir avec son sang.

6. Boire apres la soupe, faict voir trouble.

7. Il conuient donner à boire à ceux qui ont le poulmon roty, de peur que la chair ne tienne au pot.

8. Bien venant, bien iectant. Il vaut mieux fourmage que bouillie.

9. Homme goutteux, signe d'argent.

10. D'un pauvre sang il en faut plus tirer.

11. Hachis, geles, & perdus, sont carlate d'estomach.

12. Gens delicats, sont le pont aux asnes de santé.

13. Femme maigre, tauerne de sang.

14. Le serain espais engendre catarthes.

15. Il n'est que vieille fille, pour
fai

aire force enfans.

6. Ni en froid ni en chaud, tirer
du sang il ne faut.

7. Dormir sur la bouillie, engrais-
se les enfans : & endormir sur le
vetin, les fait leuer matin : & dor-
mir sur le laiët, c'est souhait.

8. Clystere de laiët nul mal ne
laiët.

9. Le iour de la medecine est
une grand' feste : car il faut ieus-
ner la veille.

10. Vn œuf frais nettoye le
cœur.

11. Gasteau, charge d'estomac :
& vinaigre ennemy de Nature.

12. En flux de ventre, ne faut
que l'eau y entre.

13. Qui boit verjus pisse vinai-
gre.

14. Mal de cœur veut dormir.

15. Les pieds chauds, & la teste,
au demeurant vivez en beste.

Hh 26. Les

26. Les maladies *antique*, font aux medecins la nique.

27. S'il est vray, qu'un ladre ne sente rien : & qu'il ait force sang

28. S'il est vray que reuerences fort basses & contraintes, avec la compression du corps, sont cause de la gibbosité à plusieurs filles : & que les enfans l'ayent plus du costé droit, à cause des nourrices.

29. Qu'il n'est pas bon, de tenir longuement les enfans bandez & garroutez dedans leurs linges, & sur tout en Esté : que cela les peut rendre subjects à la pierre & autres maux.

30. Que l'impatience des malades, rend quelque fois les maladies longues, & quelquefois mortelles.

31. D'où vient que la continuation du poisson, est plus fâcheuse,

, que de la chair.

2. Pourquoy dit-on, les aposte-
mes sont apozemes?

3. Si c'est bien dict, que de pren-
re tous les iours chemise blāche,
maigrit: & le filer des femmes,
l'usage d'huile de noix.

4. S'il est vray que d'estre sou-
uent tondū, & fort raiz, on est
lustost chenu, & le poil en de-
vient plus espais.

5. Contre ceux qui tiennent,
que le cœur croit d'une dragme
ous les ans, iusques au cinquanz
mesme: & que puis il decroit.

6. S'il est vray, que des gemeaux
vn est inepte à engendrer: &
semblablement des gemelles,
vne est inepte à concevoir: & si
es gemeaux n'en peuvent faire
autres.

7. Est-il vray, que les enfans nais-
sent sept mois, ou autrement avant

H h 2 leur

leur terme, sont tousiours malades, & en danger de mourir, iusques à tant qu'ils ayent atteint le terme qu'ils deuoyent seshourner dans le ventre.

38. Est-il vray que les enfans de sept mois, naissent sans ongles: & ceux desquels la maire grosse a mangé force sel.

39. Si se peigner le Vendredy, fait mal de teste: & si c'est mal-heure de prendre chemise blanche ce iour là.

40. Le Vendredy est le plus beau, ou le plus laid iour de toute la sepmaine: & iamaïs ne fut Sabmedy qu'on ne vit le Soleil.

41. D'où vient qu'une piece de fer, ou de verre mise parmy le charbon ardent, empesche d'enlourdir la teste?

42. Pourquoi est ce que tous les enfans sont nains: c'est à dire, court de

bras & de iambes, à proportion
du corps?

43. D'où vient que la toux s'es-
meut, si on touche vn peu auant
le dedans de l'oreille: & l'ester-
nuement, si on pique le nez?

44. Pourquoy se monstrent plus
grands, ceux qui releuent d'une
grand' maladie: mesme ayant faict
grande abstinence?

45. Contre ceux qui estiment,
que c'est signe de santé, d'auoir
froid apres le repas.

46. Comment peut causer les
opilations, d'estre fort ferré de
corps.

47. D'où vient que la culiere de
fer empesche les poids & le ris de
cuire.

48. Qui nourrit plus la chair
froide, ou la chaude?

49. Peut-on ouyr crier l'enfant,
dans le ventre de sa maire?

Hh 3 50. Pour-

50. Pourquoy est estimé mauuais
le laiët caillhé dans l'estomach,
veu que l'on digere bien le caillhé
& le fromage?

51. Est il vray, qu'une heure de
dormir auât minuit, vaut mieux
que trois apres?

52. Qui veut estre long temps
vieux, fuit qu'il commence de
bonne heure.

53. Allez faiët qui rien ne faiët,
és maladies perilleuses.

54. La medecine, & la guerre
font à l'œil.

55. Pourquoy dit-on que les beu-
ueurs d'eau n'ont iamais besoin
des pieds d'autrui?

56. Pourquoy dit-on, que le vin
est de melancholie leuain?

57. De guerir auoir volonté, est
partie de la santé.

58. Où il y a & ieunesse & riches-
se, là il y a maladie à largesse.

59. Est

59. Est-il vray que durant la fa-
mme commune on ait plus de
faim, qu'en autre saison, iacoit
que particulieremēt ou n'ait fau-
te de viures?

60. Contre ceux qui conseillent
& ordonnent l'acte venerien, cō-
tre la grauelle, pierre, & autres
maux de reins.

61. S'il y a raison de dire, qu'il ne
faut verser de l'eau, en la chābre
de celuy, qu'on a taillé pour la
pierre.

62. Comment vne femme peut
viure sans matrice, aussi bien que
vn homme sans mentule & geni-
toires.

63. Du grand abus que l'on com-
met, en l'absorde vsage de le Mu-
mie faulſſement appellee.

64. Que les Myrobolans ne sont
de telle, ne si excellente vertu, que
le vulgaire les estime.

Hh 4 65. S'il

65. S'il est bon, que les enfans commencent bien tost à manger du pain bouilly, de la soupe, de la chair, & autres viandes solides.

66. Quelle chair rostie est plus saine, & plus sauoureuse, lardee, bardee, flambee, ou graissée?

67. D'où vient que les beueurs d'eaux sont grands mangeurs?

68. S'il est possible de cognoistre par la couleur, scaueur, tenacité, ou autres qualités manifestes (que la terre lemnie & selleen, soit legitime & bonne.

69. Est-il vray, ce que plusieurs femmes soustiennent, que la saignée du iarret faict plus rude la peau, & le teind plus grossier?

70. Que la consequence n'est pas certaine, du foye chaud l'estomac froid: & qu'on accuse souvent à tort le foye, d'estre chaud
intem-

ntemperamment.

71. Contre ceux qui iugent e-
tre signe de grand' santé, de ne
cracher, ou moucher point.

72. Qui est meilleur contre le
rheume & catharre, de coucher
haut ou bas de teste?

73. Erreur de ceux qui disent,
le Medecin deuoir tout au ma-
lade, & le malade au Medecin
rien qu'un peu d'argent.

74. Pourquoi dit-on, qu'un bon
Medecin est tousiours mauuais, &
un bon homme est mauuais me-
decin?

75. D'où vient que ceux gueris-
sent plus aisement, de leurs pla-
yes, vlceres, ou autres maladies,
desquels les tasches des linceuls
ou autres linges s'effacent aise-
ment à la lexiue?

76. Estant un mesme passage
des viandes & des breuuages, un

Hh 5 mes-

mesme receptacle, & vne mesme
raison ou cause du goust d'iceux,
d'où vient que on trouue cōmu-
nement meilleur le brouet chaud,
& le boire frais: & tant des chairs
que des fruiçts, les vns sont trou-
uez meilleurs chauds, les autres
froids.

77. Comment peut le salpêtre
raffraischir l'eau, veu qu'il est
chaud, & aisement se conuertit
en feu?

78. D'où vient que sur la mer on
a si grand appetit?

79. Si est vray, qu'un clystère la-
xatif puisse exciter au coït: ce que
plusieurs disent auoir senty quel-
que fois?

80. Comment les pucelles peuuent
estre subiectes au mal de maire,
voire auant leur puberté.

81. Que plusieurs gouvernēt beau-
coup mieux leurs cheuaux, que
leurs

eurs personnes, dont c'est bien
dict, qui veut viure sainement, ait
pour soy tel pensement, que de
son cheval ou iument.

82. Si les palles couleurs des filles
sont contagieuses, & qu'une autre
les puisse prendre, pour coucher
ou se baigner ensemble.

83. Qu'un estomac debile &
froid portera mieux l'eau pure,
que le vin verd ou aigre.

84. Pourquoi dit-on, que le
mouton nous fait enuieillir sur
toutes viandes: & que le fromma-
ge nous en garde?

85. S'il est vray que les aigrais ou
verius pochés en l'œil esclarcif-
sent la veüe?

86. Quelc'est bien dict, qu'il ne
faut toucher aux yeux & au nez
malades que du coude.

87. Contre ceux qui croient, la
dou-

douleur des des dents reuenir plus forte qu'au parauant, si on iette au feu la dent arrachee: ou que l'on mette sur le sang qu'on en a rendu, de la braise ou des cendres chaudes.

88. Que les choses grasses n'engraissent pas, comme l'on pense.

89. D'où vient que d'une poullaille noire, le bouillon en est plus blanc? & d'une chieure noire le lait en est meilleur?

90. Pourquoi est-ce, que les personnes blanches sont plus delicates?

91. Qui est plus sain, l'huile ou le beurre?

92. Pourquoi dit-on, que le feu est bon en tout temps: & s'il est sain de se chauffer?

93. Pourquoi dit-on, faire iambes de vin: & que les cheuaux en
vont

90. ntmieux, quand les cheuau-
cheurs ont bien beu.

94. D'où vient qu'on pese plus
à iun, que apres le repas, & mort
que vif?

95. Si c'est estre bon compagnon,
que d'auoir vn boyau vuide pour
ses amys.

96. S'il est vray, que le coït
soit dangereux, au coït de la Lu-
ne.

97. Est-il vray que les gras & les
bossus viuent moins que les au-
tres, & ceux qui ont les dents cler-
semees, & les genoux pointus?

98. Est-il vray, que morte la be-
ste, son venin est mort aussi?

99. D'où vient que les petis sont
communement plus coleres que
les grands, & ont volontiers plus
d'esprit?

100. Si la fumee de la chandelle
ou lampe estainte fait deuenir la-
dre:

dre: & si elle peut faire auorter
vne femme.

101. D'où vient que l'eau du puits
deuiant meilleure, si on y iette des
petis poissons?

202. S'il est possible, que l'homme
exerce l'acte venerien, dans le bain
chaud ou froid: & que la femme
conçoie du bain auquel l'hom-
me ait spermatisé.

103. Est-ce bon signe, quand vn
malade s'amaigrit fort, & dès le
commencement de sa maladie?

104. Peut-on cognoistre, si vn
homme est puceau?

105. Est-il vray, que si vne femme
enceinte porte vn enfant à Ba-
ptême, bien tost mourra, ou cest
enfant, ou celny qu'elle a dans le
ventre?

106. Si celle qui a faict des ge-
meaux, peut guerir de la des-
noüeure, comme l'on dit: & si
le

septiesme enfant masle guerit
es escruelles, tant qu'il est pu-
ceau.

07. D'où vient, que les vns se
portent mieux en hyuer, les autres
en Esté : & que l'en engraisse plus
en hyuer ?

08. Pourquoi est ce, que d'auoir
peu, on chante mieux ?

09. S'il est vray, que l'argent &
le pain ne donnent ou apportent
amaïs la peste.

10. Qui bien mange, fiente &
dort, ne doit auoir peur de la
mort.

11. Des Polognois malades, voi-
te à l'extrémité, qui se leuent &
vestent, à l'heure que les medecins
les doyuent visiter.

12. Si les bouches enleuees, ou
entamées, denotent que le mal
s'en va.

13. Pourquoi est-ce, que com-
mu-

munement chascun obserue ce qu'il a mousché, & non pas les autres excremens: si ce n'est parauanture quelque melancolique?

114. Par où faut-il entamer l'œuf par la pointe, le gros bout, ou le milieu?

115. Faut-il boire à chasque œuf vne fois, ou d'avantage?

116. Est-il plus sain, de se faire tondre le premier Mardy de Mars, qu'un autre iour dudit mois, ou d'un autre mois.

117. Qui moins en faict, trompe son compagnon.

118. On ne s'enyure pas volontiers de son vin.

119. Qui peu mange, prou mange: & qui prou mange, peu mange.

120. Comment se peut-on morfondre par les yeux, par le nez, la bouche.

bouche, & les oreilles.

21. S'il est vray, que ceux qui
ont esté taillés à cause de l'hernie,
ne peuuent despuis engendrer.

22. Pourquoi dit-on, qui ne
peut manger qu'il boiue.

23. Est il vray, que les bains
naturels ne valent rien, ou qu'ils
sont dommageables, à ceux qui
ont eu la verolle.

II INDICE





INDICE

DES CHAPITRES

ET MATIERES,

CONTENUES EN
*ceste seconde partie des Erreurs
 populaires, & propos vulgaires.*

1. **Q**UE l'on se peut &
 doit souuent passer du
 vin : dont il n'est tant
 necessaire, que cuide

le vulgaire. pag. I

II. Contre ceux qui pensent, tou-
 te fièvre estre de froid, hors-mis
 celle qu'on nomme *chaude*. D'où
 procede le frisson, & le retour des
 fie

ieures terminees.

19

ii. Du morfondement, & larfondement: & commēt le peuple s'abuse, cuidant que tous les maux des trauailleurs (ou la pluspart) soit de morfondement.

38

iii. Pourquoi ordōne l'on de boire du vin pur, à ceux qui sont fort eschauffez: & de pisser auant que se mettre au repos, quād on a fort trauillé.

47

v. Qu'il faut souuent changer de linge aux febricitans.

63

vi. Que les femmes tuent les febricitans d'abstinence de boire, abondce de viures, & ennuyeuse couuerture. Et quel regime il cōuient obseruer aux febricitans.

73

vii. Contre ceux qui ne permettent aux febriciās, de boire durāt leur accez: & les autres, qui veulent qu'ils boient chaud, pour suer plustost & mieux.

203

Ii 2

viii.

- viii. Des bouillons & orge-mon-
dez qu'on baille à minuit, ou le
matin, fort indiscrettement. 106
- ix. Si c'est mal faict de boire à
l'heure du coucher. 116
- x. S'il faut boire aussi chaud qu'on
a le sang, mesmement en esté: &
s'il est mauuais de raffraischir le
vin. 126
- xi. Contre ceux qui se plaignent
en esté de la chaleur des nuicts,
& cependant ils couchent sur la
plume, les fenestres fermées. 135
- xii. Que les boudins ne valent
rien gardez: & que de là est ve-
nuë la coustume d'ẽ faire des pre-
sens. 142
- xiii. Contre ceux qui craignent
par trop la saignée, & opinion que
la premiere sauue la vie. 150
- xiiii. Qu'on peut saigner les
femmes grosses, les enfans, & les
vieux. 164
- xv.

r. Contre ceux qui temerairement & trop souuent vident de la saignée. 176

xvi. Que la purgation peut conuenir à toute saison, voire durant les iours caniculiers. 183

xvii. Comment il se faut gouuer-
le iour qu'on prend medecine. Si
on peut dormir apres. De l'heure
du bouillon lauatif Des repas qui
cōuiennēt a ce iour la pourquoy
on ne doit sortir de la chābre. 194

xviii. D'oū aduient cōmunement,
que les plus cheris meurēt le plus
souuent. 221

xix. Contre ceux qui disent, que
mort ne fut iamais sans regret.

229

xx. Contre ceux, qui pour auoir
le ventre lasche, marchent pieds
nuds sur vn lieu froid, ou boient
de l'huile en quantité: & qu'est-ce
qu'auoir bon ventre. 234

Li 3

xxi.

xx. Sçauoir-mon, si les huitres & les truffes rendent l'homme plus gaillard à l'acte Venerien. 142

xxii. Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins, par le succez, qui est deu souvent à l'heur, plus qu'au sçauoir. 258

xxiii. Que le vulgaire n'estime riē, si on ne guerit contre son opiniō: que les derniers remedes ont tout l'honneur, & bien-heureux le Medecin qui vient à la declination du mal. 262

xxiiii. Des importuns & soupçonneux, qui calomnient les procedures du Medecin. Des outrecuidez & presumptueux, dangereux aupres d'un malade. 269

xxv. Que ce n'est le profit des malades, d'auoir plusieurs Medecins d'ordinaire. 281

R A M A S de propos vulgaires & Erreurs populaires, avec quelques problemes, enuoyez de plu-

& matieres. 443

eurs à M. I O V B E R T. 284

Explication de quelques phra-
ses & mots vulgarres, touchant les
maladies principalement. 333

leura, Flus, flus Menstrual, Mois,
Menstrues, Perdement, Rhodais,
Chemise, Doit auoir, cas, Mala-
le, Male sepmaine, Temps, Car-
dinal, Marquis. 191

Auorter, affouler, blesser, dessar-
tier, gaster. 337

Des-uerdiar, des-entourat, des-
ourat. 339

Reraillat. 340 Mal de Maire. 342

Dysanterie, Eprenfas, Seintegne,
Caguefanguie. 343

Nephritique, Phrenetique, Coli-
que venteuse, nephritique & pier-
reuse. 344

Colique, Masclon, colique d'esto-
mach. 346

Goutte, Dessente, Rheume, Ca-
tarrhe, Goutte naturelle. 347

I i 4

Scia

Sciatique.	34
Squinance, Morceau d'Adam.	
349	
<i>Noli me tangere.</i>	35
Saigner du nez.	35
Migraine.	35
Lunatic, & tenir de la Lune.	35
Mal caduc, Mau de terre, Ma	
sainct Iean, Mau de las passeras.	
Haut-mal.	354
Mau-loubet.	356
La male-bosse.	357
Escannar.	357
Aualisque, Esuanouyr, Spasme,	
Pasmoison.	358
Desieusner, Boire, Resner, Gou-	
ster, Soupper.	359
Grasse matinee.	362
Penser vn malade.	363
Remedes Metaphoriques & ex-	
trauagans.	364
Pour la multiplication de semen-	
ce, & la fecundité.	364
Pour	

& matieres. 445

Pour enfanter plus aysement
pour em pescher l'dauortisse-
ment. 368

Pour rompre la pierre dans le
corps. 370

Contre à la memoire. 373

Des remedes superstitieux ou
vains, & ceremonieux. 374

Pour arrester tout flux de sang.
375

Contre la jaunisse. 376

Contre la goutte grampe. 376

Pour faire sortir plustost les dents
aux petits enfans. 377

Pour ne vomir point sur mer. 377

A faire perdre le lact. 377

Contre toute fièvre. 377

Contre la fièvre quatte. 377

Pour faire perdre les verruës. 378

Pour guerir de l'hydropisie. 379

Contre le masclon. 379

Contre le mal de maire. 379

Coniuration de l'amarry. 379

I i s P R O

446 *Indice des chap. & matieres.*

PROPOS Fabuleux. 38

De la Vipere. 36

Du Bieure, dit Castor. 36

De la Salamandre. 36

De l'Ours. 37

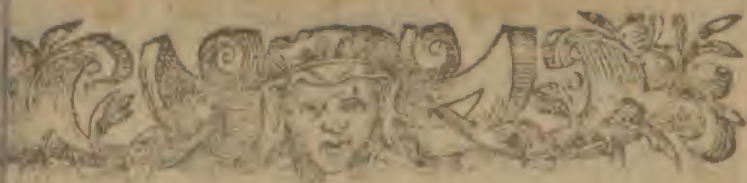
Deux Paradoxes de M. Iouber
traduits par Isaac son fils.

Quelles poisons ne peuuen
estre baillees à certain iour, ne fai
re mourir à certain temps. 229

Qu'il y a raison, que quelque
vns puissent viure sans manger
durant plusieurs iours & annees:

362

ER



CREVRS POPVLAI-
RES, ET PROPOS VVL-
gaires, en langue Catala-
ne, Espagnole, Ita-
lienne, & La-
tine.

CATALANS.

Q Vi mingeo porc , mingeo sa
mort,

Dono e capon , es tousiours de se-
son.

Qui non ha lou ventre dur, non pot
dormir segur.

Entre la merdo, & lou pis, se nour-
ris lou bel fils.

Non fais iamau kiou, de ta bouche.

Assau say, qui ren non say.

Qui non flouris, non grano.

8. Qui

8. Qui se va dormir en sed, se leuo
santad.

9. En Iun, & en Iulhet, ne fenno
caulet.

ESPAGNOLS.

Vna azeituna es de oro, la dos es
plata, la terzera es de plomo,
quarta es de hierro.

ITALIENS.

1. Salata ben salata, poco aceto, &
ben ogliata.
2. Vesti caldo, mangia poco, beue a
sai, & viueray.
3. Vegliar à la Luna, & dormir a
Sole, non fa ne pro ne honore.
4. Per tutto April, no te discuprir.
5. Da sancto Luca, metti la main i
bocca.
6. Bon vino, cattiva testa, & sanol
longa

longa.

in di fiasco, la matina buono, la
sera guasto.

El pesce guasta l'acqua, la carne
l'acconcia.

Chi non se gouuerna vn anno, e'
cinque anni dapoī sēza allegressa.

Chi mal cena, peg gio inghior sse.

Chi non fa come fa l'occa, la sua
vita è triste & poca.

Frommaggio, pere, & pan, sonno
pasto da vilan: sfrommaggio, pan
& pere, son pasto da cauagliere.

Bisogna vn matto, e vn sauiο, a
tagliar del frommaggio.

El pan sutto, fa diuentar muto.

El vino à la sauior, & il pā al color.

Chi mangia el caualo, e lascia il
brodo, piglia il cattiuo, e lascia
il buono.

Tre cose buone fa la zouppe: fa
patire, fa dormire, & la gangia
rossa.

18. Chi

18. Chi vuol esser bene vna settimana
lauri se la testa: chi vn mese, ama
zi el porco: chi vn anno, tolga ma
glie: chi sempre mai, si faccia pr
te.
19. A mal mortal ne medico, ne med
cina val.
20. Ad ogni cosa remedio, excetto a
morre.
21. Chi va piano, va sano: & chi e s
no, va lontano.
22. La mano al petto, la gamba
letto.
23. El maggior fastidio ch'habbia v
vecchio, è di non cagar tenero.
24. Chi va al letto senZa cena, tut
la notte si dimena.
25. Vn pasto buono, vn triste, è v
mezano, mantiene l'huomo san
26. Chi fa quel fario troppo, scola
fageoli: & chi nol fa, non ha
gliuoli.
27. Chi lo fa quanto ei puol, nol
qui

quando ei vuol : & chi piu lo fa,
manco lo fa.

8. Chi mangia carne e pesce, la vita
gli rincresce.

9. Vino amaro, tien lo caro.

10. Atauola non s'invecchia.

L A T I N S.

1. A pane biscocto, à medico indocto,
à fulgure & tempestate, defende
nos Domine.

2. Caseus laudatur non albus, nec ar-
gus, nec Magdalenus.

3. Ala mala, coxa, noxa, cropion du-
bium, collum remota pelle bonum.

4. Vinum lymphatum, citò potatum,
generat lepram.

5. Summa medicina est, nunquam vti
medicina.

6. De caseo barcam, de pane Bartolo-
meam.

F I N.

